

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

« UNE VIANDE QUE J'AY DONNÉE A MANGER A TOUTES LES NATIONS »
LES FRANÇAIS ET LES GUERRES AUTOCHTONES DU SUD, 1701-1760

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
À LA MAÎTRISE EN HISTOIRE

PAR
ALEXANDRE OUELLETTE

AVRIL 2017

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.07-2011). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

Mes Enfans [...] faites attention a ce que je vous dis, et ne vous laissés jamais gâter l'Esprit, par ce Collier j'affermis ma parole, et vous invite de continüer a fraper sur les Chicachas nos Ennemis communs, vous Sçavés que c'est une viande que j'ay donnée a manger a toutes les Nations [...].

Beauharnois aux Tsonnontouans, 31 juillet 1742, BAC, Série C11 A, vol. 77, fol. 252r.

REMERCIEMENTS

Il est temps ici d'exprimer ma reconnaissance à l'égard des personnes qui, de près ou de loin, contribuèrent à la réalisation de cette recherche. Cela est d'autant plus important que nous vivons, il me semble, à une époque où l'art de la gratitude tend à s'effriter.

En premier lieu, je tiens à remercier mon directeur Alain Beaulieu. Alors que je venais d'arriver à Montréal, il me prit rapidement sous son aile en m'offrant du travail et en me proposant plusieurs pistes à explorer pour mon mémoire. C'est lui, en bout de ligne, qui me suggéra le sujet de ce travail. Le séminaire de deuxième cycle que je suivis à ses côtés me permit également de gagner un temps précieux en me poussant à poser rapidement les bases de ma recherche.

D'autres enseignants jouèrent un rôle important dans ma formation d'historien et j'aimerais ici leur rendre hommage. Au cours de la dernière année, j'ai eu la chance de suivre des cours de grande qualité auprès des professeurs Christopher Goscha, Jean-Philippe Garneau et Martin Petitclerc. Le caractère hautement stimulant des lectures et des débats lors de ces séminaires fit de mon séjour à l'UQÀM une expérience profondément enrichissante sur le plan intellectuel. Je ne peux aussi passer sous silence l'apport des professeurs qui m'ont enseigné durant mes quatre années passées au département d'histoire de l'Université Laval. Je pense notamment à Pierre-Yves Saunier, à Martin Pâquet et à Talbot Imlay. Il s'agit non seulement de grands historiens dont l'enseignement m'a beaucoup appris, mais aussi de bonnes personnes qui n'hésitèrent pas à me soutenir lorsque le besoin s'en fit sentir. Martin Pâquet, notamment, de par son attitude, m'a rappelé sans le savoir l'importance de l'humilité pour le savant. À moi qui avait oublié la bonne vieille sagesse socratique

(ἔν οἶδα ὅτι οὐδὲν οἶδα) et qui, par ce mal universitaire dont parlait Max Weber (la vanité), me laissait tranquillement emporté.

Je voudrais aussi souligner l'apport de tous mes vieux amis, que les affres de l'érudition ne m'ont que très peu permis de voir ces dernières années. Nous sommes souvent le reflet de ceux que l'on côtoie et force est d'admettre que j'ai eu la chance d'être entouré de gens philosophes, pour qui l'esprit critique n'était pas un effet de mode mais un mode de vie. Leur intelligence et leur rigueur ont eu sur moi une influence positive et je les remercie pour cela.

Finalement, je désire, du fond du cœur, remercier mes parents, sans qui la réalisation de ce mémoire n'aurait jamais été possible. Ils m'ont tant donné que ces quelques lignes ne sauraient exprimer l'ampleur de ce que je leur dois. Je me contenterai donc de dire qu'ils sont ma source d'inspiration, que je les aime et que c'est uniquement grâce à leur soutien, indéfectible depuis toujours, que ces lignes ont pu voir le jour.

TABLES DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES.....	ix
LISTE DES ABRÉVIATIONS ET DES ACRONYMES	x
RÉSUMÉ	xi
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I	
LE PHÉNOMÈNE DE LA GUERRE CHEZ LES AUTOCHTONES : HISTORIOGRAPHIE, PROBLÉMATIQUE, SOURCES ET MÉTHODOLOGIE..5	
1.1 <u>Bilan historiographique</u>	5
1.1.1 Les thèses traditionnelles	5
1.1.2 La thèse « rationaliste » ou économiste	7
1.1.3 Le développement de la <i>New Indian History</i>	9
1.1.4 La remise en cause des thèses traditionnelles	12
1.1.5 Un rituel de deuil.....	14
1.1.6 Les « Guerres du Sud ».....	16
1.2 <u>Problématique</u>	19
1.3 <u>Sources et méthodologie</u>	22
1.3.1 Portrait des principales sources et méthode d'analyse.....	23
1.3.2 Définitions et justifications	25

CHAPITRE II

UN CONFLIT IDÉAL POUR TOUS...OU PRESQUE : L'INTENSIFICATION DES GUERRES DU SUD, 1701-172229

2.1 Anthropologie de la guerre autochtone29

2.1.1 Des sociétés « ‘militaires’ »30

2.1.2 Les conséquences du contact32

2.1.3 Des deux principales formes de conflits33

2.2 Bref aperçu des nations du Sud35

2.2.1 Catawbas37

2.2.2 Chérakis.....38

2.2.3 Chicachas38

2.3 Les origines obscures des guerres du Sud39

2.4 L'intensification des guerres du Sud au lendemain de la Grande Paix41

2.4.1 Un conflit idéal, tant pour les Français que pour les Autochtones.....42

2.4.2 La guerre des Tuscaroras (1711-1713)47

2.4.3 La guerre des Yamasee (1715-1717)49

2.4.4 Les Anglais et les premières tentatives d'établir une paix52

CHAPITRE III

DIVISER POUR MIEUX RÉGNER : LES GUERRES DU SUD COMME MOYEN DE « FAIRE DIVERSION », 1722-175256

3.1 La stratégie française à l'égard des guerres du Sud58

3.1.1 L'art de la diversion58

3.1.2 L'art d'inciter à la guerre et de rompre la paix60

3.1.3 Diviser pour mieux régner63

3.1.4 Le coût économique des guerres du Sud.....68

3.2 La guerre des Chicachas71

3.2.1 Les prémices du conflit72

3.2.2 La première expédition (1736).....75

3.2.3 La seconde expédition (1739-1740).....79

CHAPITRE IV

VERS UN RETOURNEMENT STRATÉGIQUE : LE DÉSIR D'INTÉGRER LES NATIONS DU SUD À L'ORBITE FRANÇAISE, 1752-1760.....84

4.1 Où l'on envisage de « Faire une Paix solide avec ces Nations »85

4.1.1 Des difficultés qui en découlent.....86

4.1.2 « Changement dans le système du gouvernement des sauvages en Canada ».....88

4.2 L'épilogue du Régime français92

4.2.1 La course pour l'Ohio93

4.2.2 « Mettre toutes les Nations Sauvages dans nos interests » : l'importance de s'attacher les nations du Sud.....	97
CONCLUSION.....	101
BIBLIOGRAPHIE.....	104

LISTE DES FIGURES

Figure 1.1 - « Indian Groups, Regions, and Topography of the North American Interior ».....	36
---	----

LISTE DES ABRÉVIATIONS ET DES ACRONYMES

BAC	Bibliothèque et archives Canada
CSHSW	<i>Collections of the State Historical Society of Wisconsin</i>
JP	<i>Johnson Papers</i>
MPA	<i>Mississippi Provincial Archives</i>
MPCP	<i>Minutes of the Provincial Council of Pennsylvania</i>
NYCD	<i>Documents Relative to the Colonial History of the State of New York</i>
RAPQ	<i>Rapport de l'archiviste de la province de Québec</i>
RJ	<i>Relations des Jésuites</i>

RÉSUMÉ

Lors de la première moitié du XVIII^e siècle, les nations des Grands Lacs et les Iroquois empruntèrent fréquemment le sentier de la guerre pour aller frapper sur des groupes vivant au sud de leur territoire (notamment les Têtes plates ou Catawbas, les Chérakis et les Chicachas). Ces incursions débutèrent dès les années 1670, mais elles entrèrent dans une nouvelle dynamique au lendemain de la Grande Paix de Montréal. C'est en effet en 1701 que les Français commencèrent à inciter les Autochtones du Nord à attaquer ces nations lointaines, établies à proximité de la Virginie, de la Caroline du Sud et de la Louisiane. Si les motivations traditionnelles des guerriers autochtones (rituel de deuil, quête de prestige, etc.) étaient souvent à l'origine de ces raids, le rôle des Français derrière ce conflit s'avérait tout aussi important. En fait, au cours de la première moitié du XVIII^e siècle, les guerres du Sud représentèrent une partie intégrante de la stratégie française à l'égard des Autochtones. Elles permettaient d'abord d'opérer une diversion en occupant les nations du Nord à combattre à quelques 800 km de la Nouvelle-France. Ainsi, non seulement les Français se mettaient à l'abri contre toute attaque à leur endroit, mais ils pouvaient également espérer garantir la *Pax Gallica* dans les Pays d'en Haut en canalisant l'attention de leurs alliés vers un ennemi commun. Par ailleurs, dans un contexte de lutte impériale avec l'Angleterre, les Français avaient tout intérêt à encourager les guerres du Sud et particulièrement les raids des Cinq Nations, car les Têtes plates, Chérakis et Chicachas avaient contracté une alliance auprès des Anglais. Entretenir les guerres du Sud contribuait donc à diviser (et donc à affaiblir) le camp anglais en évitant tout rapprochement entre les Iroquois et les nations du Sud. À partir de 1752, après avoir longuement encouragé les guerres du Sud, les Français cherchèrent à y mettre un terme et à intégrer les nations du Sud à leur orbite. Ce revirement survint dans un contexte où la France cherchait à gagner le support des Têtes plates et des Chérakis pour s'assurer la maîtrise de l'Ohio.

MOTS-CLÉS :

Guerre autochtone, Guerres du Sud (*Southern Wars*), Têtes plates (Catawbas), Chérakis, Chicachas, histoire militaire, Régime français, XVIII^e siècle, Louisiane, Ohio

INTRODUCTION

Ce mémoire porte sur le phénomène de la guerre chez les Autochtones de l'Amérique du Nord-Est et plus précisément sur un conflit que Richard Aquila a baptisé les « guerres du Sud¹ ». Il s'agit de raids militaires effectués par les Amérindiens des Grands Lacs et les Iroquois contre certaines nations établies à proximité des colonies de la Virginie, de la Caroline du Sud et de la Louisiane (les Chérakis, les Chicachas et surtout les Catawbas ou Têtes plates). C'est dans les années 1670 que ces partis, dont les effectifs pouvaient compter de 2 à 40 guerriers, entamèrent leurs incursions vers le sud, en quête de prestige et de prisonniers. Au lendemain de la Grande Paix de Montréal (1701), le conflit entra toutefois dans une nouvelle dynamique, car les Français commencèrent à encourager ces attaques. Comme le notait Peter Wraxall, les Français pratiquèrent, entre 1701 et 1706, « every Art in their Power to increase their Influence amongst the 5 Nations, [&] also to distress & disturb them by fomenting Wars, Feuds & Misunderstandings between them & the farr Nations w^{ch} lye to the Southward & Westward of the Sennecas Country, & did engage them in a War with the Flat Heads who live at back of Carolina [...] »². Ces exhortations durèrent jusqu'en 1752, date à laquelle les Français révisèrent leur stratégie et cherchèrent plutôt à intégrer les nations du Sud à leur orbite.

La guerre constitue sans contredit l'un des aspects les plus étudiés par les historiens, ethnohistoriens et anthropologues qui se sont intéressés aux Autochtones pendant le Régime français. Or, si beaucoup d'encre a coulé sur les guerres franco-iroquoises du XVII^e siècle, on ne peut en dire autant des conflits du siècle suivant.

¹ Richard Aquila, « Down the Warrior's Path: The Causes of the Southern Wars of the Iroquois », *American Indian Quarterly*, Vol. 4, No. 3, 1978, p. 211-221.

² Peter Wraxall, *An Abridgment of the Indian Affairs Contained in Four Folio Volumes, Transacted in the Colony of New York From the Year 1678 to the Year 1751*, Édité et introduit par Charles Howard McIlwain, Cambridge, Harvard University Press, 1915, p. 48.

Comme si, en 1701, les guerriers amérindiens avaient enterré leurs haches pour de bon. En langue française, il n'existe à ma connaissance que deux études sur la guerre des Renards³ et qu'une sur la guerre des Natchez⁴. De surcroît, rien ne semble avoir été publié sur la guerre des Chicachas ou sur les guerres du Sud. En ce qui a trait à la littérature anglophone, je n'ai trouvé que quatre études qui font une analyse poussée des « Southern Wars », la plus récente datant de près de vingt ans⁵. Les rares historiens qui ont abordé le sujet, soucieux de mettre à l'avant-plan l'*agency* des Amérindiens, se sont surtout penchés sur les motivations autochtones dans ce conflit. Bien qu'ils aient signalé au passage que ces raids s'effectuaient parfois à l'instigation des Français, ces chercheurs n'ont pas cherché à comprendre *pourquoi* les Français y allaient de tels encouragements. Le fait que cette piste n'ait pas été explorée s'explique très probablement par la carence majeure de ces travaux : ils ne tiennent pas compte des sources françaises. Cette omission limite la compréhension du phénomène des guerres du Sud et mène à une interprétation qui sous-évalue le rôle joué par les Français dans ce conflit.

En me basant notamment sur la correspondance des autorités coloniales, je me propose donc dans ma recherche de déterminer les raisons pour lesquelles les Français encouragèrent les Iroquois et les nations des Grands Lacs à effectuer des incursions au sud de leur territoire. Quelle était la stratégie diplomatique derrière ces

³ Voir, Samuel Mourin, « Le nerf de la guerre. Finances et métissage des expéditions françaises de la première guerre des Renards (1715-1716) », *French Colonial History*, Vol. 12, 2011, p. 67-86. ; Richard Lortie, *La guerre des Renards, 1700-1740 ou Quatre décennies de résistance à l'expansionnisme français*, Mémoire de maîtrise, Université Laval, 1988, 134p.

⁴ Arnaud Balvay, *La révolte des Natchez*, Paris, Félin/Kiron, 2008, 243p.

⁵ Voir, Richard Aquila, *loc. cit.*, 1978, p. 211-221. ; Richard Aquila, *The Iroquois Restoration: Iroquois Diplomacy on the Colonial Frontier, 1701-1754*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1997, p. 205-232. (dans ce chapitre, Aquila reprend les grandes lignes de son article de 1978) ; James H. Merrell, « "Their Very Bones Shall Fight": The Catawba-Iroquois Wars », Daniel K. Richter et James H. Merrell, éd., *Beyond the Covenant Chain: The Iroquois and Their Neighbors in Indian North America, 1600-1800*, Syracuse, Syracuse University Press, 1987, p. 115-133. ; Theda Perdue, « Cherokee Relations with the Iroquois in the Eighteenth Century », Daniel K. Richter et James H. Merrell, éd., *Beyond the Covenant Chain: The Iroquois and Their Neighbors in Indian North America, 1600-1800*, Syracuse, Syracuse University Press, 1987, p. 135-149.

exhortations ? Observe-t-on une évolution des motivations françaises entre 1701 et 1760 ou demeurèrent-elles sensiblement les mêmes à travers la période étudiée ? Mon hypothèse est que les guerres du Sud représentaient une partie intégrante de la stratégie française à l'égard des Autochtones lors du XVIII^e siècle. Cette stratégie consistait à alimenter les divisions entre les différents groupes dans le but de les affaiblir. Aux yeux des autorités coloniales françaises, les guerres du Sud permettaient d'opérer une diversion en occupant les nations du Nord à combattre à quelques 800 km de la Nouvelle-France. Ainsi, non seulement les Français se mettaient à l'abri de toute attaque à leur endroit, mais ils pouvaient également espérer garantir la *Pax Gallica* dans les Pays d'en Haut en canalisant l'attention de leurs alliés vers un ennemi commun. En outre, puisque les nations du Sud étaient alliées aux Anglais, les Français avaient tout intérêt à ce que les Cinq Nations empruntent le sentier de la guerre. D'une part, ces incursions contribuaient à envenimer les relations anglo-iroquoises et, partant, à maintenir les Cinq Nations dans la neutralité. D'autre part, elles favorisaient la division dans le camp des Anglais et mettaient ainsi à mal leur principal objectif, qui était d'établir une paix entre les Iroquois et les nations du Sud. Il convient également de souligner que les guerres du Sud constituent un phénomène complexe, qui ne peut être appréhendé sans une prise en compte du contexte particulier dans lequel il s'inscrit. Faute d'avoir consulté la correspondance française de l'époque, les quelques historiens s'étant penchés sur les « Southern Wars » n'ont pas su discerner que la stratégie des Français à l'égard des guerres du Sud avait évolué à partir de la guerre de la Conquête. Pourtant, les sources sont sans équivoque à ce sujet. En décembre 1756, par exemple, loin d'inciter les Iroquois à effectuer des raids contre les Têtes plates, le gouverneur de la Nouvelle-France les invitait plutôt à aimer leurs anciens ennemis comme leurs « véritables frères pourvu qu'ils se comportent toujours avec le même zèle⁶ ». Ce revirement stratégique survint

⁶ Réponses de Vaudreuil de Cavagnial aux paroles des députés iroquois (interprète Perthuis), 21 décembre 1756, BAC, Série C11 A, vol. 101, fol. 258r.

dans un contexte où la France cherchait à gagner le support des Têtes plates et des Chérakis pour s'assurer la maîtrise de l'Ohio.

Le premier chapitre de mon mémoire retrace les débats historiographiques autour de la question de la guerre chez les Amérindiens de l'Amérique du Nord-Est. J'y développe également ma problématique et donne certaines définitions nécessaires à la compréhension de mon travail. Le reste de mon mémoire se structure dans l'ensemble de manière chronologique. Le second chapitre (1701-1722) examine les principaux facteurs qui contribuèrent à l'intensification des guerres du Sud au lendemain de la Grande Paix de Montréal. L'un des arguments que j'y défends est que l'escalade du conflit s'explique en grande partie par son caractère idéal : il répondait parfaitement aux motivations tant françaises qu'autochtones. Le troisième chapitre (1722-1752) présente quant à lui les rouages de la stratégie française à l'égard des guerres du Sud. J'y analyse notamment comment ce conflit permettait de faire diversion, d'occuper les Autochtones à se combattre entre eux afin de détourner leur attention et de les affaiblir. Une partie assez imposante du chapitre est aussi consacrée à la guerre des Chicachas. J'y montre qu'en dépit du contexte particulier dans laquelle elle se déroulait (précarité financière de la colonie louisianaise), la guerre des Chicachas impliquait une stratégie similaire à celle utilisée par les autorités de la Nouvelle-France à l'égard des guerres du Sud. Dans les deux cas, il fallait diviser pour mieux régner. Finalement, le dernier chapitre de mon mémoire (1752-1760) se penche sur le revirement stratégique qui s'opéra à la fin du Régime français. Après avoir longuement encouragé les guerres du Sud, les Français allaient maintenant chercher à y mettre un terme et à intégrer les nations du Sud à leur orbite. Ce chapitre cerne les causes de ce renversement.

CHAPITRE I

LE PHÉNOMÈNE DE LA GUERRE CHEZ LES AUTOCHTONES : HISTORIOGRAPHIE, PROBLÉMATIQUE, SOURCES ET MÉTHODOLOGIE

1.1 Bilan historiographique

La guerre constitue sans contredit l'un des aspects les plus étudiés par les historiens, ethnohistoriens et anthropologues qui se sont intéressés aux Autochtones d'Amérique du Nord. Dans l'ensemble, un groupe en particulier a beaucoup retenu l'attention (les Cinq Nations iroquoises) et l'accent a surtout été mis sur le XVII^e siècle. En outre, deux questions semblent avoir principalement captivé les chercheurs. D'un côté, on a tenté d'identifier les causes de la prééminence et des succès des Iroquois dans les conflits les opposant à leurs adversaires autochtones. De l'autre, on a cherché à comprendre les motifs pour lesquels les Amérindiens faisaient la guerre. Les réponses à ces questionnements ont grandement évolué au fil du temps et sont tributaires de l'époque à laquelle écrivaient les historiens. Les analyses teintées de racisme du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle ont graduellement laissé place, avec le développement de la *New Indian History* dans les années 1960, à une vision plus nuancée faisant des Autochtones des acteurs historiques à part entière.

1.1.1 Les thèses traditionnelles

L'un des premiers à avoir tenté d'expliquer la prééminence et les motivations iroquoises est l'anthropologue Lewis H. Morgan. Pour ce dernier, qui considérait que les Iroquois avaient érigé un véritable empire, l'explication remontait à la création de la Ligue des Cinq Nations : « After the formation of the League, the Iroquois rose rapidly in power and influence. It gave them additional strength by concentration of

effort [...] One of the first results of their federal system was a universal spirit of aggression; a thirst for military glory and political aggrandizement [...]»¹ ». Grâce à leurs institutions , les Cinq Nations étaient parvenues à une position de suprématie à l'aube du XVII^e siècle : « At this time, the Iroquois [...] were rapidly advancing to a general supremacy in the north-eastern section of the continent. No Indian race east of the Mississippi had reached such a position of authority and influence, or were bound together by such enduring institutions² ». Plus loin, Morgan soulignait également une autre cause expliquant la prééminence iroquoise : « With the possession of firearms commenced not only the rapid elevation, but absolute supremacy of the Iroquois over other Indian nations³ ».

Quelques années plus tard, Francis Parkman rejeta la thèse de Morgan et avança que la supériorité et les motivations iroquoises découlaient de certains traits de leur caractère : « But it was not by their craft, nor by their organization, [...] that this handful of savages gained a bloody supremacy. They carried all before them, because they were animated throughout, as one man, by the same audacious pride and insatiable rage for conquest⁴ ». Par ailleurs, en homme de son temps⁵, Parkman s'inspirait des théories racistes de la phrénologie et rattachait donc également la supériorité des Iroquois à la grosseur de leur cerveau : « A palpable proof of the superiority of this stock is afforded in the size of the Iroquois and Huron brains. In

¹ Lewis H. Morgan, *The League of the Ho-dé-no-sau-nee or Iroquois*, Rochester, Sage & Brother, 1851, p. 8.

² *Ibid.*, p. 10.

³ *Ibid.*, p. 12.

⁴ Francis Parkman, *The Jesuits in North America in the Seventeenth Century*, 13^e édition, Boston, Little, Brown, and Company, 1879 (1867), p. 435-436.

⁵ Au XIX^e siècle, l'avènement du racisme scientifique aux États-Unis mena à l'abandon du concept de « bon sauvage » pour celui de « sauvage » inférieur, qui ne pourrait jamais épouser les mœurs de la civilisation et qui était voué à disparaître. Dans l'esprit des contemporains, l'immutabilité de cette condition découlait de l'infériorité raciale des Amérindiens proclamée par une série de théories soi-disant scientifiques (polygénisme, phrénologie, darwinisme, etc.). Voir, en particulier, Bruce G. Trigger, *Les Indiens, la fourrure et les Blancs. Français et Amérindiens en Amérique du Nord*, Montréal, Boréal, 1990, p. 26 à 33. Pour un aperçu plus général du racisme scientifique au XIX^e siècle, voir William B. Cohen, *Français et Africains : Les Noirs dans le regard des Blancs, 1530-1880*, Paris, Gallimard, 1981, p. 292 à 362.

average internal capacity of the cranium, they surpass [...] all other aborigines of North and South America [...]»⁶.

1.1.2 La thèse « rationaliste » ou économiste

Les thèses de Morgan et Parkman influencèrent grandement l'historiographie et ne furent pratiquement pas critiquées jusqu'en 1940. On compte toutefois quelques exceptions. L'historien du Bas-Canada Benjamin Sulte, qui partageait les conceptions racistes de Parkman⁷, soulignait que les Iroquois avaient eu des motifs économiques pour guerroyer : « L'Iroquois étant un être tout matériel ne se trompait pas sur ses intérêts immédiats en ce bas monde ; c'est pourquoi, voulant prendre du castor, il anéantit les Hurons qui le gênaient [...]»⁸. Puis, en 1915, dans l'introduction de l'*Abridgment* de Peter Wraxall, Charles Howard McIlwain avança que la supériorité des Iroquois découlait de leur rôle d'intermédiaire dans le commerce des fourrures : « The great role of the Iroquois was that of middlemen between the "Far Indians" and the English, a role which enabled them [...] to retain that position of superiority over the Indians of the eastern half of the United States [...]»⁹. Selon la thèse de McIlwain, lorsqu'il n'y eut plus de castors au sud du lac Ontario, les Iroquois durent s'approvisionner en fourrures auprès des nations des Grands Lacs. Cela fut à l'origine des guerres avec les Pétuns et les Hurons, car ces derniers profitaient déjà de leur situation géographique pour détourner les fourrures de l'Ouest vers la Nouvelle-France, ce qui allait à l'encontre des objectifs iroquois¹⁰.

⁶ Francis Parkman, *op. cit.*, p. xliii.

⁷ Parlant des Iroquois, Sulte mentionne que ces «hommes étaient des sauvages, des primitifs n'ayant pas encore su comment s'élever au-dessus de la brute et ne le désirant pas. C'est le bas de l'échelle de l'humanité ». Voir, Benjamin Sulte, *La guerre des Iroquois, 1600-1653*, Mémoires de la Société Royale du Canada, deuxième série, vol. 3 (section 1), 1897, p. 65.

⁸ *Ibid.*, p. 69.

⁹ Charles Howard McIlwain, in Peter Wraxall, *op. cit.*, p. xlii.

¹⁰ *Ibid.*, p. xliii-xliv.

En 1940, ces deux idées furent développées dans l'ouvrage *The Wars of the Iroquois: A Study in Intertribal Trade Relations* de George T. Hunt. Ce dernier jugeait insatisfaisantes les théories de Morgan et Parkman : « No other tribe ever did what the Iroquois did, and yet the three theories of inherent qualities, superior organization, and superior armament fail to explain their achievements or to suggest a motive which could have driven them so far and down so hard a road¹¹ ». Rejetant les thèses simplistes et racistes de Parkman, Hunt, qui considérait les Iroquois comme des êtres rationnels, chercha à montrer qu'ils avaient eu des raisons totalement logiques pour faire la guerre. S'inspirant de McIlwain¹², il avança donc l'idée selon laquelle c'était le commerce des fourrures (et surtout le désir d'en être le principal intermédiaire) qui avait entraîné les Iroquois à combattre leurs voisins autochtones¹³. Cette interprétation, dite des « Beaver Wars », divisa par la suite les chercheurs. Si beaucoup d'historiens l'acceptèrent en partie¹⁴, d'autres se révélèrent beaucoup plus sceptiques. C'est le cas notamment de Conrad Heidenreich¹⁵ et de José António

¹¹ George T. Hunt, *The Wars of the Iroquois: A Study in Intertribal Trade Relations*, Madison, University of Wisconsin Press, 1940, p. 10.

¹² Parlant du livre de Hunt, Trelease affirme que : « It is no serious detracting from this book to point out that it was essentially a reiteration of McIlwain's thesis, based on a greater body of source material and presented in much greater detail ». Voir, Allen W. Trelease, « The Iroquois and the Western Fur Trade: A Problem in Interpretation », *The Mississippi Valley Historical Review*, Vol. 49, No. 1, 1962, p. 35.

¹³ George T. Hunt, *op. cit.*, p. 11.

¹⁴ Voir, par exemple, Francis Jennings, *The Ambiguous Iroquois Empire: The Covenant Chain Confederation of Indian Tribes with English Colonies from its beginnings to the Lancaster Treaty of 1744*, New York, Norton, 1984, p. 85. ; Thomas S. Abler, « Beavers and Muskets: Iroquois Military Fortunes in the Face of European Colonization », R. Brian Ferguson et Neil L. Whitehead, dir., *War in the tribal zone: expanding states and indigenous warfare*, Santa Fe, School of American Research Press, 1992, p. 158. ; Daniel K. Richter, *The Ordeal of the Longhouse: The Peoples of the Iroquois League in the Era of European Colonization*, Williamsburg, University of North Carolina Press, 1992, p. 57-58.

¹⁵ Conrad E. Heidenreich, « Bruce G. Trigger: Natives and Newcomers: Canada's "Heroic Age" Reconsidered », *Native Studies Review*, Vol. 2, No. 2, 1986, p. 146-147.

Brandão¹⁶, qui critiquèrent cette « rationalisation » ou cette tendance à attribuer aux guerriers autochtones les mêmes motifs qu'aux Européens.

1.1.3 Le développement de la *New Indian History*

Malgré le tournant « économiste » emprunté par certains à l'aube des années 1940, ce fut vraiment à partir des années 1960 qu'un changement important s'opéra dans la perception qu'avaient les historiens des Autochtones. Les chercheurs commencèrent alors à traiter ces derniers avec respect et à vouloir les intégrer à l'histoire coloniale. Ce retournement est lié au contexte de l'époque, qui se caractérise par une hausse des revendications politiques et territoriales autochtones. En effet, dans la foulée du mouvement pour les droits civiques aux États-Unis, on assista à l'émergence d'un *Red Power*, qui fut suivi par la création de l'*American Indian Movement* en 1968, par l'occupation d'Alcatraz en 1969 ainsi que par la marche des *Broken Treaties* en 1972¹⁷. Au Québec et au Canada, la Révolution tranquille, l'organisation des Amérindiens en « Premières Nations » ainsi que certaines décisions juridiques (l'arrêt Calder de 1973, l'article 35 de la loi constitutionnelle de 1982, etc.) jouèrent sensiblement le même rôle¹⁸.

Les bouleversements sociaux des années 1960 et 1970 permirent le développement de l'ethnohistoire – qui avait vu le jour dès les années 1930, mais qui avait jusqu'ici fait peu d'émules¹⁹ – et contribuèrent surtout à la naissance de la *New*

¹⁶ José António Brandão, *“Your fyre shall burn no more”: Iroquois Policy Towards New France and Her Native Allies to 1701*, Thèse de doctorat, York University, 1994, p. 48.

¹⁷ Gilles Havard, « Les Indiens et l'histoire coloniale nord-américaine. Les défis de l'ethnohistoire », Cécile Vidal et François-Joseph Ruggiu, éd., *Sociétés, colonisations et esclavages dans le monde atlantique : Historiographie des sociétés américaines des XVIe-XIXe siècles*, Bécherel, Perséides, 2009, p. 102-103.

¹⁸ *Ibid.*, p. 105.

¹⁹ Pour Trigger, la naissance de l'ethnohistoire coïncide avec la parution en 1937 de l'ouvrage d'A. G. Bailey intitulé *The Conflict of European and Eastern Algonkian Cultures, 1504-1700: A Study in Canadian Civilization*. Voir, Bruce G. Trigger, *op. cit.*, p. 230.

Indian History. Ce nouveau courant reposait sur une historicisation des Autochtones : de simples figurants dans l'histoire, ceux-ci furent désormais présentés comme des acteurs à part entière dotés de leurs propres motivations²⁰. Ce changement de paradigme s'inscrivait en droite ligne de l'histoire sociale, dont les tenants cherchaient alors à rendre visible l'expérience de ceux que l'histoire dominante avait jusque-là ignorés (femmes, Noirs, ouvriers, esclaves, paysans, Amérindiens, etc.)²¹. L'idée était aussi de mettre en lumière la capacité d'agir de ces individus, leur *agency*. À partir des années 1970, ce terme se généralisa pour parler des motivations et des stratégies des Autochtones et des Noirs²². Au même moment, des révisions des histoires « dominantes » et ethnocentriques commençaient progressivement à voir le jour.

En 1975, Francis Jennings publiait *The Invasion of America: Indians, Colonialism and the Cant of Conquest*, livre qui proposait une relecture de l'histoire coloniale de la Nouvelle-Angleterre et de ses mythes centraux, tout en faisant des Autochtones des acteurs de l'histoire²³. Quelques années plus tard, au Canada cette fois, Bruce G. Trigger faisait écho à Jennings en publiant *Les Indiens, la fourrure et les Blancs*²⁴. Trigger se donnait comme objectif de reconsidérer l'« âge héroïque » de la Nouvelle-France par la remise en question de certaines interprétations traditionnelles (comme celles mythifiant les Cartier, Champlain et autres) et surtout par l'intégration des Autochtones dans l'histoire canadienne des XVI^e et XVII^e siècles. Un passage de cet ouvrage ne saurait être plus évocateur quant aux nouvelles perspectives de la *New Indian History* : « Nous sommes convaincus aujourd'hui qu'on ne peut comprendre le développement de la Nouvelle-France à ses débuts sans

²⁰ Gilles Havard, *loc. cit.*, 2009, p. 102.

²¹ William H. Jr. Sewell, *Logics of History: Social Theory and Social Transformation*, Chicago, University of Chicago Press, 2005, p. 27.

²² Gilles Havard, *loc. cit.*, 2009, p. 104.

²³ Francis Jennings, *The Invasion of America : Indians, Colonialism and the Cant of Conquest*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1975, 369p.

²⁴ Bruce G. Trigger, *op. cit.*

tenir compte des objectifs et des aspirations des autochtones²⁵ ». Enfin, avec la parution de *Beyond the Covenant Chain* en 1987, le processus d'historicisation des Autochtones franchit une nouvelle étape. Dans ce collectif, les Amérindiens furent étudiés pour l'une des premières fois sans qu'on se limite à leur rapport avec les Européens, et ce, dans l'optique d'aller « beyond studies of the Covenant Chain system of European-Indian alliances to explore a heretofore shadowy realm of native American experience²⁶ ».

En ce qui a trait plus précisément au phénomène de la guerre, l'avènement de la *New Indian History* a notamment suscité un débat autour de l'influence des Européens sur les pratiques guerrières autochtones. D'une part, certains auteurs ont défendu l'idée de « guerre parallèle », selon laquelle les Amérindiens « were [...] making war in their own way, without any particular regard for the military habits and aspirations of their European allies²⁷ ». Selon Carl Benn, cette indépendance des peuples autochtones aurait perduré jusqu'à la guerre de 1812. Durant ce conflit, et ce pour la dernière fois de leur histoire, ils auraient encore constitué une force diplomatique et militaire que ne pouvaient ignorer les Blancs. Aussi, cela leur aurait permis de guerroyer selon leurs propres techniques de combat en tentant de servir les intérêts de leurs communautés²⁸. D'autre part, d'autres chercheurs ont plutôt penché pour l'interprétation inverse, c'est-à-dire que le contact européen aurait progressivement modifié les coutumes guerrières des Autochtones. Roland Viau parle du cas des Cherokees, pour qui le captif de guerre serait devenu une marchandise destinée à être vendue dans les colonies anglaises de la Virginie, de la Caroline du

²⁵ *Ibid.*, p. 315-316.

²⁶ James H. Merrell et Daniel K. Richter, « Introduction », Daniel K. Richter et James H. Merrell, eds., *Beyond the Covenant Chain: The Iroquois and Their Neighbors in Indian North America, 1600-1800*, Syracuse, Syracuse University Press, 1987, p. 6-7.

²⁷ Peter D. Macleod, *The Canadian Iroquois and the Seven Years' War*, Toronto ; Oxford, Dundurn Press, 1996, p. x.

²⁸ Carl Benn, *The Iroquois in the War of 1812*, Toronto, University of Toronto Press, 1998, 272p.

Sud et de la Géorgie²⁹. Usner³⁰ et Woods³¹ mentionnent quant à eux qu'en raison de la rétribution des scalps par les autorités coloniales, cette pratique (le scalp) se serait transformée en « business », où les Amérindiens auraient cherché à tuer le plus d'ennemis possible afin d'assouvir leur appât du gain. Cette vision faisant en quelque sorte des Autochtones des mercenaires est néanmoins loin de faire l'unanimité. Jean-François Lozier a par exemple souligné le fait que les présents et les récompenses offertes aux partis de guerre « donnaient les moyens de combattre à des guerriers qui restaient toujours motivés par des objectifs et des principes propres à la logique amérindienne³² ».

1.1.4 La remise en cause des thèses traditionnelles

Les chercheurs de la deuxième moitié du XX^e siècle se sont également attaqués à l'idée de suprématie iroquoise, qui avait été défendue par Morgan et Parkman. Karl H. Schlesier a été l'un des premiers à nuancer la puissance militaire des Iroquois en affirmant que les épidémies avaient été la cause principale de la défaite des Hurons³³. Trois ans plus tard, Leroy V. Eid – en se basant sur les sources orales des Ojibwés/Chippewas, des Outaouais et des Hurons – remit lui aussi en

²⁹ Roland Viau, *Enfants du néant et mangeurs d'âmes : guerres, culture et société en Iroquoisie ancienne*, Montréal, Éditions du Boréal, 2000, p. 158.

³⁰ Daniel H. Usner, *Indians, Settlers and Slaves in a Frontier Exchange Economy*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1992, p. 86.

³¹ Patricia Dillon Woods, *French-Indian relations on the southern frontier, 1699-1762*, Ann Arbor (Michigan), UMI Research Press, 1980, p. 68-69.

³² Jean-François Lozier, « Lever des chevelures en Nouvelle-France: la politique française du paiement des scalps », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, Vol. 56, No. 4, 2003, p. 540-541. Voir aussi, Arnaud Balvay, *Amérindiens et soldats des troupes de la manne en Louisiane et au pays d'en haut (1683-1763)*, Thèse de doctorat, Université Laval/Paris I Panthéon-Sorbonne, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2004, p. 263. ; William J. Eccles, « The Fur Trade and Eighteenth-Century Imperialism », *William and Mary Quarterly*, Vol. 40, No. 3, 1983, p. 360. ; Gilles Havard, *La Grande Paix de Montréal de 1701. Les voies de la diplomatie franco-amérindienne*, Montréal, Recherches amérindiennes au Québec, 1992, p. 14 (note 12).

³³ Karl H. Schlesier, « Epidemics and Indian Middlemen: Rethinking the Wars of the Iroquois, 1609-1653 », *Ethnohistory*, Vol. 23, No. 2, 1976, p. 129-145.

cause la prééminence militaire des Iroquois. Dans son article, il prétend que les Iroquois, vers la fin du XVII^e siècle, subirent une défaite importante aux mains des groupes algonquins³⁴. Francis Jennings, quant à lui, nuança la suprématie iroquoise en critiquant l'idée d'empire qu'avait façonnée Morgan : « Morgan created an empire for the Iroquois that never existed³⁵ ». Ce ne sont pas tous les historiens, néanmoins, qui ont cherché à relativiser la puissance des Iroquois. Trois ans après l'article de Schlesier, Keith F. Otterbein défendait plutôt l'hypothèse que les Iroquois avaient vaincu les Hurons en raison de leur accès aux armes à feu et aux munitions, de leur position stratégique dans le commerce des fourrures et de leurs tactiques militaires supérieures lors des affrontements cruciaux³⁶. L'idée que la prééminence iroquoise émanait de leur accès aux armes à feu avait déjà été avancée en 1851 par Lewis H. Morgan. Selon Abler, la plupart des historiens s'entendraient maintenant pour dire qu'il s'est agi du facteur décisif dans les victoires iroquoises survenues au milieu du XVII^e siècle³⁷.

Parallèlement, l'idée de Parkman selon laquelle les Iroquois représentaient des peuples agressifs et assoiffés de sang fut elle aussi mise à mal. En fait, plusieurs historiens proposent aujourd'hui une vision totalement opposée. Selon eux, même si la guerre s'avérait une composante centrale du quotidien des Iroquois, ces derniers aspiraient avant tout à la paix³⁸. Suivant cette interprétation, les Iroquois auraient cherché à établir des alliances avec les autres groupes amérindiens afin de les intégrer

³⁴ Leroy V. Eid, « The Ojibwa-Iroquois War: The War the Five Nations Did Not Win », *Ethnohistory*, Vol. 26, No. 4, 1979, p. 297-324.

³⁵ Francis Jennings, *op. cit.*, 1984, p. xvii. Voir aussi, James H. Merrell et Daniel K. Richter, *op. cit.*, p. 6.

³⁶ Keith F. Otterbein, « Huron vs. Iroquois: A Case Study in Inter-Tribal Warfare », *Ethnohistory*, Vol. 26, No. 2, 1979, p. 150.

³⁷ Thomas S. Abler, *loc. cit.*, p. 160.

³⁸ Peter D. Macleod, *op. cit.*, p. ix. ; Matthew Dennis, *Cultivating a landscape of peace: Iroquois-European encounters in seventeenth-century America*, Ithaca, Cornell University Press, New York State Historical Association, 1993, p. 67. ; Daniel P. Barr, *Unconquered: The Iroquois League at War in Colonial America*, Westport, Praeger, 2006, p. 12. ; Roland Viau, *op. cit.*, p. 37-38. ; Daniel K. Richter, *op. cit.*, 1992, p. 38.

à leur Ligue. C'est seulement par ce processus d'unification qu'une paix pour tous pouvait être envisagée. Aussi, toute nation qui refusait de trouver refuge et protection sous le Grand Arbre de Paix freinait le processus de pacification et devenait un ennemi qu'il fallait intégrer par la force.

1.1.5 Un rituel de deuil

Si pour certains, les guerres autochtones du XVII^e siècle ont principalement été livrées pour des motifs économiques (accès aux marchandises européennes, désir de s'accaparer des fourrures, etc.)³⁹, cette thèse est dans l'ensemble de moins en moins acceptée par les historiens. Inspirés par l'anthropologie et l'ethnohistoire, les recherches récentes ont mis au jour l'importance de l'aspect culturel du phénomène guerrier chez les Amérindiens. Pour plusieurs historiens, la guerre autochtone s'expliquerait donc également par d'autres motifs propres à la logique amérindienne (vengeance, prestige) et surtout par le désir de capturer des prisonniers afin de satisfaire à un rituel de deuil (*mourning-wars*)⁴⁰. Avant d'expliquer plus en détail en quoi consistait ce rituel, il convient de souligner que ces auteurs n'ont pas pour autant rejeté l'importance des motifs économiques. Richter affirme par exemple qu'ils étaient « unquestionably important in the campaigns⁴¹ », tandis que Trelease signale que ces motivations et celles propres à la culture amérindienne « were probably so closely intertwined that it is impossible completely to separate them⁴² ». José Antônio Brandão se révèle pour sa part beaucoup moins nuancé. Selon lui, « it seems clear

³⁹ Bruce G. Trigger, *op. cit.*, p. 359-360. ; Jeffrey P. Blick, « The Iroquois practice of genocidal warfare », *Journal of Genocide Research*, Vol. 3, No. 3, 2001, p. 427. ; Robert A. Goldstein, *French-Iroquois Diplomatic and Military Relations, 1609-1701*, The Hague, Mouton, 1969, p. 45.

⁴⁰ Roland Viau, *op. cit.*, p. 18-19. ; Daniel K. Richter, *op. cit.*, 1992, p. 32-33. ; Evan Haefeli et Kevin Sweeney, *Captors and captives: the 1704 French and Indian raid on Deerfield*, Amherst, University of Massachusetts Press, 2003, p. 58. ; Daniel P. Barr, *op. cit.*, p. xv-xvi. ; Gilles Havard, *op. cit.*, 1992, p. 51-52. ; Dean Snow, *The Iroquois*, Oxford ; Cambridge, Blackwell, 1994, p. 127.

⁴¹ Daniel K. Richter, *op. cit.*, 1992, p. 57.

⁴² Allen W. Trelease, *loc. cit.*, p. 51.

that if there was one objective of seventeenth century Iroquois warring that outweighed all others in significance it was the capture of people⁴³ ». Pour corroborer cette hypothèse, il se base sur une étude quantitative des raids effectués par les Iroquois lors du XVII^e siècle. Sur les 465 raids répertoriés, seulement 34 (9,6 %) auraient été suscités par des motivations économiques⁴⁴.

Chez les Autochtones (surtout chez les Iroquois)⁴⁵, le décès d'un individu engendrait deux formes de déséquilibre. D'une part, cela perturbait la continuité sociale du clan ou de la lignée qui se voyait désormais affaibli par la perte d'un membre. D'autre part, une mort violente provoquait un déséquilibre spirituel qui contribuait à déstabiliser les rapports entre l'âme de la personne victime de meurtre et ses proches. Aussi, l'esprit non apaisé du défunt pouvait venir tourmenter les membres de la famille décimée (notamment à travers les rêves)⁴⁶. Afin de pallier ces déséquilibres, la matrone d'un clan pouvait demander qu'une expédition soit mise sur pied dans le but de faire des prisonniers. Ces derniers pouvaient ensuite subir deux sorts. Soit ils étaient adoptés pour remplacer les morts, soit ils étaient torturés et exécutés pour apaiser l'âme du défunt⁴⁷. Si le captif se voyait adopté, il bénéficiait des mêmes droits et privilèges que celui qu'il avait remplacé⁴⁸. Richter a avancé l'hypothèse que les pertes drastiques de population dues aux maladies européennes lors du XVII^e siècle entraînaient des guerres de deuil d'une envergure inégalée, car les matrones ne cessaient de commander des raids afin de remplacer les défunts⁴⁹.

⁴³ José António Brandão, *op. cit.*, p. 128.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 152-153.

⁴⁵ Selon Richter, la pratique de la guerre de deuil était commune à plusieurs nations autochtones : «Those "fundamental laws" defined a cultural pattern known as the "mourning-war," which the people of the Five Nations shared with many of their native neighbors. » Voir, Daniel K. Richter, *op. cit.*, 1992, p. 32.

⁴⁶ Roland Viau, *op. cit.*, p. 41, 81. ; Anthony. F. C. Wallace, *The Death and Rebirth of the Seneca*, New York, Vintage Books, 1972, p. 45, 101. ; Daniel K. Richter, *op. cit.*, 1992, p. 32-33.

⁴⁷ Roland Viau, *op. cit.*, p. 42.

⁴⁸ José António Brandão, *op. cit.*, p. 124.

⁴⁹ Daniel K. Richter, *op. cit.*, 1992, p. 60.

1.1.6 Les « Guerres du Sud »

Les études sur l'histoire militaire des Iroquois ont dans la grande majorité traité des guerres du XVII^e siècle. En contrepartie, les analyses portant sur la période allant de 1701 à 1760 se révèlent beaucoup plus rares. Cela s'explique en partie par le fait que les Cinq Nations, à partir de la Grande Paix de Montréal, aient adopté une politique de neutralité à l'égard des deux puissances coloniales et cherchaient désormais à commercer avec les alliés autochtones des Français en les attirant à Albany⁵⁰. Le théâtre des guerres du XVII^e siècle avait donc été, pour ainsi dire, pacifié. Par ailleurs, à l'aube du XVIII^e siècle, les Cinq Nations s'avéraient grandement affaiblies. Richter estime que les maladies et les conflits avaient décimé environ le quart des guerriers dont elles disposaient en 1689 (500 sur 2000)⁵¹. En 1701, elles se trouvaient donc dans « un état de faiblesse militaire établi » et la Grande Paix de Montréal a été interprétée comme « une éclipse de la puissance iroquoise⁵² ». Les Iroquois ne demeurèrent cependant pas longtemps dans cette position de faiblesse. Pour certains historiens, en effet, les Cinq Nations seraient parvenues à restaurer leur puissance lors de la première moitié du XVIII^e siècle, et ce, en partie grâce à leur politique de neutralité vis-à-vis des deux puissances coloniales⁵³. D'autres auteurs ont plutôt cherché à nuancer cette hypothèse en signalant que les succès de cette politique avaient varié au cours de la période. À partir de 1725-1727, avec notamment la construction des forts de Niagara et

⁵⁰ Richard Haan, « The Problem of Iroquois Neutrality: Suggestions for Revision », *Ethnohistory*, Vol. 27, No. 4, 1980, p. 318.

⁵¹ Daniel K. Richter, « War and Culture: The Iroquois Experience », *The William and Mary Quarterly*, Vol. 40, No. 4, 1983, p. 551.

⁵² Gilles Havard, *op. cit.*, 1992, p. 173.

⁵³ Richard Aquila, *op. cit.*, 1997, p. 16-17. ; Francis Jennings, « Iroquois Alliances in American History », Francis Jennings, dir., *The History and Culture of Iroquois Diplomacy: An Interdisciplinary Guide to the Treaties of the Six Nations and their League*, Syracuse, Syracuse University Press, 1985, p. 39-40.

d'Oswego, la politique de neutralité serait devenue beaucoup moins agressive en raison d'une perte de puissance des Iroquois⁵⁴.

Étant donné la pacification de la région des Grands Lacs en 1701, les raids militaires des Iroquois durant la première moitié du XVIII^e siècle seront plutôt dirigés vers des nations qui vivaient à proximité des colonies de la Virginie, de la Caroline et de la Louisiane (notamment les Têtes plates⁵⁵, les Chérakis et les Chicachas). Très peu d'auteurs se sont systématiquement penchés sur ces « Southern Wars », la plupart des études ne faisant que les effleurer brièvement. Comme pour le XVII^e siècle, ceux qui ont porté leur attention sur ce phénomène ont cherché à déterminer les motifs qui avaient poussé les Iroquois à aller combattre ces nations si éloignées. Pour la majorité des historiens, ces campagnes s'inséraient dans la tradition des *mourning-wars*⁵⁶. Pour renforcer cette thèse, Fenton et Trelease ont noté que les guerriers n'avaient aucun intérêt économique dans ces conflits, puisqu'il ne s'avérait pas avantageux de traîner des fourrures sur plus de 800 km⁵⁷. Richard Aquila sans pour autant rejeter la composante culturelle de ces conflits, avance que les Iroquois attaquaient également les nations du Sud pour des raisons économiques, politiques et diplomatiques⁵⁸. En outre, pour Aquila, ces raids s'inséraient dans une stratégie plus large des Cinq Nations, qui leur permettait de restaurer leur puissance et leur prospérité⁵⁹. Jon Parmenter rejoint Aquila sur ce point. Il soutient que la participation des Iroquois à des campagnes militaires (guerre des Renards, guerre des Chicachas, etc.) en tant

⁵⁴ Richard Haan, *loc. cit.*, p. 324-325. Richter adhère aussi à l'idée d'une perte de puissance iroquoise vis-à-vis des Européens à partir des années 1730. Voir, Daniel K. Richter, *op. cit.*, 1992, p. 4.

⁵⁵ Je reviendrai sur ce terme dans la section portant sur la méthodologie.

⁵⁶ Daniel K. Richter, *loc. cit.*, 1983, p. 558-559. ; Daniel K. Richter, *op. cit.*, 1992, p. 237. ; James H. Merrell, *loc. cit.*, 1987, p. 119. ; Theda Perdue, *loc. cit.*, p. 137. ; Anthony. F. C. Wallace, *op. cit.*, 101-102. ; Daniel P. Barr, *op. cit.*, p. 103. ; Gilles Havard, *Empire et métissages : Indiens et Français dans le Pays d'en Haut, 1660-1715*, Sillery, Septentrion, 2003, p. 751.

⁵⁷ William N. Fenton, *The Great Law and the Longhouse: A Political History of the Iroquois Confederacy*, Norman, University of Oklahoma Press, 1998, p. 10. ; Allen W. Trelease, *loc. cit.*, p. 51.

⁵⁸ Richard Aquila, *op. cit.*, 1997, p. 232.

⁵⁹ *Ibid.*

qu'alliés de la Nouvelle-France se révéla un aspect crucial de leur régénération politique et culturelle⁶⁰.

Les historiens ne s'entendent pas sur qui des Français ou des Autochtones constitua le véritable catalyseur des « Southern Wars ». Pour Richard Aquila, les Français « were largely responsible for [the] war on southern Indians⁶¹ », tandis que selon Richter « the impetus for raiding the Flatheads lay with the Iroquois, not the French⁶² ». Ici se pose également la question de l'*agency* des Autochtones. Gilles Havard a souligné que l'un des travers de la *New Indian History* était de « surestimer la capacité des autochtones à échapper aux pressions coloniales⁶³ ». Or, certains chercheurs ayant étudié l'aspect militaire de l'histoire iroquoise durant la première moitié du XVIII^e siècle n'hésitent pas à affirmer que les Autochtones parvenaient justement à échapper à ces pressions afin de servir leurs propres objectifs. C'est le cas notamment de Theda Perdue, qui soutient que « the British had far less power over their Indian allies than they liked to believe. At the same time, native peoples probably had more control over their foreign relations than the British realized⁶⁴ ». Jon Parmenter va dans le même sens lorsqu'il mentionne que « [...] league and Laurentian warriors developed strategies of participation as allies of both the French and the English in eighteenth-century military campaigns that enabled them not only to demonstrate their military capabilities [...] but also to shape the outcome of those conflicts in ways that served their own best interests⁶⁵ ». Enfin, Richter et Barr ont proposé l'idée selon laquelle les guerres du Sud servaient la politique de neutralité des Iroquois. En attaquant les alliés autochtones des Britanniques dans le Sud, les

⁶⁰ Jon Parmenter, « After the Mourning Wars: The Iroquois as Allies in Colonial North American Campaigns, 1676-1760 », *The William and Mary Quarterly*, Vol. 64, No. 1, 2007, p. 57.

⁶¹ Richard Aquila, *op. cit.*, 1997, p. 207.

⁶² Daniel K. Richter, *loc. cit.*, 1983, p. 558. Voir aussi, William N. Fenton, *op. cit.*, p. 9.

⁶³ Gilles Havard, *loc. cit.*, 2009, p. 108.

⁶⁴ Theda Perdue, *loc. cit.*, p. 137.

⁶⁵ Jon Parmenter, *loc. cit.*, p. 51. Voir aussi, Richard Aquila, *op. cit.*, 1997, p. 233. (« [...] the Iroquois consciously advanced their own goals by waging war against southern tribes. »)

Iroquois adoptaient une stratégie « anti-anglaise », qui balançait leur stratégie « anti-française » dans les Grands Lacs⁶⁶.

1.2 Problématique

Comme nous l'avons vu, les quelques chercheurs qui se sont penchés sur le phénomène des « Southern Wars » se sont surtout attardés aux motivations des Cinq Nations dans ce conflit. S'ils ont souligné le fait que les Français avaient maintes fois demandé aux Iroquois de faire la guerre aux nations du Sud⁶⁷, ces historiens n'ont pas cherché à expliquer de manière exhaustive pour quels motifs les Français encouragèrent ces attaques. Richard Aquila est le seul qui avance quelques hypothèses à ce sujet⁶⁸. Comme le reste des auteurs s'étant intéressés aux « Southern Wars », il ne cite toutefois aucun document français pour corroborer ses dires, ce qui limite sa compréhension du phénomène. En s'efforçant uniquement d'obtenir la perspective autochtone, ces auteurs en sont venus à sous-estimer le rôle des Français derrière ces conflits.

Dans mon mémoire, je me propose donc de déterminer les raisons pour lesquelles les Français encouragèrent les Iroquois (domiciliés et des Cinq Nations) et les nations des Grands Lacs à effectuer des incursions au sud de leur territoire. Quelle était la stratégie diplomatique derrière ces exhortations ? Observe-t-on une évolution des motivations françaises entre 1701 et 1760 ou demeurèrent-elles sensiblement les mêmes à travers la période étudiée ? Je désire aussi m'attarder aux motivations des différents groupes autochtones impliqués (Iroquois chrétiens du Sault-Saint-Louis et du Lac des Deux Montagnes, Cinq Nations, Autochtones des Grands Lacs) dans ce

⁶⁶ Daniel K. Richter, *op. cit.*, 1992, p. 237. ; Daniel P. Barr, *op. cit.*, p. 105-106.

⁶⁷ Richard Aquila, *loc. cit.*, 1978, p. 213. ; Richard Aquila, *op. cit.*, 1997, p. 227. ; James H. Merrell, *The Indians' New World: Catawbas and Their Neighbours from European Contact through the Era of Removal*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1989, p. 135.

⁶⁸ Richard Aquila, *loc. cit.*, 1978, p. 212. ; Richard Aquila, *op. cit.*, 1997, p. 227.

conflit. Ce faisant, je vise à évaluer l'influence des puissances coloniales sur les pratiques guerrières amérindiennes. Enfin, je désire également m'attarder aux rapports de force entre colonisateurs et Amérindiens : les Français détenaient-ils l'autorité suffisante pour contraindre les Autochtones à emprunter le sentier de la guerre ou ces derniers prenaient-ils eux-mêmes cette décision ?

Ma recherche éclaire sous un nouvel angle un épisode militaire très peu étudié de l'histoire des Autochtones en Amérique du Nord-Est et améliore notre compréhension de la politique amérindienne française lors de la première moitié du XVIII^e siècle. La thèse que je défends est que les guerres du Sud représentent un phénomène qui ne s'interprète pas uniquement dans une logique autochtone de la guerre de deuil. Ces conflits s'inscrivent également dans la stratégie adoptée par les Français à l'égard des Autochtones, qui consistait alors à alimenter les divisions entre eux afin de les affaiblir. Aux yeux des autorités coloniales françaises, les guerres du Sud permettaient de « faire diversion », d'occuper les nations du Nord en leur donnant un « os à ronger ». En canalisant ainsi l'attention vers un ennemi commun, les Français cherchaient à se prémunir contre toute attaque à leur endroit et pouvaient espérer calmer les dissensions entre certains de leurs alliés amérindiens. Les guerres du Sud étaient donc nécessaires à la *Pax Gallica* dans le Nord.

Ces conflits servaient également les intérêts des Français à l'égard des Cinq Nations iroquoises. Tout au long du XVIII^e siècle, la stratégie française a été de tenter de briser l'union entre ces dernières et les Anglais. Or, les Têtes plates, les Chérakis et les Chicachas étaient des alliés des colonies de la Virginie et de la Caroline. Inciter des attaques contre ces nations ne pouvait qu'envenimer les relations entre les Cinq Nations et les Britanniques. Les guerres du Sud permettaient aussi aux Français de contenir les Iroquois et de les maintenir dans la neutralité. D'une part, puisque plusieurs membres des Cinq Nations trouvaient la mort dans ces raids, cela instaurait un cycle de violence par lequel les guerriers portaient de leur propre chef pour tirer vengeance de ces pertes. Tout en étant économiquement rentable pour les Français, ce

mécanisme contribuait à l'affaiblissement des Cinq Nations. D'autre part, les Français étaient en mesure d'engager les Cinq Nations à prendre le sentier de la guerre en leur faisant valoir les risques qu'elles encouraient de s'aliéner les nations des Grands Lacs si elles envisageaient une paix avec les nations du Sud.

Les guerres du Sud constituent un phénomène complexe, qui ne peut être appréhendé sans une prise en compte du contexte particulier dans lequel il s'inscrit. Lors des années 1730, le gouverneur de la Nouvelle-France exhorta l'ensemble de ses alliés autochtones à faire des incursions contre les Chicachas. Deux expéditions d'envergure furent même mises sur pied, mais elles aboutirent à un fiasco. L'insistante incitation du gouverneur d'attaquer cette nation découlait non seulement d'un désir de « faire diversion » vers un ennemi commun, mais répondait aussi à une demande des autorités coloniales de la Louisiane. Ces dernières visaient à mater les Chicachas pour une série de raisons. D'abord, elles ne pouvaient perdre la face devant une nation qui leur tenait tête et qui nuisait au commerce en pillant les convois sur le Mississippi. Ensuite, le peu de ressources économiques dont disposaient les Français les contraignait à entretenir le conflit entre les Chactas (autre nation amérindienne importante de la Louisiane) et les Chicachas. Ne pouvant subvenir simultanément aux besoins de ces deux groupes, les autorités préféraient s'attacher les Chactas et s'aliéner les Chicachas, plutôt que de voir ces deux nations tomber dans le giron anglais. Vers la fin du Régime français, dans un contexte de lutte impériale pour la maîtrise de l'intérieur du continent, les Français modifièrent leur stratégie à l'égard des nations du Sud. Constatant notamment qu'un conflit avec ces groupes pouvait dissuader leurs autres alliés amérindiens d'aller faire la guerre aux Anglais dans l'Ohio, les Français cherchèrent progressivement à intégrer les Têtes plates et les Chérakis dans leur sphère d'influence.

Si la stratégie française – au grand dam des Anglais – fonctionnait si bien, c'est justement parce que les guerres du Sud servaient également les intérêts des Autochtones. En fait, il s'agissait d'un conflit idéal, tant pour les Français que pour

les Amérindiens du Nord. Pour ces derniers, les Têtes plates, les Chérakis et les Chicachas représentaient des ennemis nécessaires à leur culture, qui exigeait la capture de prisonniers dans le but de répondre à un rituel de deuil. C'est aussi à travers ces conflits que leur jeunesse pouvait espérer acquérir honneur et prestige. Contrairement aux guerres meurtrières du XVII^e siècle, livrées entre voisins, la grande distance les séparant de ces ennemis leur permettait de limiter le nombre de pertes dans les escarmouches, ce qui correspondait totalement à la logique guerrière amérindienne. Dans le cas des Cinq Nations iroquoises, les guerres du Sud s'inséraient également dans une politique de neutralité vis-à-vis des deux puissances coloniales. D'un côté, les Iroquois parvenaient à faire plaisir aux Français et à ne pas s'aliéner les nations des Grands Lacs. De l'autre, ils savaient pertinemment que les Anglais ne pouvaient rien faire pour les arrêter. C'est pourquoi ils ne cessèrent jamais réellement d'emprunter le sentier de la guerre, en dépit des nombreuses tentatives anglaises pour établir une paix. La France aussi, lorsqu'elle changea sa stratégie dans les années 1750, ne parvint pas à mettre un terme à ces incursions. Les deux puissances coloniales comprenaient bien l'importance des Iroquois et étaient donc prêtes à faire plusieurs concessions pour ne pas se les mettre à dos.

1.3 Sources et méthodologie

La première partie de cette section se penche sur les principales sources de ma recherche et sur les principales difficultés rencontrées lors de leur analyse. Dans un second temps, puisque toute étude décrivant des phénomènes humains « veut d'abord, comme outil, un langage approprié⁶⁹ », je définirai certains termes fréquemment utilisés lors de ce mémoire, tout en justifiant certains de mes choix.

⁶⁹ Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 2^e édition, 1952 (1949), p. 90. Consulté en ligne via http://classiques.uqac.ca/classiques/bloch_marc/apologie_histoire/bloch_apologie.pdf.

1.3.1 Portrait des principales sources et méthode d'analyse

Afin de comprendre pour quelles raisons les Français encouragèrent leurs alliés autochtones à mener des incursions au sud de leur territoire, j'ai principalement utilisé la correspondance de la Série C11 A, qui est disponible en ligne sur le site de Bibliothèque et Archives Canada (BAC). Cet ensemble de sources manuscrites contient plusieurs lettres rédigées par les autorités coloniales, qui font mention des Têtes plates, des Chérakis et des Chicachas. La Série B s'est aussi révélée utile pour ma recherche, car elle comprend les lettres envoyées de la métropole en Nouvelle-France. On y trouve donc, dans certaines directives, des informations pertinentes sur la stratégie diplomatique que doivent appliquer les gouverneurs à l'égard des Autochtones. J'ai également fait un usage soutenu de sources imprimées (*Documents Relative to the Colonial History of the State of New York, Rapport de l'archiviste de la province de Québec, Collections of the State Historical Society of Wisconsin*) dans lesquelles on trouve des écrits des autorités coloniales françaises qui ne sont pas disponibles dans BAC. Par ailleurs, plusieurs autres informations pertinentes ont aussi été trouvées dans les écrits des officiers anglais comme l'*Abridgment* de Peter Wraxall et les ouvrages de Cadwallader Colden. En effet, lorsqu'ils traitent des « Southern Wars », ces derniers font souvent allusion aux desseins des Français. Dans les cas où ces différents documents se contredisent et donnent des interprétations divergentes des événements, j'ai pris soin de les confronter dans le but de donner l'aperçu le plus fidèle possible de la réalité.

Connaître les motivations autochtones s'avère beaucoup plus complexe et constitue un défi classique pour tout historien se penchant sur la question. Le principal problème découle du fait que « les seules sources écrites dont nous disposons étant celles, indirectes, produites par les colonisateurs [...] sources évidemment très lacunaires et surtout contaminées par toutes sortes de catégories et

de conventions propres à leurs auteurs⁷⁰ ». Pour autant, cela ne signifie pas que le point de vue autochtone soit totalement inaccessible. Les discours tenus lors de conseils avec les Européens – même s'ils ont été retranscrits par des Blancs – sont peut-être l'accès le plus « direct » que nous ayons pour retracer les motivations des Premières Nations. D'autres passages issus de la correspondance des autorités coloniales (françaises et anglaises) m'ont également permis de comprendre ce qui poussait les alliés autochtones des Français à s'engager dans un conflit contre les nations du Sud. Ces passages ont été analysés en gardant à l'esprit les biais de leurs auteurs et le fait que ces derniers pouvaient avoir intérêt à déformer certaines informations.

Enfin, puisque ma recherche couvre un champ spatial très large, allant des Pays d'en haut à la Louisiane, j'ai utilisé certaines sources portant sur des régions plus spécifiques. Un espace particulièrement important pour ma recherche est la colonie de la Louisiane. C'est là, en effet, que résidaient les Chicachas, l'une des nations contre laquelle combattirent les alliés amérindiens des Français durant la première moitié du XVIII^e siècle. Je me suis donc beaucoup basé sur un recueil de sources publié en plusieurs volumes et intitulé *Mississippi Provincial Archives*, qui contient plusieurs transcriptions de sources françaises (notamment de la correspondance) traitant de la Louisiane et couvrant la période qui m'intéresse. J'ai privilégié la consultation de ce document à celle des sources originales afin d'accéder plus rapidement à la perspective française. Un autre recueil de sources qui s'est révélé pertinent pour ma recherche est le *Minutes of Provincial Council of Pennsylvania*. Ce recueil contient les retranscriptions des conseils ayant eu lieu à Philadelphie et a été utile pour parvenir à cerner la perspective des Anglais par rapport au phénomène des « Southern Wars ». L'importance de cette région pour ma recherche découle du fait que les Iroquois traversaient la Pennsylvanie lorsqu'ils partaient effectuer des raids

⁷⁰ Gilles Havard, *loc. cit.*, 2009, p. 96.

contre les Têtes plates. Ils empruntaient pour ce faire le fleuve Susquehanna sur le long duquel se trouvaient des villages pro-iroquois⁷¹.

1.3.2 Définitions et justifications

Il n'est pas toujours évident d'identifier les nations autochtones qui prenaient part aux guerres du Sud. Le terme « Sennekas » ou « Sinnekes », par exemple, que l'on rencontre régulièrement dans les documents, « was common shorthand for the Iroquois Confederacy generally⁷² ». Dans certains cas, il se révèle donc difficile de déterminer laquelle des Cinq Nations iroquoises avait emprunté le sentier de la guerre. Le terme de Têtes plates⁷³ se révèle encore plus floue. Dans les études, cette appellation désigne tantôt les Catawbas et les Chactas⁷⁴, tantôt les Catawbas et les Chérakis⁷⁵, tantôt les Catawbas « and other tribes on the frontiers of Virginia and the Carolinas⁷⁶ », tantôt les « Cherokees, Chickasaws, and some other Southern tribes⁷⁷ », etc. Michael N. McConnell et Richard White ont quant à eux parlé d'un terme générique utilisé pour identifier plusieurs nations du Sud (les Catawbas, les Chérakis et les Chicachas selon McConnell)⁷⁸. Il semble donc que l'appellation « Têtes plates » ait été utilisée pour désigner plusieurs nations du Sud. De plus, on remarque que les

⁷¹ Richard Aquila, *loc. cit.*, 1978, p. 219.

⁷² James H. Merrell, *loc. cit.*, 1987, p. 116. ; Daniel P. Barr, *op. cit.*, p. 21.

⁷³ Ce nom était assigné à ces nations par les Iroquois « because of their practice of binding bags of sands to the foreheads of infants to flatten their skulls and widen their faces ». Daniel P. Barr, *op. cit.*, p. 104.

⁷⁴ Richard Aquila, *op. cit.*, 1997, p. 205. ; Frederick W. Hodge, éd., *Handbook of American Indians North of Mexico*, Part I, Washington, Smithsonian Institution, Bureau of American Ethnology, Bulletin 30, 1907, p. 465.

⁷⁵ Daniel P. Barr, *op. cit.*, p. 104.

⁷⁶ Daniel K. Richter, *loc. cit.*, 1983, p. 557.

⁷⁷ Reuben Gold Thwaites, éd., *Collections of the State Historical Society of Wisconsin*, Madison, State Historical Society, vol. 16, 1902, p. 315 (note 2).

⁷⁸ Michael N. McConnell, *A Country Between: The Upper Ohio Valley and Its Peoples, 1724-1774*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1992, p. 48. Richard White, *The Middle Ground: Indians, Empires and Republics in the Great Lakes Region, 1650-1815*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991, p. 193.

Catawbas sont presque tout le temps pris en compte par les auteurs⁷⁹. Ce dernier point est confirmé par Peter Wraxall, pour qui les « Flat heads » étaient les « Cattabaw Indians »⁸⁰.

Dans les documents français, un dénombrement de 1736 définit comme suit la notion de « Têtes plates » : « les tetes plattes, cherakis, chicachas, totiris, sont compris sous le nom de tetes plates par les Iroquois qui les croyent plus de six mil hommes en plus de trente vilages⁸¹ ». Selon le *Handbook of American Indians North of Mexico*, les Catawbas étaient fréquemment appelés « Totiri » par les Iroquois⁸². Ce que suppose également la citation précédente, c'est que le terme « Têtes plates » désignait à la fois un ensemble de nations bien précis⁸³ et une expression générique regroupant plusieurs Amérindiens du Sud. C'est ce qui explique la double utilisation du terme. Dans les écrits des Français, on remarque néanmoins que les Têtes plates sont souvent distinguées des Chérakis et des Chicachas. Cela apparaît clairement, par exemple, dans cette lettre de Beauharnois :

Je pense effectivement que cette paix ainsy que celle que les Cheraquis et Chicachas pouroient faire avec les nations de ce Continent pouroit contribuer a la tranquillité de tout le Missisipy ; Mais il seroit dangereux que ces Sauvages qui sont en grand nombre et qui ont beaucoup d'ascendant sur l'Esprit des autres Nations venant a se joindre aux Têtes plates et autres sauvages peu disposez pour le françois ne formassent des Liaisons trop Etroitte⁸⁴.

⁷⁹ Pour Gilles Havard aussi l'expression « Têtes plates » faisait référence aux Catawbas. Voir Gilles Havard, *op. cit.*, 2003, p. 153, 173.

⁸⁰ Peter Wraxall, *op. cit.*, p. 244, 52.

⁸¹ Dénombrement des nations sauvages qui ont rapport au gouvernement du Canada, des guerriers de chacune avec leurs armoiries, 1736, BAC, Série C11 A, vol. 66, fol. 254v.

⁸² Frederick W. Hodge, *op. cit.*, p. 213.

⁸³ Une lettre de Vaudreuil de Cavagnial démontre bien cet usage : « Je ne néglige rien pour détacher des anglais les têtes plattes et tous les autres villages des nations connuës sous le même nom. » Voir, Lettre de Vaudreuil de Cavagnial au ministre, 18 avril 1758, BAC, Série C11 A, vol. 103, fol. 81r.

⁸⁴ Lettre de Beauharnois au ministre, 3 novembre 1746, BAC, Série C11 A, vol. 85, fol. 233r-233v. Voir aussi, Réponse de Beauharnois aux paroles des Tsonnontouans, 31 juillet 1742, BAC, Série C11 A, vol. 77, fol. 250v. ; "Petit mémoire de Canada" écrit par Josué Dubois Berthelot de Beaujours, gouverneur

Ce qui porte encore plus à confusion est que le mot « Catabas » n'apparaît à peu près pas dans les documents français. Je l'ai rencontré pour la première fois dans une lettre de juillet 1757⁸⁵. Par ailleurs, dans d'autres écrits de la fin du Régime français, les auteurs établissent une distinction entre les Têtes plates et les Catawbas : « Les Têtes-Plates et les Acapas ou Catabas, Sauvages voisins de la Caroline [...] »⁸⁶. Dans le cadre de mon mémoire, j'ai dû opérer certains choix pour pallier cet écueil terminologique. Aussi, puisque la majorité des études et des sources laissent entendre que les Têtes plates incluait les Catawbas, j'ai décidé de ne pas prendre en compte cette différenciation établie par certains auteurs vers la fin du Régime français⁸⁷. La définition que j'ai adoptée est celle donnée par Daniel K. Richter. C'est celle qui me paraît la plus conforme aux sources. Dans mon travail, sauf quelques exceptions, le terme « Têtes plates » désigne donc les Catawbas et les autres nations habitant à proximité de la Virginie et de la Caroline. Lorsque cela était possible, j'ai également tenté, à partir du contexte, de déterminer et de spécifier si ce terme était utilisé de manière générique (c'est-à-dire s'il incluait les Chérakis et les Chicachas). J'ai néanmoins privilégié d'identifier ces deux dernières nations par leur nom respectif, comme c'est souvent le cas dans les sources françaises.

En outre, si dans ma recherche je me suis limité à trois nations du Sud (les Têtes plates, les Chérakis et les Chicachas) et j'ai omis d'autres groupes importants comme les Creeks, c'est parce que les documents français m'ont imposé ce choix. La plupart des passages ne mentionnent en effet que ces trois groupes. Finalement, pour

de Montréal, 20 septembre 1742, BAC, Série C11 A, vol. 78, fol. 316-316v. ; Résumé de dépêches du Canada concernant les Indiens, janvier 1743, BAC, Série C11 A, vol. 80, fol. 357v-358r. ; Lettre de Duquesne au ministre, 13 octobre 1754, BAC, Série C11 A, vol. 99, fol. 292r.

⁸⁵ Lettre de Vaudreuil de Cavagnial au Ministre, 12 juillet 1757, BAC, Série C11 A, vol. 102, fol. 54v.

⁸⁶ *Rapport de l'archiviste de la province de Québec*, Québec, L.-Amable Proulx, 1923-1924, p. 253 (RAPQ ci-après). Voir aussi, Lettre de Vaudreuil de Cavagnial au ministre, 18 avril 1758, BAC, Série C11 A, vol. 103, fol. 81r-81v.

⁸⁷ Mon hypothèse est que les Français connaissaient assez mal les Autochtones habitant les régions de la Caroline et de la Virginie. La preuve en est la longue absence du terme Catawbas dans les sources françaises, alors qu'il est utilisé à outrance dans les écrits anglais.

ce qui est des puissances européennes, je n'ai pas jugé pertinent d'inclure dans ce mémoire les Espagnols, dont l'influence s'avéra assez faible pour la période qui m'intéresse. Comme le souligne Stephen J. Fohl, à la suite de la guerre de Succession d'Espagne, « Spain retained territory in North America – primarily debilitated, burnt out Florida and other territories off to the west – but it would never again be a major player on the continent⁸⁸ ». En outre, durant les premières décennies du XVIII^e siècle, les Espagnols ne tentèrent jamais d'entrer en contact avec les Chicachas (la seule nation autochtone étudiée dans ce mémoire avec laquelle ils avaient une certaine proximité géographique)⁸⁹.

⁸⁸ Stephen J. Fohl, *The French and Indian Wars: New France's Situational Indian Policies During the Fox and Natchez Conflicts, 1701-1732*, Mémoire de maîtrise, Eastern Kentucky University, 2012, p. 43-44.

⁸⁹ James R. Atkinson, *Splendid land, splendid people: the Chickasaw Indians to removal*, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 2004, p. 26.

CHAPITRE II

UN CONFLIT IDÉAL POUR TOUS...OU PRESQUE : L'INTENSIFICATION DES GUERRES DU SUD, 1701-1722

Ce chapitre commence par une analyse du phénomène de la guerre chez les Autochtones. J'ai cru qu'il s'agissait d'une étape essentielle, qui permettra par la suite de mieux saisir les motivations et la manière de combattre des guerriers amérindiens à travers le cas plus particulier des guerres du Sud. Dans un deuxième temps, et puisque ces groupes sont généralement peu connus, j'ai cherché à éclaircir qui étaient les nations du Sud. La deuxième sous-section s'attarde donc à situer géographiquement et à donner un bref aperçu des Catawbas, des Chérakis et des Chicachas. Puis, dans la troisième partie, je me penche sur les origines des guerres du Sud et sur l'évolution de ce conflit lors de la deuxième moitié du XVII^e siècle. La dernière partie, de loin la plus imposante, traite de la situation au lendemain de la Grande Paix de Montréal. J'y examine les principaux facteurs qui contribuèrent à l'escalade des guerres du Sud entre 1701 et 1722.

2.1 Anthropologie de la guerre autochtone

Si l'on veut être à même de comprendre le phénomène des guerres du Sud, il convient avant tout de faire l'anthropologie de la guerre autochtone. En me basant notamment sur des sources ethnographiques, je déterminerai d'abord la place qu'occupait la guerre chez les sociétés amérindiennes. Ensuite, je me pencherai sur les conséquences qu'engendra le contact avec les Européens, en mettant l'accent sur l'évolution de l'armement et sur le contraste existant entre la manière de combattre des deux groupes. Finalement, je traiterai des principales formes de conflits

chez les Autochtones et notamment du raid, qui constitue la forme d'expédition dans laquelle s'inscrivent les guerres du Sud.

2.1.1 Des sociétés « ‘militaires’ »

Dans son ouvrage *Empire et métissages*, Gilles Havard qualifie les Amérindiens de l'Amérique du Nord-Est de sociétés « ‘militaires’¹ ». L'expression semble bien choisie, du moins si l'on se base sur les témoignages des observateurs européens de l'époque. En effet, tous s'entendent sur l'aspect central de la guerre chez les Autochtones. Bacqueville de la Potherie parlait de « peuples qui aiment passionnément la guerre » et qui n'avaient « point d'autres passions que de porter le fer & le feu quelque part² ». Les *Relations*, quant à elles, regorgent de passages où il est question de l'« humeur guerrière³ » des Autochtones, de « Lardeur qu'ils ont pour la guerre⁴ », du fait qu'ils « en ont toujours LEsprit possédé⁵ », etc. Selon ces mêmes sources, les hommes qui ne guerroyaient pas étaient méprisés et considérés comme lâches, ce qui représentait une grave atteinte à leur honneur. Ils préféraient la mort ou les pires des tortures à cette humiliation⁶. Avoir la réputation de bon guerrier, en contrepartie, s'avérait le meilleur moyen de gagner l'estime et l'approbation publique. Le comble de la gloire était de ramener des prisonniers vivants au village⁷.

¹ Gilles Havard, *op. cit.*, 2003, p. 145.

² Claude-Charles Le Roy dit, Bacqueville de la Potherie, *Histoire de l'Amérique septentrionale*, Paris, Nyon-Didot, tome 2, 1722, p. 20.

³ Reuben Gold Thwaites, éd., *The Jesuit Relations and Allied Documents: Travels and Explorations of the Jesuit Missionaries in New-France, 1610-1791*, Cleveland, Ohio, vol. 30, p. 226. (RJ ci-après)

⁴ *Ibid.*, vol. 62, p. 226.

⁵ *Ibid.*, vol. 60, p. 184.

⁶ Louis Hennepin, *Description de la Louisiane, nouvellement découverte au Sud Ouest de la Nouvelle-France par ordre du Roy. Avec la Carte du Pays : Les Mœurs & la Manière de vivre des Sauvages*, Paris, Veuve Sébastien Huré, 1683, p. 62. ; RJ, *op. cit.*, vol. 62, p. 226. ; James Adair, *The History of the American Indians. Particularly those nations adjoining the Mississippi, east and west Florida, Georgia, South and North Carolina, and Virginia*, London, Dilly, 1775, p. 378-379.

⁷ RJ, *op. cit.*, vol. 67, p. 170-172. ; RJ, *op. cit.*, vol. 22, p. 52-54.

L'importance des prisonniers, comme nous l'avons vu au premier chapitre, découlait d'un rituel de deuil que partageaient plusieurs groupes amérindiens. Ce rituel faisait de la guerre un « exercice nécessaire » visant à remplacer les morts. Lafitau notait que, chez les Iroquois et les Hurons, la perte d'une seule personne était grandement ressentie et l'on devait nécessairement y remédier « en remplaçant cette personne qui manque, par une ou par plusieurs autres, selon que la personne qu'on doit remplacer, étoit plus ou moins considérable⁸ ». C'est la matrone du clan qui avait l'autorité pour commander ce type de raid, mais les guerriers portaient également de leur propre chef, lorsque le désir de se venger ou d'acquérir de la gloire se faisait sentir⁹. À cet égard, il convient de souligner l'absence de coercition qui caractérisait les sociétés autochtones. Les Français n'ont eu de cesse de s'étonner de « L'indépendance dans laquelle les Sauvages sont accoutumés de vivre, [de] la liberté qu'ils ont d'aller où ils veulent¹⁰ ». C'est ainsi que s'explique, en partie, la fréquente impuissance des anciens devant les expéditions menées par la jeunesse. Par ailleurs, chaque village avait ses chefs militaires, choisis selon des critères comme la bravoure et la générosité¹¹. Ce titre n'octroyait toutefois qu'un pouvoir restreint sur les guerriers, « ces sortes de gens ne connoissant point la subordination Militaire¹² ».

⁸ Joseph François Lafitau, *Moeurs des Sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps*, tome 3, Paris, Saugrain l'aîné et Charles-Etienne Hochereau, 1724, p. 147-148.

⁹ *Ibid.*, p. 151. ; François Xavier de Charlevoix, *Histoire et description générale de la Nouvelle-France, avec le Journal historique d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique Septentrionale*, Ottawa, Éditions Élysée, tome 3, 1976 (1744), p. 215.

¹⁰ Résumé d'une lettre de Beauharnois et Hocquart avec commentaires dans la marge, 1 janvier 1738, BAC, Série C11 A, vol. 70, fol. 249v.

¹¹ Cadwallader Colden, *The history of the five Indian nations of Canada: which are dependent on the province of New York in America*, Printed and sold by William Bradford, New York, 1727, p. XVI.

¹² Baron de Lahontan, *Mémoires de l'Amérique septentrionale, ou la suite des voyages de Mr. Le Baron de Lahontan*, Tome Second, Amsterdam, François l'Honoré & Compagnie, 1728, p. 196.

2.1.2 Les conséquences du contact

Les vestiges archéologiques (notamment les traces de fortifications sur les sites des villages) démontrent clairement que les Autochtones se faisaient la guerre avant l'arrivée des Européens. Il s'agissait toutefois de conflits dont la portée se révélait plus « limitée », dans le sens où ils étaient moins meurtriers que ceux qui allaient être livrés au XVII^e siècle¹³. À la suite du contact, la manière de combattre des guerriers amérindiens subit de profondes mutations, liées en grande partie à l'évolution de l'armement. Traditionnellement, ces derniers utilisaient les armes suivantes : l'arc et la flèche¹⁴, le casse-tête¹⁵, le bouclier, la cuirasse et le casque. Or, avec l'introduction du fer (pour les pointes de flèches) et des armes à feu, l'équipement défensif comme la cuirasse de bois devint inutile et fut peu à peu délaissé¹⁶. Afin de se prémunir contre la puissance destructive de ces nouvelles armes, les Autochtones modifièrent également leurs tactiques militaires. Les affrontements où plusieurs guerriers s'opposaient dans un endroit à aire ouverte laissèrent rapidement place à la guérilla, technique plus à même de réduire les pertes¹⁷.

En dépit de ces changements entraînés par le contact, plusieurs éléments de la guerre autochtone demeurèrent très différents des pratiques guerrières européennes. Contrairement aux officiers coloniaux qui n'hésitaient pas à risquer la vie des soldats afin de parvenir à leurs objectifs militaires, les Amérindiens cherchaient à tout prix à

¹³ Jeffrey P. Blick, *loc. cit.*, p. 406-407.

¹⁴ En Amérique du Nord-Est, l'arc était fabriqué à partir d'un bois solide et élastique comme l'érable, le bouleau, l'épinette ou le cèdre. En ce qui a trait aux pointes de flèches, elles étaient constituées de matériaux très diversifiés, comme les os, le silex, le quartz, l'ardoise, ou les coquillages. Voir., *RJ, op. cit.*, vol. 15, p. 245 (note).

¹⁵ Lafitau décrit ainsi cet instrument : « Le casse-tête, ou masse d'armes, tient lieu d'épée, & de massuë, il est de racine d'arbre, ou d'un autre bois fort dur, de la longueur de deux pieds, ou de deux pieds & demi, équarri sur les côtés, & élargi ou arrondi à son extrémité de la grosseur du poing ». Voir Joseph François Lafitau, *op. cit.*, tome 3, p. 178.

¹⁶ *Ibid.*, p. 179.

¹⁷ William N. Fenton, *op. cit.*, p. 11.

minimiser leurs pertes. Le chef d'une expédition peu glorieuse devait s'attendre à subir des conséquences importantes : « if he lose several of his warriors by the enemy, his life is either in danger for the supposed fault, or he is degraded, by taking from him his drum, war-whistle, and martial titles¹⁸ ». Cela explique la réticence des guerriers à prendre des risques insensés, comme attaquer des forts par exemple¹⁹. De là découle également l'un des fondements de la guerre autochtone qui était d'attaquer l'ennemi par surprise²⁰. En outre, à la différence des Européens, les Autochtones ne visaient pas à anéantir l'adversaire et n'avaient pas l'habitude des guerres prolongées. Ils rebroussaient chemin dès que leurs objectifs étaient remplis : « [...] une ou deux chevelures qu'ils en rapportent ou le moindre prisonniers les satisfait Egalement, et ils reviennent aussi victorieux que s'ils avoient détruit en Entier la nation sur laquelle ils vont fraper²¹ ».

2.1.3 Des deux principales formes de conflits

Chez les Autochtones, la guerre prenait principalement deux formes. Elle pouvait être soit « particulière », c'est-à-dire menée sans l'avis du Conseil par de petits partis, soit « générale »²². Dans ce dernier cas, le conflit concernait l'ensemble de la nation et pouvait prendre des proportions considérables (la guerre entre les Cinq Nations et les Hurons au XVII^e siècle en est un bon exemple). Quant au premier type

¹⁸ James Adair, *op. cit.*, p. 388. Voir aussi, Joseph François Lafitau, *op. cit.*, tome 3, p. 225.

¹⁹ Numéro 228, Lettre de Cremont au ministre, 20 septembre 1733, BAC, Recensements et documents divers, vol. 465, p. 6. ; Paroles des Sauvages du parti commandé par Monsieur de Ramezay tant Abénaquis, Iroquois du Sault-Saint-Louis et du Sault-au-Récollet, Algonquins, Népissingues, Sauteux et Outaouais, 2 août 1709, BAC, Série C11 A, vol. 30, fol. 128r.

²⁰ Joseph François Lafitau, *op. cit.*, tome 3, p. 221. ; James Adair, *op. cit.*, p. 385. ; *RJ, op. cit.*, vol. 66, p. 272. ; *RJ, op. cit.*, vol. 67, p. 170. ; *RJ, op. cit.*, vol. 45, p. 196.

²¹ Lettre de Beauharnois au ministre, 13 octobre 1743, BAC, Série C11 A, vol. 79, fol. 173v. Voir aussi, *RJ, op. cit.*, vol. 43, p. 264. ; James Adair, *op. cit.*, p. 388. ; Paroles des Sauvages du parti commandé par Monsieur de Ramezay tant Abénaquis, Iroquois du Sault-Saint-Louis et du Sault-au-Récollet, Algonquins, Népissingues, Sauteux et Outaouais, 2 août 1709, BAC, Série C11 A, vol. 30, fol. 129r.

²² Joseph François Lafitau, *op. cit.*, tome 3, p. 152. ; François Xavier de Charlevoix, *op. cit.*, tome 3, p. 215-216.

de conflit, c'est celui dans lequel s'insèrent les guerres du Sud. Il s'agissait d'expéditions de moindre envergure, dont le nombre de participants variait de 2 à 40 selon les sources²³. Les partis pouvaient parcourir de 300 à 400 lieues²⁴ pour aller frapper l'ennemi. Hennepin relate par exemple le cas d'Iroquois ayant « esté en guerre jusques aux terres des Espagnols qui sont au nouveau Mexique²⁵ ». Afin de franchir rapidement de telles distances, les guerriers utilisaient le canot d'écorce, qui contenait généralement de 4 à 6 personnes²⁶. Une fois arrivé à proximité du territoire ennemi, le parti prenait toutes les précautions pour ne pas être repéré. Les guerriers cessaient de se servir de leurs fusils pour chasser, évitaient d'allumer du feu, envoyaient des éclaireurs pour scruter le terrain et marchaient en file en couvrant leurs traces avec des feuilles²⁷. Puis, ils profitaient de la nuit pour s'approcher à distance de frappe. Une fois bien positionnés, ils attendaient le passage d'un de leurs ennemis pour le surprendre²⁸. L'adversaire était alors soit scalpé soit fait prisonnier.

Un observateur jésuite a éloquemment décrit la manière dont s'effectuaient les raids amérindiens : « Ils viennent en renards dans les bois, qui les cachent, & qui leur servent de fort inexpugnable. Ils attaquent en lions; & comme ils surprennent lors qu'on y pense le moins, ils ne trouvent point de resistance : ils fuient en oiseaux, disparoissans plustost qu'ils ne paroissent²⁹ ». Après l'attaque, donc, les guerriers battaient promptement en retraite. Par crainte d'être poursuivis, ils brouillaient leurs pistes en marchant sur les troncs d'arbres jonchant le sol et dans les ruisseaux jusqu'à

²³ James Adair, *op. cit.*, p. 382, 384. ; Joseph François Lafitau, *op. cit.*, tome 3, p. 153. ; *RJ, op. cit.*, vol. 66, p. 272.

²⁴ La longueur d'une lieue varia durant l'Ancien Régime, mais sa valeur tourna toujours autour de 4 km.

²⁵ Louis Hennepin, *op. cit.*, p. 61, 17. ; *RJ, op. cit.*, vol. 67, p. 170.

²⁶ "Journal contenant tout ce qui s'est passé depuis que nous sommes arrivés au fort de Chambly pour aller au lac Champlain", 1731, BAC, Série C11 A, vol. 125, fol. 383r, 385r, 386v.

²⁷ Louis Hennepin, *op. cit.*, p. 59. ; Joseph François Lafitau, *op. cit.*, tome 3, p. 224.

²⁸ *RJ, op. cit.*, vol. 29, p. 248.

²⁹ *RJ, op. cit.*, vol. 45, p. 196.

ce qu'ils aient atteint l'endroit où ils avaient laissé leurs canots³⁰. S'ils ramenaient des prisonniers avec eux, ils ne le faisaient « qu'à proportion de leur petit nombre » et tuaient ceux susceptibles de les ralentir³¹. À leur retour au village, les prisonniers masculins étaient soit torturés soit adoptés, tandis que les prisonnières subissaient « infailliblement » le deuxième sort³². Quant aux scalps, James Adair nous a légué un témoignage sur les croyances les entourant et sur l'usage qui en était fait par les Amérindiens :

[...] they cut the scalps into several pieces, fix them on different twigs of the green leaved pine, and place them on the tops of the circular winter houses of their deceased relations – whose deaths (if by the hand of an enemy) they esteem not revenged till then, and thus their ghosts are enabled to go to their intermediate, but unknown place of rest, till, after a certain time, they return again to live for ever in that tract of land which pleased them best, when in their former state³³.

2.2 Bref aperçu des nations du Sud

L'objectif de cette section est de donner un aperçu général et de situer géographiquement les nations qui subissaient les attaques des Amérindiens du Nord (on pourra aussi se référer à la carte de la page suivante). Je traiterai en premier lieu des Catawbas (les Têtes plates), pour ensuite me pencher sur les Chérakis et les Chicachas. Ces groupes représentaient les alliés les plus importants dont disposaient les Anglais au sud de l'Amérique du Nord. Les Français, quant à eux, étaient parvenus à s'attacher les Chactas, nation dont il sera beaucoup question dans ce mémoire lorsque le cas de la Louisiane sera abordé.

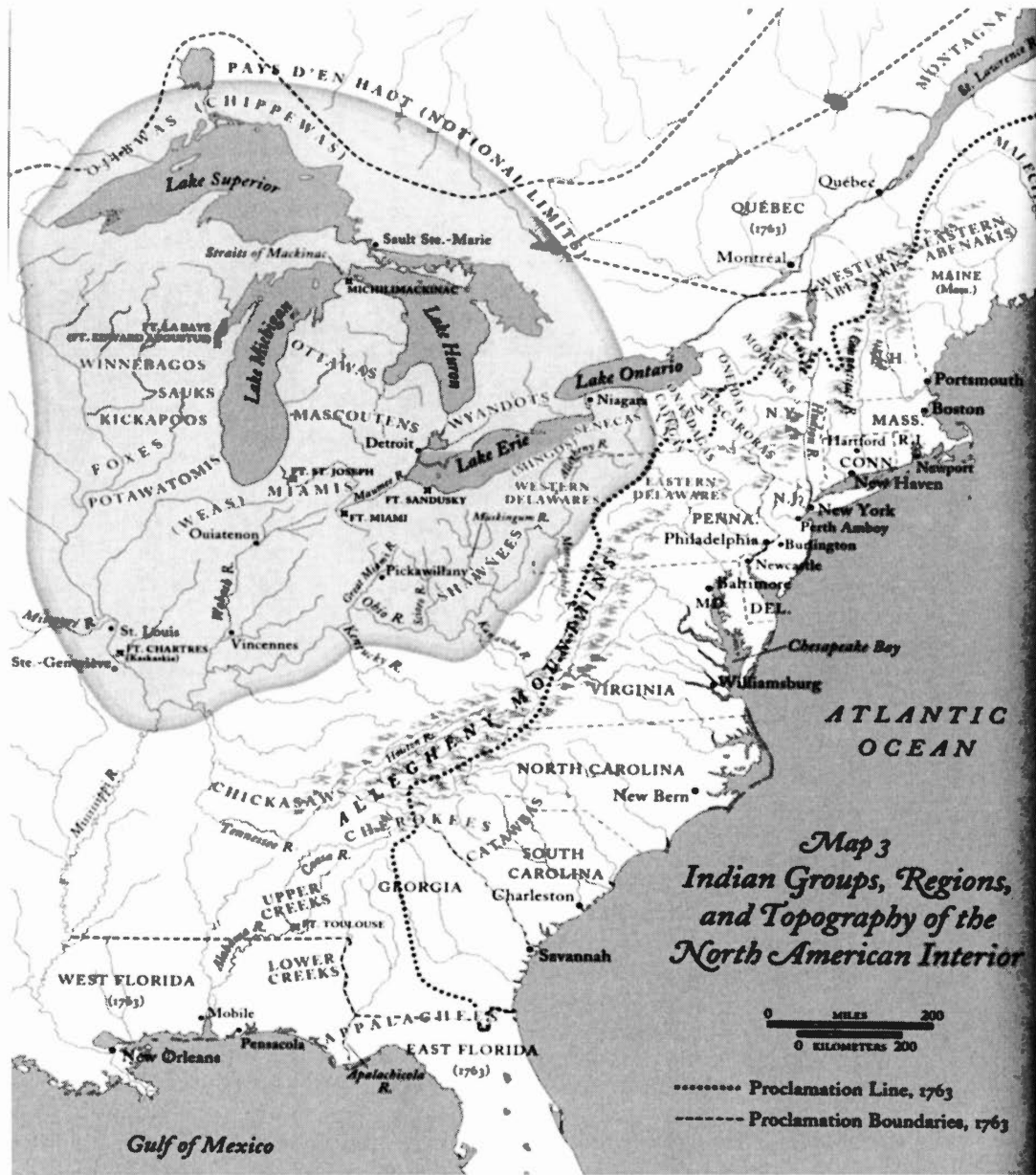
³⁰ James Adair, *op. cit.*, p. 386.

³¹ Joseph François Lafitau, *op. cit.*, tome 3, p. 232.

³² Baron de Lahontan, *op. cit.*, tome second, p. 204.

³³ James Adair, *op. cit.*, p. 397.

Figure 1.1



Source : Fred Anderson, *Crucible of War: The Seven Years' War and the Fate of Empire in British North America*, New York, Albert A. Knopf, 2000, p. xxx.

2.2.1 Catawbas

Comme pour les « Têtes plates », l'appellation « Catawbas » désignait tantôt une nation particulière, tantôt une coalition de groupes différents appartenant à la famille linguistique sioux. Rarement utilisé avant 1700, ce terme commença à se généraliser au cours du XVIII^e siècle pour désigner les diverses nations (Waxhaws, Shuterees, Esaws, Usherys, Catawbas, Sugarees, etc.) venues s'établir sur les rives de la rivière Catawba³⁴. Le « pays » de ces groupes se situait à environ 200 milles³⁵ de Charleston, entre la Caroline du Nord et la Caroline du Sud. À environ 145 milles au sud-ouest du principal village catawba se trouvait le pays des Chérakis³⁶. En 1717, un observateur signalait que « the Catawbas were a people of Great Extent, & there were many Nations under that name³⁷ ». Toutefois, vers la fin du Régime français, leur population déclina considérablement, en partie du fait des raids menés sur eux par les nations du Nord, mais surtout en raison de l'alcool et des maladies européennes (notamment les épidémies de variole de 1738 et de 1759). En 1743, ces nations ne comptaient plus que 400 guerriers³⁸. Hormis durant la guerre des Yamasee (1715-1717), les Catawbas s'avérèrent de fidèles alliés des Anglais, et ce, même si certains envisagèrent de s'allier aux Français à partir des années 1750. Une telle alliance ne se matérialisa cependant jamais totalement. En 1759, Vaudreuil de Cavagnial ne pouvait que constater que : « la moitié de la Nation des têteplates est [...] pour luy [l'anglais], et l'autre moitié balance³⁹ ».

³⁴ Robbie Franklyn Ethridge, *From Chicaza to Chickasaw : the European invasion and the transformation of the Mississippian world, 1540-1715*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2010, p. 160. ; James H. Merrell, *op. cit.*, 1989, p. x, 92.

³⁵ Un mille équivaut approximativement à 1,6 km.

³⁶ James Adair, *op. cit.*, p. 223.

³⁷ Samuel Hazard, éd., *Minutes of the Provincial Council of Pennsylvania*, Harrisburg, T. Fenn, 1838-1853, vol. 3, p. 23. (MPCP ci-après)

³⁸ Frederick W. Hodge, *op. cit.*, p. 214. ; James Adair, *op. cit.*, p. 224.

³⁹ Résumé de lettres de Vaudreuil de Cavagnial, 7 juin 1759, BAC, Série C11 A, vol. 104, fol. 431r-432v.

2.2.2 Chérakis

Les Chérakis, qui appartiennent à la famille linguistique iroquoienne, habitaient un vaste territoire s'étendant sur environ 140 milles de largeur et couvrant une partie des États actuels de la Caroline du Nord et du Sud, de la Virginie, de la Géorgie, du Tennessee ainsi que de l'Alabama. Leur « pays » se divisait en deux : les « lower towns » se situaient en amont du fleuve Savannah (Géorgie), tandis que les « upper towns » se trouvaient au coeur de la chaîne de montagnes des Appalaches. Ce sont ces derniers villages qui étaient constamment en conflit avec les nations du Nord⁴⁰. Les estimations démographiques varient énormément pour la période allant de 1701 à 1760. En 1715, on en recensait 11 210 (dont 4000 guerriers) répartis dans 60 villages. En 1729, ces chiffres avaient grimpé à 20 000 (dont 6000 guerriers) pour 64 villages. À l'instar des Catawbas, les Chérakis furent grandement affectés par les maladies européennes. Selon une estimation, ils n'étaient plus que 7500 en 1758⁴¹. L'importance démographique des Chérakis en faisait des alliés de premier plan aux yeux des Anglais qui firent tout pour ne pas se les mettre à dos (chose qui n'arriva qu'en 1760 lors de la guerre des Chérakis)⁴². On a comparé leur position dans le Sud à celle des Cinq Nations iroquoises dans le Nord⁴³.

2.2.3 Chicachas

Les Chicachas font partie de la famille linguistique muskogéenne, qui incluait la plupart des groupes autochtones du sud-est des États-Unis comme les Chactas, les Creeks et les Alibamons. Leur « pays » se situait à l'est du fleuve Mississippi, dans les États actuels du Tennessee et du Mississippi (régions comprises à l'époque dans la

⁴⁰ James Adair, *op. cit.*, p. 226-227.

⁴¹ Frederick W. Hodge, *op. cit.*, p. 247.

⁴² E.B. O'Callaghan, éd., *Documents Relative to the Colonial History of the State of New York*, Albany, Weed, Parsons, vol. 5, p. 611. (NYCD ci-après)

⁴³ Theda Perdue, *loc. cit.*, p. 136.

Louisiane française). Ils étaient établis à l'ouest des Chérakis et au nord des Chactas, leurs ennemis traditionnels⁴⁴. Pour le XVIII^e siècle, les estimations quant à leur population varient entre 2000 et 6000⁴⁵. En 1737, un observateur français faisait mention de 900 guerriers répartis dans 5 villages⁴⁶. Ce même officier observait également que « L'Intrepidité Et Bravoure des chicachas est crainte de toutes les Nations, sans en faire Grace aux Chactas leurs voisins de trois journées, quoique nombreux de six à sept mille guerriers⁴⁷ ». Les Chicachas s'étaient en effet acquis une réputation de valeureux guerriers, tant auprès de leurs voisins autochtones qui subissaient fréquemment leurs raids, qu'auprès des Français qu'ils défirent à deux reprises en 1736 et 1739. Bienville, qui occupa la fonction de gouverneur de la Louisiane à quatre reprises entre 1701 et 1743, notait que cette nation ne vivait que pour la guerre et constituait sans aucun doute la plus brave du continent⁴⁸. On a traditionnellement considéré que les Chicachas avaient été des alliés des Anglais pendant l'ensemble de la période historique, mais ce n'est en réalité qu'à partir des années 1710 que leurs relations avec les Français se détériorèrent⁴⁹.

2.3 Les origines obscures des guerres du Sud

L'origine obscure des guerres du Sud est un constat que partage l'ensemble des historiens⁵⁰. La première allusion possible au conflit, mais peu convaincante à mon sens, daterait de 1662, alors qu'un observateur jésuite remarquait que certains

⁴⁴ James Adair, *op. cit.*, p. 352.

⁴⁵ Frederick W. Hodge, *op. cit.*, p. 247.

⁴⁶ Mémoire de Dufresne Du Demaine au ministre concernant la Louisiane, 30 janvier 1737, BAC, Recensements et documents divers, vol. 464, p. 7.

⁴⁷ *Ibid.*

⁴⁸ Dunbar Rowland, A. G. Sanders et Patricia Kay Galloway, éd., *Mississippi provincial archives*, Jackson (Mississippi), Press of the Mississippi Department of Archives and History, vol. 3, p. 538. (MPA ci-après)

⁴⁹ Robbie Franklyn Ethridge, *op. cit.*, p. 214, 222. ; MPA, *op. cit.*, vol. 3, p. 159-160.

⁵⁰ Theda Perdue, *loc. cit.*, p. 137. ; James H. Merrell, *loc. cit.*, 1987, p. 116. ; Daniel P. Barr, *op. cit.*, p. 104. ; Michael N. McConnell, *op. cit.*, p. 49.

Iroquois « poussent plus loing vers le Sud, sans sçavoir bonnement à qui ils en veulent : ils cherchent des hommes qu'ils ne cognoissent pas, ils ont la guerre avant que d'avoir des ennemis. Ils marchent plus de deux cent lieuës dans les Forests, sans boussoles. & sans s'égarer ; Et enfin rencontrent la mer vers les cottes de la Virginie [...]»⁵¹ ». Il se peut que ces guerriers iroquois aient alors initié le cycle de violence en tuant et en faisant prisonniers des individus rencontrés en chemin, mais cela demeure plutôt hypothétique. Le premier document qui traite clairement des guerres du Sud date quant à lui de 1677. Il relate une rencontre tenue à New York entre Henry Coursey, le représentant du Maryland et de la Virginie, ainsi que les Cinq Nations. Lors de la conférence, Coursey pardonne aux Iroquois leurs récentes attaques contre des Autochtones alliés aux colonies du Maryland et de la Virginie et leur assure que le tout sera oublié à condition qu'ils ne renouvellent pas ce type de raid⁵². Selon Daniel K. Richter, l'attaque de 1677 aurait été menée à l'instigation des Andastes (« Susquehannocks » en anglais), récemment intégrés à la Chaîne du Covenant. Ceux-ci avaient plusieurs ennemis habitant en périphérie des colonies du Maryland, de la Virginie et des Carolines et ils auraient ainsi incité les Cinq Nations à se joindre à leurs raids. En échange, les Andastes auraient proposé leur soutien militaire aux Iroquois pour leurs guerres dans les Grands Lacs⁵³.

Quoi qu'il en soit, lors des années suivantes, les Iroquois ne se plièrent pas à la demande d'Henry Coursey. Leurs incursions continuèrent, si bien qu'elles en vinrent à constituer un problème aux yeux du gouverneur de la Virginie, qui chercha à conclure une trêve avec les Iroquois afin d'y mettre un terme. En juillet 1684, lors d'une conférence à Albany, ce dernier fit le discours suivant aux Cinq Nations :

It is now about seven years ago since you (unprovok'd) came into Virginia [...] and committed several Murders [...] But you not at all minding the Covenant then made,

⁵¹ *RJ, op. cit.*, vol. 47, p. 144.

⁵² Robert Livingston, *The Livingston Indian Records, 1666-1723*, Édité par Lawrence H. Leder, The Pennsylvania Historical Association, Gettysburg, 1956, p. 42.

⁵³ Daniel K. Richter, *op. cit.*, 1992, p. 145.

have every year since, come into our Country, in a War-like manner, under pretence of Fighting with our Indians, our Friends and Neighbours, which you ought not to have done, our Agent having enclued them likewise in the Peace. You not only destroyed and took many of them Prisoners, but you have also kill'd and burnt our Christian People, destroying our Corn and Tobacco, more than you made use of, killing our Horses, Hogs and Cattle, not to eat, but let them ly in the Woods and stink⁵⁴.

Pour certains historiens⁵⁵, une accalmie suivit cette conférence et perdura jusqu'à la Grande Paix de Montréal en 1701. Le fait que les Cinq Nations étaient alors occupées à combattre les Français et leurs alliés autochtones dans la vallée du Saint-Laurent aurait contribué à cet apaisement. Toutefois, les sources contredisent cette affirmation et indiquent plutôt que les raids vers le Sud persistèrent durant cette période. Cadwallader Colden affirme en effet que, dans les années 1680 et 1690, les Jésuites présents en Iroquoisie parvenaient fréquemment à convaincre les guerriers iroquois d'effectuer des raids du côté des colonies de la Virginie et de la Caroline⁵⁶.

2.4 L'intensification des guerres du Sud au lendemain de la Grande Paix

Au mois d'août 1701, le gouverneur de la Nouvelle-France Louis-Hector de Callière ainsi qu'une trentaine de nations autochtones ratifièrent la Grande Paix de Montréal. Le traité mettait fin aux guerres franco-iroquoises et marquait du même coup la cessation des hostilités entre les nations de l'Ouest et les Cinq Nations. Or, cette pacification au nord allait laisser place, pour les décennies suivantes, à une augmentation des raids iroquois contre les Catawbas, les Chérakis et les Chicachas.

⁵⁴ Cadwallader Colden, *op. cit.*, 1727, p. 50-51.

⁵⁵ Richard Aquila, *loc. cit.*, 1978, p. 211. ; James H. Merrell, *loc. cit.*, 1987, p. 117. ; Daniel P. Barr, *op. cit.*, p. 104.

⁵⁶ Cadwallader Colden, *op. cit.*, 1727, p. 70-71, 92, 110, 118.

Cette partie du mémoire examine les facteurs ayant contribué à l'escalade des guerres du Sud au lendemain de la Grande Paix. Mon argument est que ce conflit apparaissait alors comme idéal, tant pour les Autochtones que pour les Français. D'autres éléments contextuels, comme la guerre des Tuscaroras et celle des Yamasee contribuèrent également à exacerber l'animosité entre les Cinq Nations et les nations du Sud. Vers 1717, cette antipathie était si bien implantée que les Anglais prirent les grands moyens pour concilier les deux camps. Ces tentatives d'établir une paix se soldèrent par le *Virginia Act* de 1722. Comme après le traité franco-iroquois de 1684, une accalmie de courte durée s'ensuivit. Quatre ans plus tard, néanmoins, les hostilités allaient reprendre.

2.4.1 Un conflit idéal, tant pour les Français que pour les Autochtones

J'ai déjà mentionné dans le premier chapitre qu'il existait un débat chez les historiens quant à savoir qui des Français ou des Autochtones avaient été l'instigateur des guerres du Sud. Or, mon opinion est qu'il s'agit en réalité d'un faux débat, et ce, pour deux raisons. D'une part parce qu'il nous est pratiquement impossible, à partir des sources disponibles, de répondre à cette question. D'autre part parce que les guerres du Sud faisaient grandement l'affaire de ces deux acteurs, de sorte que ces derniers peuvent tous les deux être considérés comme des promoteurs du conflit. L'argument que j'aimerais ici faire valoir est que le caractère idéal des guerres du Sud favorisa leur intensification au lendemain de la Grande Paix.

Pour les Cinq Nations iroquoises, qui sortaient grandement affaiblies des conflits meurtriers du XVII^e siècle, les guerres du Sud apparaissaient tout d'abord comme un moyen de régénérer leur puissance démographique en intégrant des captifs à leurs communautés. En octobre 1707, par exemple, un interprète anglais constatait que « most of y^e five Nations were out ag^t the Flatheads near Carolina that they brought in a great many prisoners most of whom spoke English That the Cayugas had

brought home 36 [...] That they continue to bring more daily⁵⁷ ». Si les nations du Sud permettaient de répondre au rituel de deuil des Iroquois, elles représentaient aussi un adversaire pratique, qui ne risquait pas de leur infliger des pertes importantes. Les quelque 800 km qui séparaient les deux groupes diminuaient les probabilités d'affrontements à grande échelle. Par ailleurs, l'Iroquoisie se trouvait en quelque sorte à l'abri des raids de ses ennemis, puisque ce sont les Autochtones de la Pennsylvanie⁵⁸ (alors des alliés des Cinq Nations) qui, faisant office de tampon, subissaient le gros du courroux des nations du Sud⁵⁹.

D'un autre côté, les Cinq Nations avaient également un avantage économique à combattre les nations du Sud. En effet, durant la première décennie du XVIII^e siècle, les Français encouragèrent fréquemment les raids iroquois en fournissant aux guerriers des armes à feu, de la poudre et des balles⁶⁰. Utilisés pour la guerre et la chasse, ces biens étaient devenus essentiels aux yeux des Amérindiens, car une nation dépourvue d'armes à feu devenait vulnérable devant un ennemi qui en était muni⁶¹. Auprès des Anglais, les guerriers pouvaient cette fois espérer s'approprier des biens à meilleurs prix s'ils décidaient de freiner leurs partis : « Your forbid us to goe to warr against the Flatheads of Carolina, and wee have been obedient to your commands. Now we have often desired that the goods should be sould cheaper, which has not been complied with all, and we insist still that goods may be sold at a more easy

⁵⁷ Cadwallader Colden, *The Letters and Papers of Cadwallader Colden*, Vol. 9, New York, New York Historical Society, 1937, p. 363.

⁵⁸ Parmi ceux-ci, on compte entre autres les Delawares, les Shawnees et les Conestogoes.

⁵⁹ Francis Jennings, *loc. cit.*, 1985, p. 40. ; *MPCP, op. cit.*, vol. 3, p. 66, 92.

⁶⁰ *NYCD, op. cit.*, vol. 5, p. 488. ; Peter Wraxall, *op. cit.*, p. 48-49, 52. ; Cadwallader Colden, *op. cit.*, 1937, p. 363.

⁶¹ Plusieurs exemples illustrent bien ce fait. Lors d'une conférence avec le Colonel Schuyler, en mai 1711, les sachems des Cinq Nations s'exprimaient ainsi : « [...] but if Poudre & Lead keeps so dear with you how shall we defend ourselves if Attacked, with Bows & Arrows we cannot ». Voir, Peter Wraxall, *op. cit.*, p. 86. Dans le cas de la Louisiane, Bienville observait que les Chactas avaient été grandement affaiblis par leurs ennemis lors du XVII^e siècle « because the Chickasaws and others had been armed with guns by the English and this made them formidable to the Choctaws who did not have any at all ». Voir, *MPA, op. cit.*, vol. 3, p. 538.

rate⁶² ». En 1715, lors de la guerre des Yamasee, les Anglais demandèrent l'aide des Iroquois contre les Têtes plates (il s'agit de l'unique fois où cela survint). Les guerriers acceptèrent d'envoyer des partis, mais seulement si on leur fournissait des armes et des munitions⁶³.

Enfin, les guerres du Sud s'inscrivaient également dans la politique de neutralité des Cinq Nations, récemment adoptée au terme du XVII^e siècle. Une première facette de cette politique de neutralité consistait à s'attacher les nations des Grands Lacs en permettant à certaines d'entre elles de venir vendre leurs fourrures à Albany⁶⁴. Dès septembre 1700, les Iroquois assuraient aux Français qu'ils avaient mis leurs « haches a bas » et qu'ils ne désiraient plus frapper sur les nations des Grands Lacs⁶⁵. En pacifiant ainsi leur flanc occidental, les Cinq Nations faisaient d'une pierre deux coups. D'un côté, elles rendaient possible leur renaissance économique par la mise en place d'un réseau commercial entre le Pays d'en Haut et la Nouvelle York dont ils étaient les intermédiaires. De l'autre, elles pouvaient s'adonner à leurs raids contre les nations du Sud sans craindre d'être attaquées entre-temps par leurs anciens ennemis.

Durant l'été 1701, les Iroquois participèrent également à deux conférences (Albany et Montréal) lors desquelles ils scellèrent des alliances avec la France et l'Angleterre. Il est vrai, comme l'a souligné Richard Haan, que cette neutralité ne fut pas absolue et qu'elle se caractérisa plutôt par une certaine flexibilité⁶⁶. En 1709 et 1711, par exemple, plusieurs guerriers iroquois prirent ouvertement le parti anglais en

⁶² NYCD, *op. cit.*, vol. 5, p. 440.

⁶³ *Ibid.*, p. 447.

⁶⁴ Yves F. Zoltvany, « New France and the West, 1701-1713 », *The Canadian Historical Review*, Vol. XLVI, No. 4, 1965, p. 304. Ce rapprochement fut facilité par une crise de surproduction qui, vers la fin du XVII^e siècle, mena à l'effondrement du marché des fourrures en France et entraîna la fermeture des postes de l'Ouest. Incapables d'écouler leurs stocks auprès des Français, les nations des Grands Lacs cherchèrent à trouver des débouchés du côté des Anglais.

⁶⁵ Paroles des Iroquois qui sont venus à Montréal avec le père Bruyas et les sieurs Maricourt et Joncaire pour la conclusion de la paix, septembre 1700, BAC, Série C11 A, vol. 18, fol. 139r.

⁶⁶ Richard Haan, *loc. cit.*, p. 317.

participant aux attaques contre la Nouvelle-France. Il existait cependant un réel souci chez les Cinq Nations d'assumer un rôle de médiateur, afin de maintenir la paix entre les puissances coloniales⁶⁷. En ce qui a trait aux guerres du Sud, elles servaient brillamment la politique de neutralité iroquoise, car elles permettaient de faire plaisir aux Français. De plus, dès l'année 1700, le gouverneur de la Nouvelle-France avait commencé à inciter les Autochtones des Grands Lacs à effectuer des raids contre les Têtes plates⁶⁸. En joignant ces expéditions, les guerriers iroquois pouvaient donc espérer s'assurer l'amitié de ces nations. Les Anglais, surtout en Virginie et en Caroline, s'opposaient évidemment aux guerres du Sud. Les autorités de la Nouvelle York, néanmoins, soucieuses de préserver leur alliance avec les Cinq Nations et d'avoir accès aux fourrures des Pays d'en Haut, se voyaient quant à elles contraintes de tolérer ces raids.

Si les guerres du Sud servaient les intérêts économiques, politiques et diplomatiques des Cinq Nations, elles répondaient également aux stratégies françaises au lendemain de la Grande Paix. De fait, c'est à cette époque que Louis XIV mit sur pied une politique impérialiste visant à contenir les colonies anglaises à l'est des Appalaches⁶⁹. C'est ainsi que le roi ordonna la colonisation de la Louisiane, dans la vallée du Mississippi, dans le but de devancer les Anglais qui prévoyaient y ériger un établissement. Dans les Pays d'en Haut, le poste de Détroit vit le jour au même moment afin de bloquer l'accès des Anglais à cette région⁷⁰. Pour mener à bien leur politique et freiner l'expansion de leurs rivaux, les Français avaient avantage à encourager les raids iroquois contre les nations du Sud. Ces dernières habitaient sur la frontière entre le nouvel « empire » français et les colonies de la Virginie et de la

⁶⁷ Mémoire du roi à MM. de Vaudreuil et de Beauharnais, 14 juin 1704, BAC, Série B, vol. 25, fol. 102v. ; Réponse de Vaudreuil, 28-29 janvier 1710, BAC, Série C11 A, vol. 31, fol. 90r.

⁶⁸ NYCD, *op. cit.*, vol. 9, p. 706.

⁶⁹ William J. Eccles, *loc. cit.*, p. 342.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 344. ; Yves F. Zoltvany, « The Problem of Western Policy under Philippe de Rigaud de Vaudreuil, 1703-1725 », *Report of the Annual Meeting of the Canadian Historical Association/Rapports annuels de la Société historique du Canada*, Vol. 43, No. 1, 1964, p. 12.

Caroline. Aussi, comme l'a suggéré Richard Aquila, les Français espéraient peut-être que les attaques iroquoises amèneraient ces nations à intégrer leur orbite et à devenir hostiles aux Anglais⁷¹. Mais il est aussi possible qu'ils souhaitent tout simplement dissuader la colonisation anglaise en infestant cette région de partis iroquois⁷².

Un autre élément central de la stratégie diplomatique française à cette époque était de s'assurer de la neutralité des Cinq Nations. Lors de la Grande Paix de Montréal, en août 1701, le gouverneur de Callières insistait sur ce point :

[...] que si la guerre recommençoit entre nous & les Anglois, où les ennemis, vous pensiez à ne vous en point mêler. Je vous le repete encore, en vous repetans par ce Collier, qu'en cas que la guerre arrive vous demeuriez paisiblement sur vos nattes, sans prendre aucune part dans nos démêlez, parce qu'autrement ils vous engageroient de nouveau à la guerre avec moi & avec tous mes Alliez [...]⁷³.

Cette demande fut par la suite reformulée à plusieurs reprises lors de la guerre de Succession d'Espagne (1702-1713)⁷⁴. Dans une lettre au ministre, Vaudreuil soulignait lui aussi l'importance attribuée à la neutralité iroquoise : « Je scay Monseigneur que votre intention, et le bien du Service du Roy [35r] demande que l'on maintienne autant que possible la neutralité avec Les nations Iroquoises, Jose aussy Vous assurer que Jy donne tous mes Soins⁷⁵ ». Vaudreuil menaçait même les Cinq Nations en leur indiquant qu'il enverrait des partis d'Outaouais contre eux s'ils penchaient du côté des Anglais⁷⁶. Or, les guerres du Sud représentaient un autre moyen efficace pour garantir cette neutralité, car elles contribuaient à envenimer les

⁷¹ Richard Aquila, *op. cit.*, 1997, p. 227.

⁷² Comme nous le verrons plus loin, les incursions des partis iroquois engendraient souvent des frictions importantes avec les colons anglais.

⁷³ Claude-Charles Le Roy dit, Bacqueville de la Potherie, *op. cit.*, tome 4, p. 265.

⁷⁴ Paroles des Tsonnontouans et Onontagués venus à Montréal avec Longueuil et Joncaire, 8 août 1710, BAC, Série C11 A, vol. 31, fol. 102v. ; Paroles de Vaudreuil aux Onontagués et Tsonnontouans venus à Montréal avec Longueuil, Joncaire et La Chauvignerie, 31 août 1711, BAC, Série C11 A, vol. 32, fol. 101v-102r. ; Cadwallader Colden, *op. cit.*, 1937, p. 400.

⁷⁵ Lettre de Vaudreuil au ministre, 16 novembre 1704, BAC, Série C11 A, vol. 22, fol. 34v-35r.

⁷⁶ Réponse de Vaudreuil, 28-29 janvier 1710, BAC, Série C11 A, vol. 31, fol. 94v.

relations anglo-iroquoises. Selon Cadwallader Colden, les Français entretenaient justement ce conflit avec pour objectif de rompre l'union entre les Iroquois et la Nouvelle York. Cette scission aurait été suscitée par la forte pression exercée par les gouverneurs de la Virginie et de la Caroline sur les autorités d'Albany⁷⁷.

2.4.2 La guerre des Tuscaroras (1711-1713)

Cette sous-section ainsi que la suivante (2.4.3) portent sur deux des conflits majeurs qui touchèrent l'Amérique du Nord-Est durant la première moitié du XVIII^e siècle : la guerre des Tuscaroras et celle des Yamasee. Il s'agit de deux soulèvements amérindiens dont les causes sont somme toute similaires. Les Autochtones, en raison notamment de l'empiètement des colons sur leurs terres et du mauvais traitement dont ils étaient victimes, organisèrent une résistance pour chasser les Blancs de leurs territoires. Les deux rébellions, qui se soldèrent par un échec, eurent par contre l'effet d'un catalyseur pour les guerres du Sud.

Les Tuscaroras constituaient un groupe amérindien d'environ 12 000 individus et dont la majorité des villages se situaient à l'ouest de la Caroline du Nord, entre les rivières Pamlico et Neuse⁷⁸. Dans les années 1650, lorsque les premiers colons anglais s'établirent en périphérie de leurs terres, cela ne déplut pas aux Tuscaroras, qui prévoyaient bénéficier de cette venue pour faire fructifier leur commerce⁷⁹. Toutefois, au fil des années, l'arrivée de Blancs se fit de plus en plus en massive et les Tuscaroras commencèrent à se sentir menacés. En 1706, Thomas Cary devint gouverneur de la Caroline du Nord. Celui-ci instaura une politique expansionniste, qui mena à l'empiètement des terres amérindiennes lors des années

⁷⁷ Cadwallader Colden, *op. cit.*, 1727, p. 48-49.

⁷⁸ Thomas C. Parramore, « The Tuscarora Ascendancy », *The North Carolina Historical Review*, Vol. 59, No. 4, 1982, p. 310, 315.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 312-313.

suivantes⁸⁰. Pour les Tuscaroras, ce fut la goutte qui fit déborder le vase. Le 22 septembre 1711, menés par le chef Hancock, ils lancèrent une attaque contre des établissements anglais, tuant quelque 120 colons. Ainsi débuta la guerre des Tuscaroras. Incapables de venir à bout du soulèvement, les autorités coloniales de la Caroline du Nord firent appel à leurs voisins de la Virginie et de la Caroline du Sud. En 1712 et en 1713, ces derniers envoyèrent des troupes qui, avec l'aide d'alliés yamasees et catawbas, vinrent finalement à bout des Tuscaroras⁸¹.

La guerre des Tuscaroras eut une résonance jusqu'à Albany, où les autorités craignirent que le conflit n'enflamme l'ensemble du continent⁸². Les Français, quant à eux, se réjouissaient de cet affrontement et ils mirent tout en oeuvre pour inciter les Cinq Nations à y participer :

The French likewise engaged the 5 Nations to go ag^t the Flathead [...] These Indians called Flatheads had join'd the People of Carolina ag^t the Tuscaroras & by setting the 5 Nations upon the English allies at this time they were in hopes to produce a Breach between the English & the five Nations The 5 Nations were likewise made believe that the English made War on the Tuscaroras only on purpose to get their lands from them by destroying them⁸³.

Finalement, il semble que les Iroquois se laissèrent séduire par la possibilité d'affronter des Catawbas, car ils portèrent assistance aux Tuscaroras en 1712 et 1713⁸⁴.

À la suite de leur défaite, les Tuscaroras migrèrent vers le Nord et trouvèrent refuge chez les Cinq Nations. La confédération iroquoise s'en trouvait nettement renforcée puisque ses forces se voyaient augmentées de 600 guerriers⁸⁵. L'adoption

⁸⁰ *Ibid.*, p. 321-322.

⁸¹ *Ibid.*, p. 324-325.

⁸² *NYCD, op. cit.*, vol. 5, p. 346.

⁸³ Cadwallader Colden, *op. cit.*, 1937, p. 413-414.

⁸⁴ *MPCP, op. cit.*, vol. 3, p. 84.

⁸⁵ Cadwallader Colden, *op. cit.*, 1937, p. 414.

de cette sixième nation eut également un impact important sur l'évolution des guerres du Sud. En effet, les Catawbas, en s'alignant avec les colons anglais, avaient joué un rôle dans le conflit qui avait forcé les Tuscaroras à quitter leurs terres. Le ressentiment de ces derniers s'avérait donc fort envers les Catawbas. Après 1713, les guerres du Sud escaladèrent lorsque des Tuscaroras, assistés de guerriers des Cinq Nations, effectuèrent plusieurs expéditions en Virginie et en Caroline pour se venger⁸⁶.

2.4.3 La guerre des Yamasee (1715-1717)

Deux années après la guerre des Tuscaroras, un conflit d'une envergure encore plus grande éclata. Le 15 avril 1715, des guerriers yamasee tuèrent les Blancs qui se trouvaient parmi eux. Puis, au cours de la même semaine, les Alabamas, les Abihkas, les Shawnees, les Yuchis, les Choctaws, les Catawbas et les Chicachas en firent de même. Environ 90 colons perdirent la vie dans ce qui marquait le début de la guerre des Yamasee, « the first and only time the Indians of the American South acted in unison to defy the European⁸⁷ ». Les motivations des Autochtones s'avéraient complexes et multiples, mais il semble que l'accaparement de leurs terres ainsi que leur mise en esclavage par les Blancs aient joué un rôle central dans l'éclatement du conflit. C'est du moins ce que soulignait un colonel anglais dans une lettre du 16 juillet 1715 :

I have been told my Lord that the reasons wch the Indians give for their breach with Carolina is the injustice wch hath been done them by taking away their land without being fairly purchased & paid for. They allso complain that their children, who were many of them bound out for a limited time to be taught and instructed by the Christians, were contrary to the intent of their agreement transported to other

⁸⁶ James H. Merrell, *loc. cit.*, 1987, p. 118. ; Daniel K. Richter, *op. cit.*, 1992, p. 239. ; William N. Fenton, *op. cit.*, p. 390.

⁸⁷ Robbie Franklyn Ethridge, *op. cit.*, p. 242-243-244.

Plantations & sold for slaves ; & I dont know but there may be some truth in what they alledge⁸⁸.

Les proportions de la rébellion qui faisait rage en Caroline du Sud étaient telles que, pour la seule et unique fois, les Anglais exhortèrent les Six Nations à leur prêter main-forte contre les nations du Sud.

Lors d'une conférence tenue à Albany le 27 août 1715⁸⁹, le gouverneur de la Nouvelle York Robert Hunter signalait aux Iroquois que « Some Indians in the neighbourhood of His Majesty's good subjects our Brethren of Carolina, have lately, contrary to their engagements and faith given, & without any cause or declaration of warr, fallen upon that people and butchered many in their beds⁹⁰ ». Il insistait aussi sur le fait que parmi les nations rebelles se trouvaient les Têtes plates. Ce qu'Hunter attendait des Iroquois, c'est qu'ils usent de leur puissance (diplomatie ou militaire) dans le but de convaincre leurs anciens ennemis de cesser les hostilités⁹¹. Pour aider sa cause, il avança que les Têtes plates s'étaient révoltées en raison du refus des autorités de la Caroline du Sud de les soutenir contre les Six Nations⁹².

Le 31 août, les Autochtones donnèrent leur réponse. Ils commencèrent par remettre en question les causes données par Hunter quant aux origines du mécontentement des Têtes plates. Selon leurs sources, les Anglais avaient promis à ces derniers que s'ils les assistaient contre les Tuscaroras (en 1712 et 1713), ils pourraient obtenir leurs biens à meilleur marché. Après la guerre, cependant, les prix demeurèrent les mêmes, ce qui aurait alors soulevé l'ire des Têtes Plates⁹³. Ensuite, les Iroquois ajoutèrent que la diplomatie se révélerait inutile et que seule la force

⁸⁸ NYCD, *op. cit.*, vol. 5, p. 433.

⁸⁹ Pour un aperçu du contenu de cette conférence, voir également Peter Wraxall, *op. cit.*, p. 107 à 110. ; Cadwallader Colden, *op. cit.*, 1937, p. 421-422-423.

⁹⁰ NYCD, *op. cit.*, vol. 5, p. 442.

⁹¹ *Ibid.*, p. 443.

⁹² *Ibid.*, p. 442.

⁹³ *Ibid.*, p. 444.

pourrait mettre un terme au conflit : « We think it wholly impracticable to gain any thing upon those Indians by fair means [...] for there is no faith nor honour in them, neither can we ever trust them, they are our antient enemys [...] »⁹⁴ ». Ils finirent par accepter d'envoyer des expéditions contre les Têtes plates à condition que les Anglais leur fournissent des armes et des munitions⁹⁵.

En participant ainsi à l'intensification des guerres du Sud, les Anglais n'avaient pas prévu la difficulté qu'ils auraient à freiner les partis iroquois par la suite. En avril 1717, les Catawbas cherchèrent à négocier une paix avec les Anglais. Une rencontre fut donc organisée près de Fort Christiana avec le gouverneur de la Virginie, Alexander Spotswood. Pendant les négociations, un parti d'Iroquois s'infiltra dans le camp et assassina 5 Catawbas dans leur sommeil. Ils en blessèrent deux autres et firent quelques prisonniers⁹⁶. Lorsque le gouverneur Hunter leur reprocha cette action, ils répondirent qu'ils avaient agi de la sorte parce que les Catawbas « are a false & treacherous people » et qu'ils leur avaient tué des gens de la même manière trois ans plus tôt. Pour se déculpabiliser, ils ajoutèrent que « if we had known that they had been frinds of the English our brethren of Virginia we would not have touch'd them »⁹⁷ ». Or, il est plutôt probable, comme l'affirmait Alexander Spotswood, que les guerriers iroquois savaient très bien que des processus de paix étaient en cours à Fort Christiana⁹⁸. La preuve en est que pendant tout le reste de la première moitié du XVIII^e siècle, alors que les Catawbas étaient clairement des alliés des Anglais, les Cinq Nations ne cessèrent de les attaquer. La haine que se vouaient les Iroquois et les Catawbas était déjà bien enracinée. Cet épisode de la guerre des Yamasee n'avait fait que l'attiser.

⁹⁴ *Ibid.*

⁹⁵ *Ibid.*

⁹⁶ *MPCP, op. cit.*, vol. 3, p. 84. ; Robert Livingston, *op. cit.*, p. 222-223-224. ; *NYCD, op. cit.*, vol. 5, p. 490. ; Cadwallader Colden, *op. cit.*, 1937, p. 426-427-428.

⁹⁷ *NYCD, op. cit.*, vol. 5, p. 491.

⁹⁸ *MPCP, op. cit.*, vol. 3, p. 84.

2.4.4 Les Anglais et les premières tentatives d'établir une paix

Si les guerres du Sud représentaient un conflit idéal pour les Français et les Six Nations, elles étaient loin de faire l'affaire des Anglais. Les colons vivant en Virginie et en Caroline en voulaient particulièrement à ces partis de passage, qui créaient du désordre en pillant leurs maisons, leurs bétails et leurs récoltes⁹⁹. En 1717, l'intensité atteinte par les guerres du Sud força les Anglais à tout mettre en oeuvre pour faire cesser le conflit.

Ce fut surtout, à vrai dire, à l'instigation d'Alexander Spotswood que des démarches sérieuses furent entreprises. En effet, quelques années après l'incident survenu à Fort Christiana, en janvier 1720, le gouverneur de la Virginie envoya une lettre aux autorités d'Albany dans laquelle il s'insurgeait de leur attitude trop conciliante à l'égard des Six Nations. Après avoir énuméré l'ensemble des infractions commises par ces dernières en Virginie depuis la guerre des Tuscaroras, Spotswood reprocha aux autorités d'Albany de traiter les Iroquois « in a more submissive and soothing Stile than they were formerly treated with, even when they were much more numerous, and the English less powerful on this Continent ». Il les accusa ensuite d'être « either afraid or unwilling to urge upon those people their late Violences committed against the Southern Governments, to remonstrate to them their many Infractions of their Treaties and Promises, or to take the least notice of the Plunder aud Captives which they have returned with from this Colony¹⁰⁰ ». Puis, il leur assura que les partis amérindiens en provenance du nord seraient maintenant accueillis à la frontière par une milice de 900 hommes prêts à faire feu¹⁰¹. Qu'il avait été contraint de prendre ces mesures en raison des plaintes incessantes dont lui faisaient part les habitants de sa colonie, mais qu'il espérait être en mesure d'éviter une guerre si le

⁹⁹ NYCD, *op. cit.*, vol. 5, p. 221, 385. ; Cadwallader Colden, *op. cit.*, 1727, p. 30-31.

¹⁰⁰ MPCP, *op. cit.*, vol. 3, p. 87.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 89.

gouverneur de la Nouvelle York exerçait son pouvoir pour dissuader les raids des Six Nations¹⁰².

Près d'une année plus tard, au printemps 1721, les Autochtones de la Virginie, par l'entremise de Spotswood, envoyèrent un collier de wampum aux Six Nations ainsi qu'aux Shawnees, Delawares et Conestogoes. Ils promettaient de ne plus s'aventurer au nord de la rivière Potomac et de la chaîne des Appalaches à condition que les Iroquois et les nations de la Pennsylvanie en fassent de même dans la direction opposée¹⁰³. Lorsqu'elles prirent connaissance de cette proposition, en septembre 1721, les Six Nations acceptèrent de s'y plier¹⁰⁴. En octobre 1722, une conférence fut organisée à Albany, à laquelle participèrent les Six Nations, Alexander Spotswood ainsi que William Keith (le gouverneur de la Pennsylvanie). Lors de la rencontre, les Six Nations réaffirmèrent leur désir de respecter les frontières de la Virginie et un traité fut ratifié (*Virginia Act*). Une des clauses alors adoptées montre à quel point les Anglais étaient déterminés à mettre un terme aux guerres du Sud : « if any of the Southern Indians shall come to the Northward of Patowmeck or pass to the Westward of the great Ridge it shall be lawfull to put them to Death, and if any of the ffive Nations shall pass the said Boundaries to the Southward [...] they shall be treated as publick Enemies and be put to Death [...]»¹⁰⁵.

Pendant les quatre années qui suivirent le *Virginia Act*, cette stricte disposition eut l'effet escompté, car les Six Nations semblent avoir cessé leurs raids contre les nations du Sud. En 1726, toutefois, les guerres du Sud reprirent de plus belle et continuèrent presque sans interruption jusqu'à la fin du Régime français (et même après 1760). L'une des questions qu'il convient ici de poser est : « Comment expliquer l'impuissance des Anglais à mettre un terme aux guerres du Sud » ? Entre

¹⁰² *Ibid.*

¹⁰³ *Ibid.*, p. 114.

¹⁰⁴ *NYCD, op. cit.*, vol. 5, p. 639.

¹⁰⁵ *MPCP, op. cit.*, vol. 3, p. 206, 210.

1701 et 1760, les autorités d'Albany enjoignirent pourtant à plusieurs reprises les Iroquois d'interrompre leurs raids contre les nations du Sud.

L'incapacité des Anglais à mettre un terme au conflit s'explique avant tout par l'indépendance et la puissance des Cinq Nations. Comme l'affirmait Cadwallader Colden, « these Indians are of much more Consequence & much more haughty as well as politick than any other Nation it would be of Dangerous consequence if they were treated in the same Manner the Southern Colonies treat their Neighbouring Indian Nations¹⁰⁶ ». Quant aux Iroquois, ils étaient bien conscients du fait que les autorités de la Nouvelle York ne pouvaient pas les arrêter. Dans leur esprit, ils ne dépendaient de personne : « We are born free, We neither depend upon Yonnonديو nor Corlaer. We may go where we please, and carry with us whom we please, and buy and sell what we please¹⁰⁷ ». Il faut dire aussi que certains sachems auraient voulu faire cesser les raids vers le Sud, mais ils n'avaient plus le contrôle sur les jeunes guerriers¹⁰⁸. L'animosité qui habitait ces derniers les amenait à refuser de se plier aux demandes des Anglais :

[...] when I think of the Brave Warriours that hav[e] been slain by the Flatheads I can Govern my self no longer Bretheren You desire by this Belt that I should stay yet longer at home but I reject your Belt for the Heatred I bear to the Flatheads can never be forgotten therefore Bretheren take your Belt again & take not my refusal in ill part¹⁰⁹.

Une autre cause de l'impuissance anglaise résidait dans les tractations incessantes des Français. Les Anglais vantaient la politique indienne des Français, qu'ils disaient être subtile, ingénieuse et supérieure à la leur¹¹⁰. Par ailleurs, ils croyaient fermement que leurs rivaux européens étaient les principaux instigateurs

¹⁰⁶ Cadwallader Colden, *op. cit.*, 1937, p. 428.

¹⁰⁷ Cadwallader Colden, *op. cit.*, 1727, p. 87.

¹⁰⁸ Peter Wraxall, *op. cit.*, p. 88, 100. ; *NYCD*, *op. cit.*, vol. 5, p. 386.

¹⁰⁹ Cadwallader Colden, *op. cit.*, 1937, p. 383.

¹¹⁰ *MPCP*, *op. cit.*, vol. 3, p. 99, 129. ; James Adair, *op. cit.*, p. 240, 249, 355-356.

des guerres du Sud : « Can we suppose that any thing else but French Councils could have formed an artifice like this, to set all the Indians in friendship with the English at War with one another¹¹¹ » ? À cet égard, les Anglais n'avaient pas tout à fait tort. Dans le prochain chapitre, j'examinerai plus en détail la politique indienne des Français lors du XVIII^e siècle et montrerai que les guerres du Sud en étaient justement une partie intégrante.

¹¹¹ *MPCP, op. cit.*, vol. 3, p. 99. Voir aussi, Peter Wraxall, *op. cit.*, p. 50, 103. ; *NYCD, op. cit.*, vol. 5, p. 221.

CHAPITRE III

DIVISER POUR MIEUX RÉGNER : LES GUERRES DU SUD COMME MOYEN
DE FAIRE DIVERSION, 1722-1752

À la suite du *Virginia Act* de 1722, les Six Nations interrompirent pour un temps leurs raids en direction du Sud. Cela n'empêcha pas, pour autant, d'autres nations autochtones d'emprunter ce sentier de la guerre. En janvier 1723, par exemple, celles du Détroit s'apprêtaient à frapper les Têtes plates dans le but de venger leurs guerriers tués dans une expédition similaire l'année précédente¹. En 1726, ces partis composés d'Amérindiens alliés aux Français finirent par convaincre certains membres des Six Nations de se joindre à eux. Lors d'une conférence avec le gouverneur de la Nouvelle York, ces derniers admirent avoir participé pendant l'été à une expédition en Caroline du Sud avec des « French Indians », où des colons anglais furent insultés et des Catawbas tués².

Quelques années plus tard, au printemps 1729, 100 Oneidas attaquèrent un village catawba alors que les hommes étaient absents, tuant femmes et enfants et faisant quelques prisonniers. Alors que les assaillants se trouvaient sur le chemin du retour, les guerriers catawbas les rattrapèrent et une bataille commença. Après plusieurs heures de combat, les Catawbas voulurent entrer en pourparlers. Les Oneidas acceptèrent, mais lorsqu'ils se présentèrent pour entamer la trêve, les Catawbas massacrèrent et blessèrent 55 d'entre eux³. Cet épisode marqua un renouvellement des guerres du Sud et ne fut jamais totalement oublié par les Iroquois. En 1733, lorsque le gouverneur de la Nouvelle York reprocha aux Six Nations leurs raids « against remote Indians who never annoy or molest you », celles-ci répondirent

¹ Reuben Gold Thwaites, éd., *Collections of the State Historical Society of Wisconsin*, Madison, State Historical Society, vol. 16, p. 422-423. (CSHSW ci-après)

² NYCD, *op. cit.*, vol. 5, p. 796.

³ Peter Wraxall, *op. cit.*, p. 177-178.

que les Catawbas « are felonous & traitrous people, of which the Oneydes can give the best evidence⁴ ».

Les Six Nations avaient donc leurs propres raisons pour être, selon leur expression, « engaged in a Warr with the Catabaws which will last to the End of the World⁵ ». Mais il ne faudrait pas non plus sous-estimer, comme l'ont fait la plupart des historiens, le rôle joué par les Français dans le phénomène des guerres du Sud. De fait, si l'on prend le temps de consulter la correspondance des officiers de la Nouvelle-France, on constate que les guerres du Sud s'inscrivaient dans la stratégie adoptée au XVIII^e siècle par les Français à l'égard des Autochtones. Les guerres du Sud apparaissaient tout d'abord comme un moyen efficace pour faire diversion et assurer la *Pax Gallica* dans le Nord. En détournant l'attention vers un ennemi commun, les Français pouvaient espérer occuper les nations du Nord et calmer les dissensions entre certains de leurs alliés amérindiens (comme ce fut le cas dans l'affaire qui opposa les Hurons aux Outaouais). En outre, les guerres du Sud servaient bien les intérêts français à l'égard des Iroquois. D'un côté, en raison des pertes qu'il engendrait, ce conflit s'avérait utile pour contenir leur puissance. De l'autre, puisque les nations du Sud étaient des alliées des Anglais, l'entretien de ce conflit permettait d'éviter que les Six Nations (et d'autres groupes comme les Chactas) ne tombent complètement dans l'orbite anglaise. Finalement, il convient également de contextualiser la stratégie française à l'égard des guerres du Sud, car cette dernière varia au gré des contingences. Aussi, bien qu'ils comportent certaines similarités avec le conflit plus ancien entre les Iroquois et les Têtes plates, les raids effectués lors de la guerre des Chicachas possèdent leur propre dynamique et doivent en ce sens être appréhendés à travers le contexte particulier de la Louisiane.

⁴ NYCD, *op. cit.*, vol. 5, p. 965, 968.

⁵ MPCP, *op. cit.*, vol. 4, p. 668.

3.1 La stratégie française à l'égard des guerres du Sud

Les quelques historiens s'étant penchés sur les « Southern Wars » ont interprété ce conflit dans une logique autochtone de la guerre de deuil. Par ailleurs, ils se sont surtout attardés aux motivations des Cinq Nations ou des Catawbas dans ce conflit. Cette approche, inspirée de la *New Indian History*, émane d'un désir de souligner l'*agency* des Autochtones et est tout à fait légitime. Une telle perspective, toutefois, tend à sous-évaluer le rôle des puissances impériales derrière les guerres du Sud. S'ils avaient pris connaissance des sources françaises, ces auteurs auraient constaté que les Français avaient eux aussi de très bonnes raisons pour encourager ces attaques. En fait, les guerres du Sud s'inscrivaient dans la politique indienne de la France, qui consistait à « profiter de toutes les occasions pour exciter et fomenter des guerres » entre les Autochtones, et ce, dans l'optique « de les occuper et de les affaiblir⁶ ». Dans cette partie, j'examinerai en détail les rouages de cette stratégie en analysant notamment comment les guerres du Sud servaient à faire diversion et comment elles permettaient d'assurer la *Pax Gallica* dans le Nord ainsi que la désunion chez les Anglais. Enfin, dans une dernière section, je me pencherai sur les coûts économiques qu'elles engendraient.

3.1.1 L'art de la diversion

Dès la Grande Paix de Montréal, les Français comprirent qu'ils devaient trouver de nouveaux ennemis aux Iroquois s'ils désiraient éviter une reprise des hostilités avec ce groupe. Selon les témoignages d'Onontagués, livrés plusieurs années après, il semble en effet que le gouverneur de Callières leur ait mentionné :

⁶ Le Président du Conseil de Marine à MM. Duquesne et Bigot, 16 juin 1752, BAC, Série B, vol. 95, fol. 32v.

[...] mes Enfants, ne touchez point du tout à ce côté-là [l'Ouest] par ce que c'est où habitent tous mes véritables Enfants, mais comme je Sçais que vous autres Iroquois ne pouvez demeurer En Repos n'y vous passer de Guerre Et ayant appris qu'il y a une nation que vous ny moy ne connoissons pas, qui ont la Tête plate, voila un cassetête dont je vous fait présent pour vous aller divertir chez Eux⁷.

Évidemment, comme je l'ai souligné dans la section sur les origines des guerres du Sud, il n'est pas tout à fait exact d'affirmer que les Têtes plates étaient inconnues aux Iroquois en 1701. Mais l'important est ici de noter la stratégie française, qui consistait à utiliser les nations du Sud pour faire diversion. D'une part, les Français pouvaient utiliser les nations du Sud pour mettre leurs alliés amérindiens à l'abri des raids iroquois. Ce fut le cas notamment en 1717, alors qu'un parti se dirigeait « du costé du Mississipy » et risquait de frapper sur les Illinois. Joncaire reçut l'ordre de la part de Vaudreuil d'aller chez les Tsonnontouans pour les avertir qu'il serait fâcheux « qu'ils frapassent sur mes Enfants les Illinois » et qu'il était nécessaire « qu'ils envoyassent après ces guerriers pour leur faire Sçavoir qu'ils ne devoient pas aller de ce costé la, et détourner leur hache contre leurs Ennemis ordinaires⁸ ». D'autre part, en encourageant les guerres du Sud, les Français pouvaient aussi espérer se prémunir eux-mêmes contre une attaque des Six Nations : « M. de Vaudreuil marque que les cinq nations Iroquoises occupées à la guerre qu'elles ont contre les Testes plates continuent à vivre en bonne intelligence avec les François⁹ ». Jusqu'au revirement stratégique de 1752, où les Français décidèrent qu'il était plus avantageux d'intégrer les nations du Sud à leur orbite, l'idée de diversion était si importante qu'elle empêchait les autorités coloniales de la Nouvelle-France d'agréer à une paix avec les Chérakis, les Catawbas et les Chicachas. En 1751, par exemple, le gouverneur de La

⁷ Paroles des Onontagués à M. le marquis de Beauharnois, 22 juillet 1738, BAC, Série C11 A, vol. 69, fol. 99v-100r. Voir aussi, Paroles des Onontagués à La Jonquière, 11 juillet 1751, BAC, Série C11 A, vol. 97, fol. 159r.

⁸ Lettre de Vaudreuil au Conseil de Marine, 24 octobre 1717, BAC, Série C11 A, vol. 38, fol. 126r-126v.

⁹ Délibération du Conseil de Marine (ou décision du régent) sur une lettre de Philippe de Rigaud de Vaudreuil datée du 30 octobre 1718, 7 février 1719, BAC, Série C11 A, vol. 124, fol. 263r.

Jonquière signalait, en parlant des Chérakis et des Têtes plates, qu'il n'était pas dans l'intérêt des Français « de leur faire grâce [...] étans les Plastrons des gens du nord qui demandent a etre occupés¹⁰ ». Dans la même lettre, le gouverneur notait qu'il n'épargnait rien « pour faire harçeler les Chikachas a un point qu'ils ne cessent de luy demander la paix ». Il ne pouvait, néanmoins, consentir à ces propositions en raison de « la nécessité Indispensable d'occuper les Chactas qui profiteroient de l'occasion pour introduire les Anglais chez eux¹¹ ».

3.1.2 L'art d'inciter à la guerre ou de rompre la paix

Parmi les Français qui avaient la plus grande influence sur les Autochtones, on compte d'abord les interprètes comme Louis-Thomas Chabert de Joncaire (adopté par les Tsonnontouans) ainsi que Charles le Moyne de Longueuil (adopté par les Onontagués). Il semble en effet que ces deux individus aient joué un rôle non négligeable dans les guerres du Sud et que les raids se faisaient souvent à leur instigation. En 1719, par exemple, Joncaire réussit à miner l'autorité d'un des principaux sachems chez les Sénécas, à l'exclure du conseil et à inciter, « by his Influence & Arts », les jeunes guerriers à emprunter le sentier de la guerre contre les nations du Sud¹². Un autre groupe qui détenait une certaine autorité chez les Autochtones était les missionnaires. Comme l'a montré Maxime Morin, ces derniers s'avéraient utiles lorsque venait le temps de convaincre les guerriers amérindiens de se joindre aux expéditions françaises¹³. En ce qui a trait aux guerres du Sud, on peut citer le cas du Père Lauzon, missionnaire auprès des Iroquois du Sault, dont le « zele

¹⁰ Lettre de La Jonquière au ministre, 27 septembre 1751, BAC, Série C11 A, vol. 97, fol. 93r.

¹¹ *Ibid.*, fol. 93v.

¹² Cadwallader Colden, *op. cit.*, 1937, p. 432.

¹³ Maxime Morin, *Le rôle politique des abbés Pierre Maillard, Jean-Louis le Loutre et François Picquet dans les relations franco-amérindiennes à la fin du régime français (1734-1763)*, Mémoire de maîtrise, Université Laval, 2009, p. 135 à 138.

pour le bien du service » contribua à la participation d'un grand nombre de guerriers amérindiens lors de la deuxième campagne contre les Chicachas (1739-1740)¹⁴. Finalement, celui que les Autochtones surnommaient leur « Père » avait lui aussi une influence considérable sur ses « Enfants ». Le gouverneur de la Nouvelle-France était notamment en mesure d'engager les Cinq Nations à prendre le sentier de la guerre en leur faisant valoir les risques qu'elles encouraient de s'aliéner les nations des Grands Lacs si elles envisageaient une paix avec les nations du Sud. Deux passages illustrent bien le « chantage » exercé par le gouverneur Beauharnois sur les Tsonnontouans. En 1741, il s'adressait ainsi à ses « enfants » : « Mes Enfants, comme j'ay des oreilles partout, on m'a dit que le Nontagués avoit Envie [...] de vous faire faire la paix avec les têtes-plates, [...] vous Sçavés que toutes les Nations sont en guerre avec les Têtes-plates, et que par une pareille paix, ce seroit leur déclarer a Eux-mêmes [...]»¹⁵. L'année suivante, Beauharnois allait dans le même sens lorsqu'il invitait les Tsonnontouans à « continuer a fraper sur les Chicachas nos Ennemis communs », tout en leur soulignant que « vous Sçavés que c'est une viande que j'ay donnée a manger a toutes les Nations¹⁶ ».

Selon Gilles Havard, la stratégie française dans les Grands Lacs, au XVII^e siècle, consistait à alimenter les divisions entre les nations de l'Ouest et les Iroquois dans le but d'éviter tout rapprochement¹⁷. Force est de constater que la même stratégie fut adoptée durant le siècle suivant, mais cette fois pour entretenir le conflit entre les Cinq Nations et les nations du Sud. De fait, dans les années 1730 et 1740, les Français s'évertuèrent à rompre tous les processus de paix que tentèrent d'entamer les Anglais entre les Iroquois et les nations du Sud. Plusieurs méthodes étaient utilisées

¹⁴ Lettre de Beauharnois au ministre concernant l'expédition de Bienville contre les Chicachas, 30 juin 1739, BAC, Série C11 A, vol. 71, fol. 36v.

¹⁵ Réponse de Beauharnois aux paroles des Tsonnontouans, 1^{er} septembre 1741, BAC, Série C11 A, vol. 75, fol. 117r.

¹⁶ Réponse de Beauharnois aux paroles des Tsonnontouans, 31 juillet 1742, BAC, Série C11 A, vol. 77, fol. 252r.

¹⁷ Gilles Havard, *op. cit.*, 1992, p. 40.

pour parvenir à cette fin. Parfois, les agents français allaient tout simplement mettre en garde les Iroquois en leur disant « de se méfier d'un ennemi dont ils avoient repandu tant de sang » et en insistant sur le fait que cette proposition de paix « pouroit être un piege tant de la part des Anglois que des Têtes plattes¹⁸ ». Dans d'autres circonstances, néanmoins, des moyens beaucoup plus drastiques étaient mis en place. En 1742, lorsque le gouverneur Beauharnois apprit que les Anglais s'efforçaient « de faire une paix entre les Iroquois et Têtes plattes », il ordonna à ses officiers d'encourager les guerres du Sud, pensant « que quelques coups donnés de la part des Iroquois tant des domiciliés que de ceux d'en bas pouroient rompre ce projet¹⁹ ». Finalement, un détachement d'Iroquois du lac des Deux Montagnes fut envoyé « pour parvenir plus efficacement a rompre les mesures des Anglois par raport a la paix avec les testes plattes, les Cherakis et les Chicachas²⁰ ». Ce parti ne revint qu'avec une ou deux chevelures et n'eut pas réellement l'effet escompté. Beauharnois en tira la conclusion suivante : si l'on voulait parvenir à « rompre les négociations des têtes plattes avec les Cha8anons et les iroquois », il fallait plutôt « les faire harceler par les nations même dans lesquelles ils Esperoient pouvoir parvenir a traitter de paix avec elles²¹ ». Il donna donc l'ordre à ses officiers de tout mettre en oeuvre pour que les guerriers des Six Nations effectuent des raids contre les nations du Sud²².

¹⁸ Lettre de Beaucours au ministre, 2 octobre 1735, BAC, Série C11 A, vol. 64, fol. 253v.

¹⁹ Mémoire de Beaucours, 20 septembre 1742, BAC, Série C11 A, vol. 78, fol. 320r.

²⁰ Résumé de dépêches du Canada concernant les Indiens, janvier 1743, BAC, Série C11 A, vol. 80, fol. 358r.

²¹ Lettre de Beauharnois au ministre, 13 octobre 1743, BAC, Série C11 A, vol. 79, fol. 172v.

²² *Ibid.*, fol. 173r.

3.1.3 Diviser pour mieux régner

Comme l'a mentionné Gilles Havard, les alliances amérindiennes représentaient la « clef de la survie » de la Nouvelle-France en Amérique du Nord²³. Outre les avantages économiques liés au commerce qui en découlaient, ces alliances impliquaient également un avantage militaire tant offensif que défensif. C'est pourquoi les autorités françaises cherchaient à tout prix « a maintenir la Paix et l'union » parmi les nations qui leur étaient alliées²⁴, tout en semant la désunion à travers le camp des Anglais. Or, les guerres du Sud servaient justement ces deux objectifs. D'une part, les Français pouvaient espérer calmer les dissensions entre certains de leurs alliés amérindiens en canalisant l'attention vers un ennemi commun. D'autre part, puisque les nations du Sud avaient contracté une alliance avec l'Angleterre, ce conflit permettait d'éviter que les Autochtones du Nord ne tombent dans le giron anglais.

Un groupe qui démontre bien l'importance des alliances autochtones aux yeux des Français était sans aucun doute les Iroquois domiciliés. Vers la fin des années 1660, des membres des Cinq Nations favorables à la France (surtout des Mohawks), désirant se convertir au christianisme et s'éloigner du fléau de l'alcool, vinrent s'installer à proximité de Montréal²⁵. Au XVIII^e siècle, ces domiciliés se composaient principalement de deux missions : celle du Sault Saint-Louis (Kahnawake) ainsi que celle du lac des Deux Montagnes (Kanesatake). La première, selon des estimations de 1733, comptait environ 900 personnes (dont 250 guerriers), tandis que la seconde réunissait 560 personnes (dont 160 guerriers)²⁶. Pour les Français, ces deux missions jouaient avant tout un rôle défensif. Le Sault Saint-Louis constituait « la principale

²³ Gilles Havard, *op. cit.*, 1992, p. 33.

²⁴ Lettre de Beauharnois au ministre, 3 octobre 1737, BAC, Série C11 A, vol. 67, fol. 153r.

²⁵ *RJ, op. cit.*, vol. 63, p. 148-150-152-154-156-158.

²⁶ Résumé d'une lettre de Hocquart datée du 10 octobre 1732 concernant son voyage à Montréal, 5 janvier 1733, BAC, Série C11 A, vol. 58, fol. 246r.

deffense Si l'on avoit la guerre contre les anglois ou contre les Iroquois²⁷ » alors que le lac des Deux Montagnes apparaissait comme « l'Endroit qui recevoit les premieres attaques en cās de rupture avec nos Voisins et comme le lieu dont l'on pouroit facilement tirer des secours dans les differentes incursions qui seroient faites dans l'interieur de cette colonie²⁸ ». Les guerriers de ces deux missions représentaient également une force offensive de premier plan pour les autorités coloniales françaises et notamment dans le cadre des guerres du Sud. J'ai indiqué dans la section précédente qu'un parti d'Iroquois du lac des Deux Montagnes avait été envoyé contre les Têtes plates dans le but de rompre les processus de paix entre ces dernières et les Six Nations. Les Iroquois domiciliés, toutefois, portaient aussi de leur propre chef combattre les nations du Sud, à l'insu et sans la participation d'Onontio²⁹. Un des motifs importants qui semble avoir poussé les Iroquois domiciliés à commettre ces raids est le désir d'augmenter leur population à travers l'adoption de prisonniers de guerre³⁰. En fait foi ce passage issu des Relations, qui date de 1741 et qui traite des Iroquois du Sault : « nos sauvages sont continuellement en guerre avec les chicachias, et ils nous amenant de temps en tems bon nombre d'esclaves mais au lieu d'user de represailles et de les brûler, on les adopte dans le village [...]»³¹. Les Iroquois domiciliés apparaissaient tellement importants pour mener à bien les guerres du Sud, que les Français fermaient les yeux sur le commerce illégal que ces Amérindiens

²⁷ Délibération du Conseil de Marine sur des lettres de Vaudreuil et Bégon concernant la mission du Sault- Saint-Louis, 1 avril 1716, BAC, Série C11 A, vol. 36, fol. 224r.

²⁸ Lettre de Beauharnois au ministre, 13 octobre 1743, BAC, Série C11 A, vol. 79, fol. 169v-170r.

²⁹ Reproches adressés aux Iroquois du Sault-Saint-Louis par le marquis de Beauharnois, 30 juillet 1741, BAC, Série C11 A, vol. 75, fol. 160r.

³⁰ Gretchen Lynn Green, *A new people in an age of war: The Kahnawake Iroquois, 1667-1760*, Thèse de doctorat, The College of William and Mary, 1991, p. 188. ; Evan Haefeli et Kevin Sweeney, *op. cit.*, p. 72.

³¹ *RJ, op. cit.*, vol. 69, p. 58.

faisaient à Albany. Il convenait « dans les circonstances presentes ou l'on aura besoin d'eux pour la guerre des Chicachas d'user de menagement a leur Egard³² ».

Le paradoxe de la politique indienne des Français résidait dans le fait que les divisions entre les divers groupes autochtones permettaient également de garantir la paix et d'ainsi consolider l'Empire³³. Aussi, pour assurer la *Pax Gallica* auprès des nations de l'Ouest, les Français pouvaient avoir recours aux guerres du Sud. Cette stratégie fut entre autres utilisée lors d'un conflit qui éclata entre les Hurons et les Outaouais vivant au Détroit. Les origines de la dissension entre ces deux nations remontent à la paix que firent les Hurons avec les Têtes plates en 1729³⁴. En 1738, les Hurons invitèrent les Outaouais à joindre eux aussi cette paix. À cela les Outaouais répondirent : « qu'est-tû toy huron pour me faire la loy quel-est ton dessein ; je pense que tû as Envie de faire de mauvaises affaires pour te réfugier chez les Têtes-plattes [...]»³⁵. Le conseil se finit de cette façon et un parti composé de Sauteurs, de Poutouatamis ainsi que d'Outaouais lança par la suite une expédition contre les Têtes plates. En chemin, le parti fut encerclé par des Têtes plates qui avaient « selon les apparences » été averties par les Hurons³⁶. Après cet incident, les Français tentèrent tant bien que mal de réconcilier ces deux nations. Cela se révélait d'autant plus important que cette dissension risquait de compromettre la deuxième expédition contre les Chicachas. Lorsqu'il s'adressa aux Hurons et aux Outaouais, le gouverneur Beauharnois chercha donc à focaliser l'attention vers un ennemi commun, dans l'espoir de mettre un terme au conflit entre ses deux « Enfants » :

³² Résumé de lettres de Beauharnois et Hocquart, 7 janvier 1739, Série C11 A, vol. 72, fol. 284v. Voir aussi, Copie d'une lettre de Hocquart aux directeurs de la Compagnie des Indes, 3 novembre 1740, BAC, Série C11 A, vol. 73, fol. 385r-385v.

³³ Gilles Havard, *op. cit.*, 2003, p. 193 (note 168), 751.

³⁴ *CSHSW, op. cit.*, vol. 17, p. 64-65.

³⁵ Lettre de Beauharnois au ministre au sujet des dissensions survenues à Détroit, 6 octobre 1738, BAC, Série C11 A, vol. 69, fol. 125v-126r.

³⁶ *Ibid.*, fol. 126v-127r.

Une autre affaire doit désormais nous occuper c'est celle des chicachas notre Ennemy Commun il y a quinze jours que je vous ay Envoyé ma derniere parole sur les nouvelles que je venois de recevoir, je vous la réitere aujourd'huy, réunissez vous tous Et qu'il n'y ait point d'Embarras dans le Chemin que j'ouvre, que tous mes Enfants Entrent dans mes Sentiments comme j'Entre dans les leurs³⁷.

Deux ans plus tard, la tension demeurait toutefois bien palpable entre les Hurons et les Outaouais. Le Sieur de Noyelle, commandant au Détroit, représenta donc « aux hurons, que pour se disculper avec les outa8acs et Sauteux de la trahison dont ils les accusoient, ils n'avoient point d'autre party a prendre que de faire la guerre aux Têtes-plates³⁸ ». Lors des années suivantes, les sources ne font pas mention de raids des Hurons contre les Têtes plates, mais en 1744 un parti composé d'Outaouais, de Sauteux et de Hurons était en campagne contre les Chicachas³⁹ et le gouverneur Beauharnois affirmait « que les hurons ne risqueront pas d'entrer dans aucun pour parler de paix » avec leurs anciens alliés⁴⁰.

Si les guerres du Sud permettaient d'assurer l'union entre les nations alliées aux Français, leur principale utilité était surtout de favoriser la division dans le camp anglais. Cela paraît évident, mais démontre justement que ce conflit constituait une partie intégrante de la stratégie diplomatique française au XVIII^e siècle. Comme je l'ai déjà indiqué, les guerres du Sud faisaient autant l'affaire des Autochtones que des Français. En ce sens, il est vain de chercher à déterminer qui de ces deux groupes se révélaient le véritable catalyseur de ce conflit. Le rôle joué par les Français a par contre été largement sous-estimé par l'historiographie, soucieuse de mettre à l'avant-plan l'*agency* des guerriers amérindiens. Les guerres du Sud doivent cependant être appréhendées à travers un contexte de lutte impériale où l'une des puissances

³⁷ Lettre de Beauharnois au ministre au sujet des mesures qu'il a prises pour mettre fin aux dissensions entre Hurons et Outaouais de Détroit, 11 octobre 1738, BAC, Série C11 A, vol. 69, fol. 134v.

³⁸ Lettre de Beauharnois au ministre, 1 octobre 1740, BAC, Série C11 A, vol. 74, fol. 82r.

³⁹ Lettre de Beauharnois au ministre, 21 octobre 1744, BAC, Série C11 A, vol. 81, fol. 183v.

⁴⁰ Lettre de Beauharnois au ministre, 7 novembre 1744, BAC, Série C11 A, vol. 81, fol. 127v.

coloniales tentait par tous les moyens d'y mettre un terme, tandis que l'autre cherchait à faire exactement le contraire. Les autorités anglaises, en effet, s'avéraient convaincues que leurs rivaux européens étaient les principaux instigateurs des raids contre les nations du Sud⁴¹. Elles avaient, par ailleurs, assez bien compris en quoi consistait la stratégie française :

Another Artifice the Enemys of our Covenant Chain make use of, is to Excite Variance and War, Between the Several Indian Nations that are united with your Bretheren the English, in the Several parts of this Great Continent. Nothing can so Effectually weaken, and at Last Entirely Destroy the Bretheren, as their falling out among themselves, and mutually Killing and destroying one Another: this is doing the Work of your Enemys: while theys it Looking on, and laugh at your folly⁴².

Puisque les Anglais cherchaient à tout prix à pacifier et à unifier toutes les nations dans leur sphère d'influence, les Français visaient logiquement à éviter que cela n'arrive. Ces derniers faisaient donc tout en leur pouvoir pour encourager les raids des Six Nations contre les Catawbas, Chérakis et Chicachas. Ce faisant, ils affaiblissaient les alliés autochtones des Anglais, tout en empêchant qu'un rapprochement s'opère entre ceux-ci.

Non seulement les guerres du Sud servaient les intérêts français en affaiblissant la Chaîne du Covenant et ses membres, mais elles offraient également des occasions favorables « pour operer une rupture entre les Anglois et les cinq nations⁴³ ». Beauharnois faisait ici référence⁴³ à un incident survenu au début de l'année 1743, au cours duquel 22 Onontagués et 7 Oneidas furent attaqués par des colons de la Caroline alors qu'ils effectuaient un raid contre les Catawbas⁴⁴.

⁴¹ Citons, par exemple, ce passage où le gouverneur de la Nouvelle York signale que « the Five Nations, at the instigation of the French, were actually carrying war with the Catabaws ». Voir *NYCD*, *op. cit.*, vol. 6, p. 701.

⁴² *Ibid.*, vol. 6, p. 718.

⁴³ Lettre de Beauharnois au ministre, 13 octobre 1743, BAC, Série C11 A, vol. 79, fol. 174v.

⁴⁴ *MPCP*, *op. cit.*, vol. 4, p. 644.

L'escarmouche fit 10 morts du côté des Anglais et 3 du côté des Amérindiens⁴⁵. Beauharnois n'hésita pas à profiter d'« une circonstance aussi favorable » : « j'ay fait transpirer chés les cinq nations ce que je pensois de la conduite des Anglois a leur Egard, et qu'ils devoient voir par l'action qu'ils venoient de commettre que les avertissemens que je leur avois donné sur la méfiance ou ils devoient estre contre les Anglois Etoient fondés⁴⁶ ». Finalement, les Onontagués se laissèrent fléchir par les présents des Anglais et ils ne voulurent pas envoyer d'expédition afin de venger cet affront⁴⁷. En 1751, 18 Iroquois du Sault furent tués par des Chérakis et plusieurs guerriers des Six Nations décidèrent de joindre leurs frères pour venger ce meurtre. Lorsqu'il apprit la nouvelle, le gouverneur de La Jonquière mentionna que « si les anglais de la caroline prenoient part dans cette affaire », il ne laisserait « pas échapper cette occasion pour indisposer les Cinq nations contre Eux⁴⁸ ». De La Jonquière, à l'instar de Beauharnois en 1743, espérait donc « faire fraper les Sauvages afin que ce qui pourra résulter des Evenemens ordinaires de la Guerre, puissent les animer et les Engager a lever Entr'eux dans le courant de l'hyver de petits partis pour tirer vengeance des pertes qu'ils pourront faire et pour harceler continuellement les Anglois⁴⁹ ».

3.1.4 Le coût économique des guerres du Sud

Dans la section précédente, j'ai souligné l'importance des alliances amérindiennes pour les puissances coloniales. Or, l'un des principaux moyens utilisés

⁴⁵ Lettre de Beauharnois, gouverneur de Montréal, au ministre, 12 juin 1743, BAC, Série C11 A, vol. 80, fol. 290r.

⁴⁶ Lettre de Beauharnois au ministre, 13 octobre 1743, BAC, Série C11 A, vol. 79, fol. 174v-175r.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 175v.

⁴⁸ Lettre de La Jonquière au ministre, 29 octobre 1751, BAC, Série C11 A, vol. 97, fol. 150r-150v.

⁴⁹ Lettre de Beauharnois au ministre, 15 octobre 1745, BAC, Série C11 A, vol. 83, fol. 98r-98v.

pour s'attacher les nations autochtones était de leur donner des présents⁵⁰. Plusieurs passages dans les sources font état de cette nécessité. En 1704, par exemple, le gouverneur et l'intendant de la Nouvelle-France affirmaient qu'il était « indispensable de faire des presens aux Iroquois pour les maintenir dans les interests de Sa Ma^{té} et les engager a conserver les interests de la France⁵¹ ». Si en temps normal les présents se révélaient essentiels pour entretenir les alliances, cela était d'autant plus vrai en temps de guerre, où les dépenses augmentaient de manière considérable. Le gouverneur de la Nouvelle York George Clarke soulignait à cet égard que si « £500 which I am informed has been usually given to a Governor for Indian presents, in time of peace was no more than sufficient a larger sum will be absolutely necessary in case of a war with France⁵² ». En ce qui a trait à la colonie de la Louisiane, Arnaud Balvay a calculé que les dépenses liées aux présents étaient passées de 20 000 livres à 54 000 livres pendant la guerre de Succession d'Autriche (1744-1748)⁵³. La raison de cette hausse des coûts réside dans le fait que les autorités coloniales devaient non seulement fournir des présents et de l'équipement au départ ainsi qu'au retour des partis, mais il fallait également qu'elles soutiennent et nourrissent les familles des guerriers pendant les longues expéditions⁵⁴.

Les guerres du Sud, tout comme les autres conflits, avaient elles aussi un coût. Les Français distribuaient fréquemment de la poudre, des armes et des présents aux guerriers prévoyant effectuer des raids contre les nations du Sud. En 1742, Peter Wraxall notait par exemple que « by distributing large Presents among the sd Indians the French had prevailed upon some of the Sennecas to go out with their Parties to

⁵⁰ Gregory E. Dowd, « "Insidious Friends": Gift-Giving and the Cherokee-British Alliance in the Seven Years' War », Andrew R. L. Cayton et Frederika J. Teute, eds., *Contact Points: American Frontiers from the Mohawk Valley to the Mississippi, 1750-1830*, Chapel Hill, 1998, p. 116.

⁵¹ Mémoire du roi à MM. de Vaudreuil et de Beauharnais, 14 juin 1704, BAC, Série B, vol. 25, fol. 102r.

⁵² NYCD, *op. cit.*, vol. 6, p. 148.

⁵³ Arnaud Balvay, *op. cit.*, p. 135-136.

⁵⁴ Richard White, *op. cit.*, p. 122, 182.

fight against the Flat heads of S. Carolina⁵⁵ ». Il existait néanmoins une différence entre le coût qu'impliquaient les guerres contre les Chérakis et les Catawbas et celui qu'entraîna la guerre des Chicachas. Les coûts du premier conflit se révélèrent beaucoup moins élevés, car, comme le signalaient Beauharnois et Hocquart dans une lettre au ministre, «When our savages go on the war-path of their own accord without the General's participation, such as Those who are setting out against the testes plates, that is their affair and it costs the King nothing⁵⁶ ». Les guerriers partaient donc plus souvent de leur propre chef contre les Têtes plates, tandis que le conflit contre les Chicachas, comme je le montrerai dans la prochaine partie, se fit clairement à l'instigation des Français (du moins au début). Par ailleurs, la guerre des Chicachas donna lieu à deux expéditions majeures, où la plupart des alliés amérindiens des Français furent mobilisés. Aussi, même en apportant « toute l'attention nécessaire pour que tout se fasse avec l'oéconomie praticable⁵⁷ », les coûts de telles entreprises furent très élevés. À titre d'exemple, la colonie de la Louisiane dut déboursier pas loin de 350 353 livres lors de la seconde expédition contre les Chicachas⁵⁸. Outre l'équipement militaire (poudre, munitions, pierres à fusil), les dépenses encourues incluaient entre autres de la nourriture (maïs, graisse, etc.), de l'alcool (eau-de-vie et vin), du tabac, des outils pratiques (couteaux, haches, chaudron, etc.) ainsi que le paiement pour le service d'armuriers⁵⁹. Afin d'inciter leurs alliés autochtones

⁵⁵ Peter Wraxall, *op. cit.*, p. 229, 49, 52.

⁵⁶ *CSHSW, op. cit.*, vol. 17, p. 163-164. Voir aussi, Mémoire de Beaucour, 20 septembre 1742, BAC, Série C11 A, vol. 78, fol. 320r.

⁵⁷ Lettre de Hocquart au ministre concernant les dépenses faites de 1732 à 1735 à l'occasion des divers mouvements contre les Sakis, Renards, Chicachas et Ouiatanons (expédition de Noyelles, etc), 24 octobre 1735, BAC, Série C11 A, vol. 63, fol. 130r.

⁵⁸ *MPA, op. cit.*, vol. 1, p. 411.

⁵⁹ Extrait du fonds à remettre en Canada pour le paiement des dépenses faites à l'occasion de la guerre contre les Renards et Chicachas, 22 octobre 1737, BAC, Série C11 A, vol. 68, fol. 161r-161v. ; Mémoire de ce que j'ai donné par l'ordre de Monsieur le commandant à des partis de guerriers qui allaient chez les Chicachas, 27 mai 1738, BAC, Série C11 A, vol. 69, fol. 81r-82r. ; Certificat attestant que Vital Caron a fourni à la mission du Sault-Saint-Louis une barrique de vin rouge pour les différents festins faits aux Indiens qui sont allés en guerre contre les Chicachas, 20 juillet 1739, BAC, Série C11 A, vol. 71, fol. 154r. ; Certificats attestant que Desruisseaux a fourni pour vingt francs de tabac aux Hurons allant en guerre contre les Chicachas, 15 juin 1737, BAC, Série C11 A, vol. 72, fol. 115r.

(notamment les Chactas) à combattre les Chicachas, les autorités de la Louisiane⁶⁰ mirent également sur pied une politique de primes pour les scalps et les esclaves⁶¹. Ces primes constituaient un coût supplémentaire associé à la guerre des Chicachas. Pour chaque scalp, la rémunération était d'un fusil, une livre de poudre et deux livres de munitions, tandis que pour chaque captif amené, les guerriers recevaient des biens d'une valeur de 80 livres⁶².

3.2 La guerre des Chicachas

La partie précédente visait à déterminer les raisons pour lesquelles les Français encourageaient leurs alliés autochtones à effectuer des incursions au sud de leur territoire. Cette section s'attardera sensiblement à la même question, mais en mettant plutôt l'emphase sur le cas particulier de la guerre des Chicachas. Lors des années 1730 et 1740, le gouverneur de la Nouvelle-France exhorta l'ensemble de ses alliés autochtones à aller frapper cette nation. Les autorités françaises allèrent même jusqu'à détourner des partis qui se dirigeaient contre les Têtes plates pour les envoyer « du côté des Chicachas⁶³ ». Or, l'insistante incitation du gouverneur découlait non seulement d'un désir de « faire diversion » vers un ennemi commun, mais s'explique aussi par des causes propres à la colonie de la Louisiane. De fait, les raids contre les Chicachas se firent surtout à la demande des autorités louisianaises et ne peuvent par conséquent être appréhendés sans une prise en compte du contexte particulier dans

⁶⁰ Je n'ai pas trouvé de passages dans les sources où il était question de primes pour les scalps et les esclaves en Nouvelle-France. Selon Jean-François Lozier, « Plusieurs Canadiens "sensés" suggérèrent aux autorités d'offrir des sommes assez élevées aux guerriers domiciliés et à ceux des Pays d'en-haut qui ramèneraient des scalps de Chicachas, afin d'encourager l'offensive. Cette mesure ne semble cependant pas avoir été adoptée et les chevelures rapportées de ces expéditions lointaines ne furent pas payées ». Voir, Jean-François Lozier, *loc. cit.*, p. 522.

⁶¹ *MPA, op. cit.*, vol. 3, p. 675.

⁶² *Ibid.*, vol. 3, p. 303.

⁶³ Résumé de lettres du Canada (surtout de Beauharnois) concernant les Indiens, 1733, BAC, Série C11 A, vol. 60, fol. 442r.

lequel ils s'inscrivent. Dans cette partie, je commencerai donc par retracer l'histoire de la Louisiane afin de cerner les origines de la guerre des Chicachas. Puis, dans un second temps, je traiterai des deux expéditions d'envergure qui furent organisées en 1736 et en 1739-1740.

3.2.1 Les prémices du conflit

En 1682, Cavalier de la Salle prit possession de la Louisiane et du fleuve Mississippi au nom de Louis XIV. Ce ne fut toutefois qu'à l'aube du XVIII^e siècle, alors que la France instaura une politique impérialiste visant à empêcher l'expansion anglaise à l'ouest des Appalaches, que le roi décida de procéder à la colonisation de la région. Cette décision émanait du désir de devancer les Anglais qui prévoyaient y ériger un établissement. En fait, dès les années 1650, les colons de la Caroline du Sud entrèrent en contact avec les Autochtones de la vallée du Mississippi. Dans les décennies suivantes, ces colons procurèrent des armes à feu aux Chicachas, aux Creeks et aux Natchez et les incitèrent à faire des prisonniers auprès des autres nations de la région. Les captifs étaient par la suite vendus par les Anglais comme esclaves dans les Indes occidentales (*West Indies*)⁶⁴. Vers 1690, les Chicachas s'étaient aliénés la plupart des groupes amérindiens de la région en raison de leur participation intensive au commerce d'esclaves⁶⁵. Malgré la fin de ce commerce en 1714, les Chactas, qui avaient été la cible privilégiée des raids chicachas, en voulaient particulièrement à leurs voisins du nord et cette animosité allait perdurer pendant la quasi-totalité du Régime français⁶⁶.

Dès son arrivée en Louisiane, en 1699, Pierre LeMoyne d'Iberville chercha à établir la *Pax Gallica* en conciliant les Chactas et les Chicachas⁶⁷. En avril 1702,

⁶⁴ Patricia Dillon Woods, *op. cit.*, p. 15-16, 47-48. ; Daniel H. Usner, *op. cit.*, p. 16. ; Dawson A. Phelps, « The Chickasaw, the English, and the French 1699-1744 », *Tennessee Historical Quarterly*, Vol. 16, No. 2, 1957, p. 117-118.

⁶⁵ Robbie Franklyn Ethridge, *op. cit.*, p. 149, 227.

⁶⁶ James R. Atkinson, *op. cit.*, p. 28-29.

⁶⁷ Arnaud Balvay, *op. cit.*, p. 139.

l'explorateur dut néanmoins retourner en France pour cause de maladie. Jean-Baptiste Le Moyne de Bienville, son jeune frère, devint alors gouverneur de la colonie. Dans un premier temps, il travailla lui aussi à pacifier et à s'attacher ces deux nations amérindiennes « in order to get control of their commerce and to prevent the English from coming to trade among them⁶⁸ ». Très vite, cependant, Bienville se rendit compte que les marchandises dont il disposait ne suffiraient pas pour contenter les deux groupes. Le début de la guerre de Succession d'Espagne en 1702 ainsi que la position marginale de la Louisiane dans l'Empire français contribuèrent à cette rareté des ressources⁶⁹. À cela s'ajoutait l'avantage économique des Anglais, qui pouvaient acheter les fourrures à meilleurs prix, tout en offrant des biens à moindre coût et en plus grande quantité. En 1706, Bienville observait que l'ensemble des nations amérindiennes « like the French much better than they do the English, and if we could give them the same prices as the latter when we pay them for the skins that they offer in trade, we should attract them all⁷⁰ ». Deux ans plus tard, il faisait sensiblement le même constat en signalant que les Chicachas penchaient du côté des Anglais « only through necessity and interest⁷¹ ». Dans les années qui suivirent, les alliances se confirmèrent progressivement : les Chactas devinrent des alliés des Français, tandis que les Chicachas intégrèrent l'orbite anglaise. Dans une lettre au ministre datant de 1711, Bienville mettait bien en lumière la tournure des événements. Selon lui, les Chactas apparaissaient comme la clé du pays, comme un rempart protégeant la colonie. Il ajoutait également que les Chicachas, incapables d'obtenir leurs biens auprès des Français, « find themselves obliged to take them from the English⁷² ». Bref, les Chactas, qui pouvaient fournir jusqu'à 15 000 fourrures par année, constituaient pour Bienville la seule nation qu'il fallait à tout prix s'attacher. Il s'avérait par ailleurs nécessaire de prendre toutes les mesures pour

⁶⁸ MPA, *op. cit.*, vol. 3, p. 51-52.

⁶⁹ Patricia Dillon Woods, *op. cit.*, p. 18. ; Daniel H. Usner, *op. cit.*, p. 104.

⁷⁰ MPA, *op. cit.*, vol. 2, p. 23.

⁷¹ *Ibid.*, vol. 2, p. 41.

⁷² *Ibid.*, vol. 3, p. 159-160.

éviter qu'ils ne sentent le besoin de commercer avec les Anglais⁷³. Le contexte économique précaire de la Louisiane, on le voit, contraignait les autorités à opérer un choix. En choisissant de faire des Chactas leurs alliés, le conflit avec les Chicachas devenait inévitable.

Au début des années 1720, Bienville abandonna la politique de la *Pax Gallica* mise sur pied par Iberville et commença à encourager les attaques chactas contre les Chicachas. Ce retournement amena ces derniers à se venger en s'en prenant aux convois sur le Mississippi. En avril 1722, ils tuèrent au moins trois Français⁷⁴. Bienville ne perdit pas de temps pour riposter. Durant l'hiver 1723, à son instigation, les Chactas détruisirent trois des villages « of this fierce and warlike nation who were disturbing the commerce of the river⁷⁵ ». Fortement affaiblis par ces attaques⁷⁶, les Chicachas cherchèrent à entamer des pourparlers avec leurs ennemis⁷⁷. Les Français, toutefois, ne pouvaient accepter une telle alliance, qui aurait été beaucoup trop préjudiciable pour la colonie. D'une part, ils se devaient, pour leur honneur et le maintien de leur autorité dans la région, de tenir tête à cette nation « who had wished to shake off the yoke of the French dominion⁷⁸ ». D'autre part, le peu de ressources dont disposaient les Français les contraignait à entretenir le conflit entre les Chactas et les Chicachas. Ne pouvant subvenir simultanément aux besoins de ces deux groupes, les autorités préféraient s'attacher les Chactas et s'aliéner les Chicachas, plutôt que de voir ces deux nations tomber dans le giron anglais :

[...] this war was in keeping with our interests and our security in that it kept apart these two nations who, displeased with an alliance with us because of the fact that it has been impossible for us up to the present time to furnish them with the things they

⁷³ *Ibid.*, vol. 3, p. 538.

⁷⁴ *Ibid.*, vol. 2, p. 277. ; Recensement par Diron du Fort Saint-Jean-Baptiste des Natchitoches, 1^{er} mai 1722, BAC, Recensements et documents divers, vol. 464, fol. 2r.

⁷⁵ *MPA, op. cit.*, vol. 3, p. 343.

⁷⁶ Bienville parle de 400 scalps et 100 prisonniers. Voir, *Ibid.*

⁷⁷ *Ibid.*, vol. 3, p. 457.

⁷⁸ *Ibid.*

need, would not have failed to contract one with the English which sooner or later would have become prejudicial to us, whereas by keeping them always at war as we have done we have preserved for ourselves the friendship of the most populous of the two⁷⁹.

3.2.2 La première expédition (1736)

Avec le temps, les autorités louisianaises devinrent de plus en plus inquiètes. Au début des années 1730, elles commencèrent à redouter sérieusement que les Anglais, dont l'objectif était de commercer avec les Chactas, ne parviennent à concilier ces derniers avec les Chicachas. En 1732, le ministre notait en effet que « the English are making every effort to conciliate those two Nations and that it is most important to prevent this for the peace and preservation of that Colony⁸⁰ ». Les Français décidèrent alors d'adopter une stratégie plus radicale. Il ne suffisait plus d'entretenir la guerre entre ces deux groupes, mais il convenait désormais de « réduire » les Chicachas et de les mettre dans « un état a demeurer tranquiles », car ceux-ci finiraient par corrompre « the nations that are most loyal to the French in order to attach them to the English⁸¹ ». En outre, ils abritaient dans leurs villages la majeure partie des rescapés natchez (environ 75 guerriers), nation autochtone contre laquelle avaient combattu les Français entre 1729 et 1731⁸². La présence de ces individus au sein des villages chicachas constituait un prétexte de plus pour mater cette nation. C'est dans ce contexte que le ministre ordonna aux commandants des divers postes de la Nouvelle-France d'user de leur autorité « pour engager leurs Sauvages a fraper sur les Chicachas qu'ils devoient regarder comme l'ennemy commun de toutes les nations⁸³ ». Au cours de l'année suivante, des partis

⁷⁹ *Ibid.* Voir aussi, *Ibid.*, vol. 3, p. 355-356.

⁸⁰ *CSHSW, op. cit.*, vol. 17, p. 157.

⁸¹ *MPA, op. cit.*, vol. 3, p. 553.

⁸² Daniel H. Usner, *op. cit.*, p. 82.

⁸³ Lettre de Beauharnois et Hocquart au ministre, 1 octobre 1732, BAC, Série C11 A, vol. 57, fol. 30v.

d'Ouyatanons, de Miamis, de Hurons, d'Outaouais, de Poutouatamis, de Sauteux, de Mississagués ainsi que d'Iroquois du Sault et du lac des Deux Montagnes empruntèrent le sentier de la guerre⁸⁴. Ces raids en provenance du nord eurent un profond effet sur les Chicachas qui demandèrent à faire la paix aux Français⁸⁵. Malheureusement pour eux, les autorités louisianaises étaient déterminées à aller jusqu'au bout. Le 26 août 1734, Bienville écrivait :

[...] as long as the Chickasaws exist we shall always have to fear that they will entice away the others from us in favor of the English. The Choctaws then leagued with the former, who are brave and enterprising, would become formidable for us. The entire destruction of this hostile nation therefore becomes every day more necessary to our interests and I am going to exert all diligence to accomplish it⁸⁶.

Les raids des nations des Pays d'en Haut contre les Chicachas s'effectuaient donc à la demande du gouverneur de la Louisiane. Beauharnois indiquait à cet égard qu'il continuerait à inciter ces incursions tant et aussi longtemps que le lui demandait Mr. de Bienville⁸⁷. D'un autre côté, la guerre des Chicachas faisait l'affaire de Beauharnois, puisqu'elle s'insérait parfaitement dans la politique indienne de la Nouvelle-France : « Je continueray d'exciter les Sauvages à faire diversion tant pour frapper sur les Chicachas que sur les renards, au surplus ce qui reste de ces derniers ne peut longtems occuper les uns et les autres⁸⁸ ». La guerre des Renards, qui était menée dans la région des Grands Lacs de façon intermittente depuis 1712, tira à sa fin à l'aube de la première expédition contre les Chicachas⁸⁹. C'est justement en

⁸⁴ Résumé de lettres du Canada (surtout de Beauharnois) concernant les Indiens, 1733, BAC, Série C11 A, vol. 60, fol. 442r-442v. ; Lettre de Beauharnois au ministre, 1^{er} juillet 1733, BAC, Série C11 A, vol. 59, fol. 11r.

⁸⁵ Lettre de Beauharnois au ministre, 31 juillet 1733, BAC, Série C11 A, vol. 59, fol. 21r.

⁸⁶ *MPA, op. cit.*, vol. 1, p. 234-235.

⁸⁷ Lettre de Beauharnois au ministre, 31 juillet 1733, BAC, Série C11 A, vol. 59, fol. 21r.

⁸⁸ Lettre de Beauharnois au ministre, 9 octobre 1735, BAC, Série C11 A, vol. 63, fol. 232r.

⁸⁹ Une paix fut accordée aux Renards en 1737. Voir, *CSHSW, op. cit.*, vol. 17, p. 275-276. La guerre des Renards et la guerre des Natchez, dont j'ai brièvement parlé plus haut, sont deux conflits importants de la première moitié du XVIII^e siècle. Toutefois, je n'ai pas cru bon de m'étendre trop longuement

raison de cet autre conflit dans les Pays d'en Haut, qui « occupait » déjà les Amérindiens de la région, que Beauharnois n'était pas parvenu jusqu'ici à « se concerter avec le s. de Bienville pour faire marcher en même tems quelques nations de ce continent pour faire harceler les chicachas⁹⁰ ». Selon les autorités françaises, si les nations de la Louisiane et des Grands Lacs attaquaient l'ennemi conjointement, cela « feroit un bien meilleur effet⁹¹ ».

Finalement, une telle entreprise fut planifiée pour le printemps 1736. Bienville ordonna au major Pierre D'Artaguiette, commandant aux Illinois, de mobiliser tous les Français et les Autochtones qu'il pouvait et d'ensuite se diriger « aux Ecoua Prudhomme » où il le rejoindrait avec son armée⁹². Le 4 mars, D'Artaguiette arriva tel que prévu au lieu du rendez-vous avec 130 Français, 100 Illinois, une quarantaine d'Iroquois domiciliés ainsi que d'autres nations de la rivière Ouabache. Le tout faisait environ 400 hommes⁹³. Le parti de Bienville, par contre, ne put arriver à temps en raison du retard des vaisseaux du roi, qui devaient assurer le ravitaillement en provisions et en mortiers⁹⁴. Or, lorsque D'Artaguiette apprit que Bienville ne pourrait le rejoindre que vers la fin du mois d'avril, il décida de passer à l'attaque sans attendre, par crainte de manquer de provisions et d'ainsi voir ses alliés autochtones l'abandonner⁹⁵. D'autres témoignages signalent également que D'Artaguiette, « ambitieux de la gloire », voulut « avoir l'honneur de la Destruction des

sur ces affrontements, car ils dépassent le cadre de ce mémoire. En ce qui a trait à la guerre des Renards, la meilleure étude sur la question est celle de Peyser et Edmunds. Voir, R. David Edmunds et Joseph L. Peyser, *The Fox Wars: The Mesquakie Challenge to New France*, University of Oklahoma Press, Norman and London, 1993, 282p.

⁹⁰ Lettre de Beauharnois et Hocquart au ministre, 7 octobre 1734, BAC, Série C11 A, vol. 61, fol. 96r.

⁹¹ Lettre de Beauharnois au ministre concernant la guerre contre les Chicachas, 10 octobre 1734, BAC, Série C11 A, vol. 61, fol. 300v.

⁹² Lettre de Beauharnois au ministre, 4 juillet 1736, BAC, Série C11 A, vol. 65, fol. 121r.

⁹³ Extrait de la lettre de Moncharvaux, commandant à Cahokia, adressée à Beauharnois, 24 avril 1736, BAC, Série C11 A, vol. 65, fol. 158v. ; *MPA, op. cit.*, vol. 1, p. 311.

⁹⁴ *Ibid.*, vol. 1, p. 298.

⁹⁵ *Ibid.*, vol. 1, p. 312.

Chicachas⁹⁶ ». Quoi qu'il en soit, le 24 mars, il attaqua un village isolé du nom d'Ogoula Tchetoka, croyant que l'endroit ne serait pas difficile à prendre. Néanmoins, quelques instants après le début de l'affrontement, il fut surpris par l'arrivée de 400 à 500 Chicachas, qui apparurent de derrière une colline pour prêter main-forte aux gens de leur nation⁹⁷. Pris à revers, D'Artaguiette ainsi que la majorité des officiers français perdirent la vie, tandis que trois autres furent faits prisonniers⁹⁸.

Deux mois plus tard, ce fut au tour de Bienville de mener une expédition contre les Chicachas. Supposant que D'Artaguiette n'avait pas reçu ses missives lui ordonnant de reporter sa marche⁹⁹, le gouverneur de la Louisiane décida tout de même d'aller de l'avant. Au départ de Mobile, son armée comportait quelque 600 soldats coloniaux (dont 100 Suisses) et 140 Noirs, auxquels s'ajoutèrent environ 600 Chactas un peu plus tard¹⁰⁰. Le 26 mai 1736, les troupes arrivèrent devant les villages ennemis. Bienville ordonna alors au Chevalier de Noyan de mener un détachement formé de 120 soldats français, 60 Suisses, 30 miliciens et 15 volontaires contre le village d'Ackia¹⁰¹. L'entreprise fut un désastre et très rapidement plusieurs des officiers tombèrent au combat, soit morts ou soit blessés. Informé de la situation, Bienville n'eut d'autre choix que de faire battre ses hommes en retraite. Une vingtaine de Chactas perdirent aussi la vie plus tard dans le conflit¹⁰². Le gouverneur de la Louisiane trouva toutes sortes de raisons pour expliquer la déroute de son armée. Il se plaignit entre autres du rôle joué par les Anglais, qu'il accusait d'avoir aidé les Chicachas à défendre leurs villages et du fait qu'il n'avait eu en sa possession

⁹⁶ Lettre de Beauharnois au ministre, 4 juillet 1736, BAC, Série C11 A, vol. 65, fol. 121r-121v. ; Extrait de la lettre de Moncharvaux, commandant à Cahokia, adressée à Beauharnois, 24 avril 1736, BAC, Série C11 A, vol. 65, fol. 158v-159r.

⁹⁷ *MPA, op. cit.*, vol. 1, p. 312-313.

⁹⁸ *Ibid.*, vol. 1, p. 313.

⁹⁹ *Ibid.*, vol. 1, p. 300-301.

¹⁰⁰ *Ibid.*, vol. 1, p. 316-317.

¹⁰¹ *Ibid.*, vol. 1, p. 318.

¹⁰² *Ibid.*, vol. 1, p. 307.

ni canons ni mortiers pour venir à bout des fortifications¹⁰³. Il eut également des mots très durs pour ses soldats : « [...] I was still less able to foresee the cowardice of the troops that I had under my orders¹⁰⁴ ». Humilié, Bienville n'attendit pas longtemps pour préparer une deuxième expédition. Dès son retour à la Nouvelle-Orléans, vers la fin juin, il écrivait au ministre : « And in fact as we think his Majesty will wish a second campaign to be made without which the reputation of our arms would be destroyed among the Indian nations from which we should not obtain the same assistance after too long a delay¹⁰⁵ ».

3.2.3 La seconde expédition (1739-1740)

À la suite de la double défaite subie au printemps 1736, Beauharnois – sur ordre du ministre et en attendant que soit lancée la nouvelle expédition – recommença à exhorter ses alliés autochtones à effectuer des raids contre les Chicachas¹⁰⁶. Lors de l'année 1737, entre les mois d'avril et octobre, une soixantaine de prisonniers de cette nation furent faits par des partis de Kikapoux, de Sakis, de Poutouatamis, de Hurons, de Mascoutins, d'Ouyatanons, de Miamis et de Sauteurs¹⁰⁷. Un parti de 150 Sénécas emprunta également le sentier de la guerre, perdant deux guerriers et ramenant uniquement un prisonnier¹⁰⁸. De son côté, Bienville incita les Chactas à reprendre leurs attaques contre les Chicachas. Le gouverneur de la Louisiane constatait qu'il n'avait jamais vu les Chactas aussi actifs, qu'ils avaient tué 50 de leurs ennemis durant l'année 1737 et que d'autres périraient, puisque leurs récoltes de maïs avaient

¹⁰³ *Ibid.*

¹⁰⁴ *Ibid.*, vol. 1, p. 310.

¹⁰⁵ *Ibid.*, vol. 1, p. 315.

¹⁰⁶ *RAPQ, op. cit.*, 1922-1923, p. 179-180.

¹⁰⁷ Liste des partis sauvages du Canada qui ont passé au poste de Peanquishas pour aller sur les Chicachas, 1737, BAC, Série C11 A, vol. 67, fol. 212r-213r.

¹⁰⁸ Réponse de Beauharnois et Hocquart au mémoire du roi, 1737, BAC, Série C11 A, vol. 67, fol. 140r.

été mises à feu¹⁰⁹. Pour ce qui est de la seconde campagne contre les Chicachas, elle dut être retardée en raison du temps nécessaire pour construire les bateaux qui permettraient de conduire les troupes jusqu'en territoire ennemi. Bienville avait en effet changé l'itinéraire de sa marche et décidé d'emprunter le fleuve Mississippi pour se rendre à destination¹¹⁰. Au mois de mai 1738, toutefois, un revirement de situation survint, ce qui précipita le lancement de la seconde campagne. De fait, il semble que les Chactas aient alors entamé des pourparlers avec les Chicachas. Le 22 septembre 1738, Beauharnois écrivait au ministre « que les Chactas ont fait la Paix avec les Chikachias ce qui derange bien nos affaires » et qu'il donnait par conséquent l'ordre « a tous les commandants des Postes d'avertir nos Sauvages de se preparer a partir le Printems prochain pour achever ce qu'ils ont commencé¹¹¹ ».

En juin 1739, un détachement de 442 hommes partit de Montréal sous le commandement du baron de Longueuil. En route, ce nombre tomba à 372 lorsque 70 Abénakis et Iroquois du lac des Deux Montagnes désertèrent le parti¹¹². À l'automne 1739, cette armée rejoignit celle de Bienville au Fort l'Assomption. Pendant trois mois, cependant, les forces ne purent quitter l'endroit « because of the continual rains that [...] have made the roads impracticable¹¹³ ». Au début du mois de février 1740, Bienville tint un conseil avec ses officiers pour déterminer la marche à suivre. À l'unanimité, ils convinrent « that we cannot without exposing the honor of the King's arms to receive a defeat, march against the enemy, since we are not able to carry the artillery and the provisions necessary for their subjugation¹¹⁴ ». Non seulement les routes s'avéraient impraticables en raison du mauvais temps, mais les chevaux et les boeufs permettant de porter les provisions et les munitions étaient trop peu

¹⁰⁹ *MPA, op. cit.*, vol. 3, p. 705, 709.

¹¹⁰ *Ibid.*, vol. 1, p. 335.

¹¹¹ Lettre de Beauharnois au ministre, 22 septembre 1738, BAC, Série C11 A, vol. 69, fol. 96r-96v.

¹¹² Lettre de Hocquart au ministre concernant le détachement du baron de Longueuil qui est parti rejoindre l'armée de Bienville pour la campagne contre les Chicachas, 30 septembre 1739, Série C11 A, vol. 69, fol. 238r.

¹¹³ *MPA, op. cit.*, vol. 1, p. 421.

¹¹⁴ *Ibid.*, vol. 1, p. 430.

nombreux¹¹⁵. Finalement, Bienville se contenta d'envoyer un détachement de 596 hommes afin de capturer un fort chicacha et d'échanger des prisonniers. Le parti, mené par Pierre Joseph de Céloron, était composé de 201 Français, de 337 Autochtones de la Nouvelle-France et du Pays des Illinois ainsi que de 58 Chactas¹¹⁶. Ces derniers, à la suite d'une trahison des Chicachas à leur égard qui leur coûta 16 hommes, se révélaient maintenant déterminés à les détruire¹¹⁷.

Le 22 février, le détachement arriva en territoire chicacha « environ à 150 pas de trois forts très voisins les uns des autres¹¹⁸ ». Après quelques jours de petites escarmouches, des pourparlers furent entamés le 25. À son départ, Céloron avait en effet reçu les instructions suivantes de la part de Bienville : « [...] si, pendant ou après la dite attaque, les Sauvages entraînent dans quelques pourparlers de paix, comme c'est leur usage, il y donnera les mains aux conditions que les Chicaches lui céderont les Natchez entre les mains des Iroquois, qu'ils renverront les prisonniers blancs et noirs français qu'ils pourront avoir¹¹⁹ ». Le 28, les Chicachas se plièrent aux clauses des Français et ils ramenèrent les prisonniers qu'ils avaient en leur possession. Quant aux Natchez, ils en livrèrent trois aux Français, les autres ayant réussi à s'évader ou étant partis à la chasse¹²⁰. Alors que Bienville défendait les bienfaits de sa seconde expédition en mentionnant que « si la paix n'est pas aussy glorieuse que l'Eût [03v] Eté la déffaitte de nos Ennemis, Elle Sera du moins très avantageuse a la Colonie qui a besoin de repos¹²¹ », d'autres se révélaient beaucoup moins enthousiastes. Le père François Nau, missionnaire au Sault Saint-Louis, affirmait par exemple que « la guerre des Chicachias s'est faite à la honte des François, qui avec la plus belle armée

¹¹⁵ *Ibid.*, vol. 1 p. 438-439.

¹¹⁶ *RAPQ, op. cit.*, 1922-1923, p. 157. ; *MPA, op. cit.*, vol. 1, p. 439.

¹¹⁷ *RAPQ, op. cit.*, 1922-1923, p. 157-158.

¹¹⁸ *Ibid.*, 1922-1923, p. 161.

¹¹⁹ *Ibid.*, 1922-1923, p. 180.

¹²⁰ *Ibid.*, 1922-1923, p. 165.

¹²¹ Lettre de Beauharnois au ministre, 11 mai 1740, BAC, Série C11 A, vol. 74, fol. 3r-3v.

qu'on ait jamais vû dans ce pays cy et une grande quantité de bombes et de canons, n'ont osé attaquer de misérables sauvages¹²² ».

De toute façon, la trêve ne dura pas longtemps. À l'automne 1740, les Chicachas attaquèrent un convoi sur le Mississippi, tuant et faisant prisonniers 28 Français. Il semble qu'ils aient agi de la sorte pour se venger d'un coup que leur firent les Iroquois du Sault après la paix, au cours duquel plus d'une vingtaine de leurs gens perdirent la vie¹²³. En 1741, les Chactas reprirent eux aussi leurs raids contre les Chicachas. En février 1742, Bienville signalait qu'ils avaient plusieurs larges partis en campagne et qu'ils avaient tué environ 54 personnes lors de l'année précédente¹²⁴. Le gouverneur de la Louisiane se réjouissait de la reprise des hostilités et soutenait que réconcilier les Chactas et les Chicachas n'avait pas été la bonne stratégie. Pour appuyer son point, il invoquait notamment « the character of all the Indians in general who require always to be occupied in some war and who perhaps would make us uneasy if they were too tranquil [and] the mutual enfeebling of the belligerent nations, which is the greatest advantage that we can derive from the expenditures that these wars occasion¹²⁵ ».

Bref, en dépit du contexte particulier dans laquelle elle se déroulait (précarité financière de la colonie louisianaise), la guerre des Chicachas impliquait une stratégie similaire à celle utilisée par les autorités de la Nouvelle-France à l'égard des guerres du Sud. Dans les deux cas, il fallait diviser pour mieux régner. Aussi, il convenait d'occuper les Autochtones à se combattre entre eux afin de détourner leur attention et de contribuer à leur affaiblissement. Cela affermissait la position française, tout en mettant à mal les plans des Anglais qui visaient à s'attacher ces nations pour

¹²² *RAPQ, op. cit.*, 1926-1927, p. 314.

¹²³ "Mémoire de Canada 1740-1741" par Josué Dubois Berthelot de Beaujours, 1741, BAC, Série C11 A, vol. 76, fol. 263r. ; Lettre de Hocquart concernant l'expédition contre les Chicachas, 6 juillet 1740, BAC, Série C11 A, vol. 73, fol. 71v. ; Lettre de Beauharnois au ministre, 24 octobre 1740, BAC, Série C11 A, vol. 74, fol. 98v.

¹²⁴ *MPA, op. cit.*, vol. 3, p. 758-759.

¹²⁵ *Ibid.*, vol. 3, p. 767.

commercer. Maîtres dans l'art de la diversion, les Français surent tirer profit de conflits déjà existants entre les différents groupes dans le but de servir leurs propres intérêts. Les guerriers amérindiens, quant à eux, étaient loin de représenter des mercenaires aux services des Français. Comme nous le verrons encore une fois dans le dernier chapitre, ils suivaient souvent leur propre agenda en effectuant des raids sur les nations du Sud. Mais il n'en demeure pas moins que les Français, de par leurs exhortations constantes et leurs présents, eurent une influence considérable sur l'escalade et le développement de ce conflit. Si l'incitation aux guerres du Sud s'insérait parfaitement dans la stratégie française à l'égard des Autochtones durant les premières décennies du XVIII^e siècle, cette politique allait toutefois commencer à être remise en question à partir de 1744. En 1752, elle fut abandonnée et un revirement stratégique s'opéra. Après avoir longuement encouragé les guerres du Sud, les Français allaient maintenant chercher à y mettre un terme et à intégrer les nations du Sud à leur orbite. Le prochain chapitre, en se penchant sur le contexte de la guerre de la Conquête, tentera justement de cerner les raisons de ce renversement.

CHAPITRE IV

VERS UN RETOURNEMENT STRATÉGIQUE : LE DÉSIR D'INTÉGRER LES
NATIONS DU SUD À L'ORBITE FRANÇAISE, 1752-1760

À partir de 1743, les Chicachas commencèrent à ressentir sérieusement les conséquences de la reprise des raids par les Chactas et les Autochtones des Grands Lacs. En février, Bienville notait que « that nation, formerly so proud, is considerably weakened », que la majorité des individus prévoyait quitter la colonie de la Louisiane afin de s'installer à proximité de la Caroline du Sud et que seule l'obstination d'un de leurs chefs les empêchait pour l'instant de concrétiser ce projet¹. Dans les années qui suivirent, plusieurs Chicachas désireux de trouver un refuge quittèrent la Louisiane pour aller s'établir à l'est des Appalaches. En 1754, on en comptait un bon nombre parmi les Chérakis et les Creeks². En 1743, toutefois, les Chicachas aspiraient toujours à une paix avec les Français et, au mois d'août de la même année, l'espoir d'y parvenir s'en trouva conforté après le départ de Bienville pour la France et son remplacement par Pierre de Rigaud de Vaudreuil comme gouverneur de la colonie louisianaise³.

Dès 1744, en effet, les autorités françaises envisagèrent de « faire une paix Solide » avec les Chicachas de même qu'avec les Chérakis⁴. Quelques années plus tard, elles allaient en faire de même à l'égard des Catawbas. Il fallut néanmoins attendre l'année 1752 pour que ce revirement stratégique deviennent pleinement effectif et qu'un « changement dans le système des sauvages en Canada » soit officiellement décrété par le Président du Conseil de la Marine. Dans ce chapitre, je me pencherai d'abord sur les balbutiements et les causes de ce retournement ainsi que

¹ MPA, *op. cit.*, vol. 3, p. 774. ; CSHSW, *op. cit.*, vol. 18, p. 2-3.

² James R. Atkinson, *op. cit.*, p. 85.

³ *Ibid.*, p. 77.

⁴ Lettre de Beauharnois au ministre, 21 octobre 1744, BAC, Série C11 A, vol. 81, fol. 182v.

sur les obstacles que rencontra l'adoption d'une telle politique. Puis, dans un second temps, je montrerai que le désir des Français d'intégrer les nations du Sud dans leur giron était intimement lié à la course pour l'Ohio que se livrèrent les deux puissances coloniales au terme du Régime français.

4.1 Où l'on envisage de « Faire une Paix Solide avec ces Nations »

Faute d'avoir consulté la correspondance française de l'époque, les quelques historiens s'étant penchés sur les « Southern Wars » n'ont pas su discerner que la stratégie des Français vis-à-vis des guerres du Sud avait évolué entre 1701 et 1760. Pourtant, les sources sont sans équivoque à ce sujet. En décembre 1756, par exemple, loin d'inciter les Iroquois à effectuer des raids contre les Têtes plates, le gouverneur de la Nouvelle-France les invitait plutôt à aimer leurs anciens ennemis comme leurs « véritables frères pourvu qu'ils se comportent toujours avec le même zèle⁵ ». Il est vrai, cependant, que cette volte-face ne se fit pas de manière instantanée. Jusqu'en 1752, et même jusqu'à la fin du Régime français dans le cas des Chicachas, les autorités françaises hésitèrent à accorder la paix aux nations du Sud. En mars 1744, deux options étaient envisagées : « [...] il aura fallu vous régler, [...] soit pour vous faire continuer de faire harceler les Chicachas et les Cherakis et Testes plates, soit pour faire cesser les Incursions que les nations de Canada paroissent disposées à renouveler contre eux⁶ ». En octobre 1746, la même incertitude planait quant à la voie à suivre : « Lorsqu'il [Vaudreuil] m'aura fait part de ses réflexions au sujet des propositions de paix que les Chicachas et les Cherakis lui ont faites, je prendrai le parti qui conviendra le mieux à l'avantage de la Colonie par rapport aux circonstances⁷ »

⁵ Réponses de Vaudreuil de Cavagnial aux paroles des députés iroquois (interprète Perthuis), 21 décembre 1756, BAC, Série C11 A, vol. 101, fol. 258r.

⁶ Le Président du Conseil de Marine à M. de Beauharnois, 24 mars 1744, BAC, Série B, vol. 78, fol. 21v.

⁷ Lettre de Beauharnois au ministre, 1 octobre 1746, BAC, Série C11 A, vol. 85, fol. 198v-199r.

». Dans cette partie, je m'attarderai donc, en premier lieu, à examiner les difficultés et les hésitations des Français par rapport à un changement de stratégie vis-à-vis des guerres du Sud. Puis, en deuxième lieu, je me pencherai sur les causes qui menèrent à un changement de la politique indienne en 1752.

4.1.1 Des difficultés qui en découlent

Si les autorités françaises tergiversèrent longuement avant d'adopter une nouvelle politique à l'égard des guerres du Sud, c'est notamment parce qu'elles rencontrèrent certains obstacles à la concrétisation de ce projet. Elles constatèrent premièrement que freiner les partis de leurs alliés autochtones ne se révélait pas aussi simple qu'elles l'auraient pensé. Loin de se plier aveuglément aux demandes des Français, ces derniers, qui avaient leurs propres motifs pour effectuer des raids vers le sud, continuèrent en effet à emprunter ce sentier de la guerre jusqu'en 1760. Lors de la guerre de la Conquête, par exemple, certains Iroquois choisirent de combattre les Catawbas au lieu de prendre part à la lutte entre la France et l'Angleterre⁸. Ils agirent de la sorte en dépit des demandes de la part des deux puissances coloniales de voir cesser ces attaques. Outre le désir d'adopter des prisonniers à travers un rituel de deuil ainsi que celui d'acquérir prestige et honneur, ces guerriers étaient également motivés par la vengeance. C'est du moins ce que laissait entendre Beauharnois dans une lettre au ministre datant de 1744 et dans laquelle il faisait part des difficultés qu'il rencontrerait « infailliblement » lorsqu'il ordonnerait aux Amérindiens de mettre un terme aux raids contre les Chicachas : « S'ils ont d'abord Epousé l'interest des françois lorsque je les ay porté a harceler les Chicachas, les pertes qu'ils y ont faites et nomément l'hyver dernier leur devient aujourdhy une cause personnelle et rend

⁸ Gail D. Macleitch, *Imperial entanglements: Iroquois change and persistence on the frontiers of empire*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2011, p. 127-128.

les moyens de les contenir dans la tranquillité plus difficiles dans leur Exécution⁹ ». Aussi, puisque plusieurs alliés amérindiens des Français trouvaient la mort durant ces raids¹⁰, cela instaurait un cycle de violence par lequel les guerriers portaient de leur propre chef pour tirer vengeance de ces pertes. Le fait que les Autochtones combattaient souvent pour une « cause personnelle » montre bien qu'ils étaient loin de constituer des mercenaires au service des puissances coloniales. À vrai dire, étant donné l'importance de la guerre pour leurs sociétés, il s'avérait plus facile de les inciter à combattre que de freiner leurs ardeurs, chose qui ne pouvait se faire que « par des présents considérables pour couvrir les morts¹¹ ».

Les Français redoutaient également les effets politiques et diplomatiques de la cessation des hostilités à l'égard des nations du Sud. Incertains des réelles intentions de ces groupes, ils préféraient différer la paix afin d'obtenir davantage de preuves de leur sincérité :

Jé pense effectivement que cette paix ainsy que celle que les Cheraquis et Chicachas pouroient faire avec les nations de ce Continent pouroit contribuer a la tranquillité de tout le Missisipy ; Mais il seroit dangereux que ces Sauvages qui sont en grand nombre et qui ont beaucoup d'ascendant sur l'Esprit des autres Nations venant a se joindre aux Têtes plates et autres sauvages peu disposez pour le françois ne formassent des Liaisons trop Etroite C'est suivant cette reflexion que j'ay Ecrit a M. Le Chêr Bertet qu'il n'estoit pas temps de rien conclure et qu'il falloit que les Chicachas et Cheraquis donnassent auparavant des preuves de la sincérité de la paix qu'ils demandoient¹².

Par ailleurs, en demandant la fin des incursions contre les nations du Sud, les Français se voyaient par le fait même contraints d'abandonner leur stratégie de diversion. Sur

⁹ Lettre de Beauharnois au ministre, 21 octobre 1744, BAC, Série C11 A, vol. 81, fol. 183r-183v.

¹⁰ Dans sa lettre, Beauharnois donne l'exemple de trente Iroquois du Sault et du Lac qui perdirent la vie lors d'une incursion contre les Chérakis. Voir, *Ibid.*, fol. 183v.

¹¹ *Ibid.*, fol. 182v.

¹² Lettre de Beauharnois au ministre, 3 novembre 1746, BAC, Série C11 A, vol. 85, fol. 233r-233v.

qui, en effet, les Autochtones du Nord allaient-ils pouvoir maintenant se divertir ? Cette impasse explique pourquoi même après 1752, qui marque un tournant dans la politique indienne en Nouvelle-France, les Français ne purent totalement mettre de côté leur ancienne stratégie. En octobre 1754, par exemple, le gouverneur Duquesne signalait qu'il avait consenti à la paix avec les Chérakis « parce que aucun de nos Sauvages ne vont frapper sur les Cherakis, mais bien sur les têtes plates et Tchicachas qu'il est nécessaire d'entretenir pour avoir un os à ronger¹³ ».

4.1.2 « Changement dans le système des sauvages en Canada »

Comme je l'ai montré dans la section précédente, les autorités coloniales envisagèrent dès 1744 d'établir une paix avec les nations du Sud. Toutefois, pour plusieurs raisons, elles hésitèrent ou furent incapables d'y parvenir. Or, en 1752, des consignes en provenance de France indiquaient aux officiers de la colonie qu'une nouvelle politique à l'égard des Autochtones allait désormais devoir être mise en vigueur. Il convient ici de citer en long et en large le contenu de cette missive, dans laquelle on mentionne clairement que l'incitation aux guerres du Sud n'était plus nécessairement bénéfique pour la colonie :

Vous aurez à travailler à un autre changement dans le système du gouvernement des sauvages en Canada. Dans la vue de les occuper et de les affaiblir on a eü pour principe de profiter de toutes les occasions pour exciter et fomenter des guerres entr'eux. Cela étoit avantageux dans le commencement de l'établissement de la Colonie. Mais au point où sont aujourd'hui réduites ces nations et dans les dispositions où elles sont en général il est plus utiles à tous égards que les français

¹³ Lettre de Duquesne au ministre, 13 octobre 1754, BAC, Série C11 A, vol. 99, fol. 292r.

jouent le rôle de protecteurs et de pacificateurs entre elles. Elles en auront plus de considération et d'attachement pour nous¹⁴.

Pour appuyer la pertinence d'un tel revirement, le Président du Conseil de la Marine donna l'exemple de la stratégie adoptée par de La Jonquière à l'occasion du meurtre de 18 Iroquois du Sault par des Chérakis en 1751. Il affirma que si le gouverneur avait alors tenté de pacifier ces deux nations, au lieu d'exhorter les Iroquois à venger ce coup, il serait peut-être parvenu à détacher les Chérakis des Anglais et à se les concilier¹⁵.

Il est intéressant ici d'insister sur l'expression « au point où sont aujourd'hui réduites ces nations », car elle nous éclaire sur l'une des causes du revirement stratégique. En fait, si l'on cherchait au départ à affaiblir les Autochtones en alimentant les divisions entre eux, il semble que cet objectif ait été en parti atteint vers la fin du Régime français. J'ai déjà évoqué plus haut que les Chicachas, à partir des années 1740, commençaient à être « considérablement affaiblis » par les attaques de leurs ennemis. Or, une situation similaire affligeait également les Catawbas. Vers 1750, ces derniers combattaient onze nations différentes et ces conflits perpétuels allaient jusqu'à menacer leur existence même¹⁶. Les autorités anglaises faisaient en effet état du danger « the Catawbas were in of being destroyed by the War carried on against Them at the Instigation of the French [...] by the Five Nations, the Delawares, some of the Ohio Indians, the Susquehannas & Virginias Indians¹⁷ ».

Néanmoins, encore plus que les guerres intertribales, ce sont surtout les maladies européennes qui décimèrent les populations autochtones. Ce choc

¹⁴ Le Président du Conseil de Marine à MM. Duquesne et Bigot, 16 juin 1752, BAC, Série B, vol. 95, fol. 32v.

¹⁵ *Ibid.*, fol. 32v-33r. ; Voir aussi, Feuille au net ou rapport portant mention "approuvé", 1752, BAC, Série C11 A, vol. 98, fol. 452r.

¹⁶ James H. Merrell, *loc. cit.*, 1987, p. 125.

¹⁷ William Johnson, *The Papers of Sir William Johnson*, Albany, The University of the State of New York, vol. 1, p. 913-914. (*JP* ci-après) ; Voir aussi, *MPCP, op. cit.*, vol. 5, p. 303-304.

microbien, qui s'explique par le manque de résistance des Amérindiens aux agents pathogènes du Vieux Continent, affecta les premiers habitants de l'Amérique dès les débuts du contact. Charles C. Mann, qui se base sur l'exemple d'Hispaniola, souligne que ce n'est pas tant la cruauté des conquistadors qui participa à l'hécatombe démographique de l'île, mais qu'il faudrait plutôt blâmer l'Échange colombien : « À l'époque préhispanique, aucune des épidémies répandues en Europe et en Asie ne sévissait dans les Amériques. [...] Dès qu'elles eurent franchi l'océan, ces maladies décimèrent les Indiens d'Hispaniola avec une férocité stupéfiante¹⁸ ». Parmi ces infections, notons la variole ou petite vérole (*smallpox* en anglais) qui fut particulièrement dévastatrice. Selon Frederick W. Hodge, les épidémies de 1738 et de 1759 décimèrent les Catawbas. La seconde aurait à elle seule entraîné la mort de la moitié de la nation¹⁹. À l'instar des Catawbas, les Chérakis furent grandement affectés par les infections européennes. Ils auraient perdu 1000 guerriers en 1739 en raison de la variole²⁰. Chez les Amérindiens du Nord, le fléau des maladies européennes fut aussi la cause d'un affaiblissement démographique important. En 1717, alors que Joncaire rendait visite aux Tsonnontouans, il « trouva en y arrivant que la petite verole n'y faisoit pas moins de ravage qu'en Canada, et il Sçut que les autres quatre Cantons Iroquois en estoient aussy fort maltraité²¹ ». Puis, en 1733, on apprenait que la même maladie continuait « de faire bien du desordre » au Détroit, dans le pays des Illinois ainsi que chez les Cinq Nations où avaient péri « cinq cent Guerriers dans leurs cinq Villages²² ».

Au cours de la première moitié du XVIII^e siècle, des événements de nature politique contribuèrent également à l'affaiblissement des Autochtones et cela s'avère

¹⁸ Charles C. Mann, *1493 : Comment la découverte de l'Amérique a transformé le monde*, Paris, Albin Michel, 2013, p. 29-30.

¹⁹ Frederick W. Hodge, *op. cit.*, p. 214.

²⁰ *Ibid.*, p. 247.

²¹ Lettre de Vaudreuil au Conseil de Marine, 24 octobre 1717, BAC, Série C11 A, vol. 38, fol. 125r.

²² Lettre de Beauharnois au ministre, 24 juillet 1733, BAC, Série C11 A, vol. 59, fol. 16r. ; Lettre de Beauharnois au ministre, 30 mai 1733, BAC, Série C11 A, vol. 59, fol. 8r.

particulièrement vrai dans le cas des Cinq Nations. Pour Richard Haan, la construction des forts de Niagara et d'Oswego, vers la fin des années 1720, dénotait une perte de puissance diplomatique des Iroquois : « As a result, the Iroquois were forced to the sidelines to observe what became a two-sided contest between England and France for control of the Great Lakes²³ ». Le traité de Lancaster, ratifié en 1744, a aussi été interprété par les historiens comme un événement ayant entraîné l'affaiblissement des Cinq Nations. Lors de cette conférence, non seulement les Iroquois renoncèrent à leurs droits sur l'Ohio, mais ils perdirent aussi le respect et la confiance des nations qui leur étaient tributaires dans cette région²⁴.

Enfin, si l'on veut comprendre le revirement stratégique de 1752, il faut surtout garder à l'esprit que l'année 1744 marquait le début de la guerre de Succession d'Autriche (1744-1748) et que quelques années plus tard, en 1754, la guerre de la Conquête (1754-1760) allait éclater à son tour. Dans le troisième chapitre, j'ai parlé de l'importance des alliances autochtones pour l'avantage militaire qu'elles conféraient. Or, force est d'admettre que ces alliances s'avéraient d'autant plus importantes en temps de guerre. Au début de la guerre de Succession d'Autriche, par exemple, l'intendant Hocquart notait que « M.r le Général continuë d'Estre occupé a Montreal a mettre toutes les Nations Sauvages dans nos interests²⁵ ». Ainsi, dans un contexte de conflit avec l'Angleterre, les autorités françaises en sont probablement venues à la conclusion qu'alimenter les guerres intertribales ne représentait plus la stratégie appropriée pour s'attacher les Autochtones et notamment les nations du Sud. Ces dernières, comme je le montrerai dans la section suivante, gagnaient désormais à être intégrées à l'orbite française. Aux yeux des deux puissances coloniales, elles représentaient des alliées militaires de premier plan, dont le support pourrait notamment se révéler utile pour le contrôle de l'Ohio.

²³ Richard Haan, *loc. cit.*, p. 324. Richter adhère aussi à l'idée d'une perte de puissance iroquoise vis-à-vis des Européens à partir des années 1730. Voir, Daniel K. Richter, *op. cit.*, 1992, p. 4.

²⁴ Francis Jennings, *loc. cit.*, 1985, p. 47. ; Fred Anderson, *op. cit.*, p. 23.

²⁵ Lettre de Hocquart au ministre, 22 juillet 1744, BAC, Série C11 A, vol. 81, fol. 253r.

4.2 L'épilogue du Régime français

Le 28 mai 1754, Georges Washington, alors jeune officier dans la milice de Virginie, attaqua avec 40 hommes et plusieurs alliés autochtones un parti de Français qui campait non loin de Great Meadows, dans la vallée de l'Ohio. Cette embuscade²⁶, où 10 Français perdirent la vie et 21 furent faits prisonniers²⁷, marqua le début de la guerre de la Conquête. Dans les mois qui suivirent, les premières batailles (celle autour du fort Nécessité le 3 juillet 1754 et celle de la Monongahela le 9 juillet 1755) de la *French and Indian War* eurent lieu dans la même région. Cela n'est pas anodin, car, comme le rappelle Michael N. McConnell, « the Ohio Country provided the spark that ignited the last of the Anglo-French wars for empire²⁸ ». De fait, à partir de la fin des années 1740, la France et l'Angleterre commencèrent à s'intéresser sérieusement à la vallée de l'Ohio. Pour les Français, le contrôle de cette région apparaissait crucial, puisqu'il permettrait d'assurer la communication entre la Louisiane et la Nouvelle-France, tout en empêchant l'expansion anglaise à l'ouest des Appalaches. Les Anglais, quant à eux, voyaient surtout ce territoire comme un vaste espace à coloniser²⁹. Or, afin de s'y imposer, les puissances coloniales se devaient de mettre dans leurs intérêts le plus d'Autochtones possible. Il fallait non seulement chercher à s'attacher les groupes de la Belle Rivière³⁰ et les Cinq Nations iroquoises, mais il convenait également de s'assurer de l'alliance des nations du Sud (notamment les Têtes plates et les Chérakis), qui constituaient une force militaire considérable pouvant être mobilisée dans la région. Dans cette partie, je commencerai donc par décrire la course pour l'Ohio que se livrèrent la France et l'Angleterre à la fin du

²⁶ Appellée bataille de Jumonville Glen, du nom du commandant français (Joseph Coulon de Villiers, sieur de Jumonville) tué lors de l'affrontement.

²⁷ Fernand Grenier, éd., *Papiers Contrecoeur et autres documents concernant le conflit anglo-français sur l'Ohio de 1745 à 1756*, Québec, Presses Universitaires Laval, 1952, p. 157.

²⁸ Michael N. McConnell, *op. cit.*, p. 1.

²⁹ Fred Anderson, *op. cit.*, p. 17-18.

³⁰ Nom donné à l'époque à la rivière Ohio.

Régime français. J'analyserai ensuite les démarches de ces deux puissances pour s'assurer du support des nations du Sud entre 1754 et 1760.

4.2.1 La course pour l'Ohio

Au lendemain de la guerre de Succession d'Autriche, l'intérêt des Français pour la vallée de l'Ohio commença à se faire de plus en plus grand. Lorsqu'ils apprirent que des commerçants anglais se trouvaient dans la région, ils décidèrent d'envoyer une expédition afin de faire le point sur la situation. Menée par Pierre Joseph Céloron de Blainville et composée d'environ 250 hommes (dont 30 Amérindiens), cette expédition partit pour la Belle Rivière le 15 juin 1749³¹. Les objectifs du voyage étaient multiples. Céloron avait entre autres reçu l'ordre du marquis de La Galissonnière, gouverneur intérimaire de la Nouvelle-France de 1747 à 1749, de « rétablir la tranquillité dans certains cantons », de « traiter de bonnes affaires » avec les Autochtones de la région et de « réconcilier entre elles quelques nations sauvages, qui s'étoient brouillées à l'occasion de la guerre qui vient de finir³² ». Céloron devait aussi tenter d'intégrer les groupes de la Belle Rivière à l'orbite française en minant l'influence des Anglais. À cet égard, l'expédition fut un échec. Globalement, les Autochtones accueillirent Céloron avec hostilité et, au terme de son voyage, lorsque vint le temps d'évaluer l'allégeance des Amérindiens dans la région, Céloron dressa le constat suivant : « Tout ce que je puis dire, c'est que les nations de ces endroits sont très mal disposées pour les François et dévouées entièrement à l'Anglois³³ ». Parmi les nations hostiles aux Français, notons les

³¹ Pierre Margry, éd., *Mémoires et documents pour servir à l'histoire des origines françaises des pays d'outre-mer. Découvertes et établissements des Français dans l'ouest et dans le sud de l'Amérique septentrionale, 1679-1754*, Vol. 6, « Exploration des affluents du Mississippi et découverte des Montagnes Rocheuses (1679-1754) », Paris, Maisonneuve Frères et CH. Leclerc, éditeurs, 1888, p. 666.

³² *Ibid.*, p. 674, 681, 687.

³³ *Ibid.*, p. 725.

Iroquois de l'Ohio, dont le chef Tanacharisson constituait le principal allié des Anglais dans la région³⁴. Céloron faisait également preuve de perplexité quant à la voie à suivre pour attirer ces groupes dans le giron français : « Si l'on employe la violence, ils seront avertis et prendront la fuite. Ils ont un grand azile chez les Testes plates, dont ils ne sont pas beaucoup éloignés. Si l'on y envoie en commerce, nos négocians ne pourront jamais donner nos marchandises aux prix de l'Anglois par la quantité de frais qu'ils seront obligés de faire³⁵ ». En ce qui a trait à l'éventualité de bâtir un poste sur la Belle Rivière, il ne nia pas qu'un « établissement solide pourroit être utile à la colonie », mais précisa que cela ne pourrait se faire sans « une extrême dépense³⁶ ».

L'expédition de Céloron ne fit que confirmer les appréhensions des autorités françaises. Dans son fameux mémoire sur les « colonies de la France dans l'Amérique septentrionale », rédigé en décembre 1750, La Galissonnière faisait état de l'importance de la vallée de l'Ohio et des conséquences qui résulteraient d'une prise de possession de cette contrée par les Anglais. Selon lui, tout établissement anglais dans la région se révélerait extrêmement nuisible pour la colonie, et ce pour cinq raisons. Premièrement, les Anglais y seraient plus à même « de débaucher les nations Sauvages ». Deuxièmement, ils « auroient plus de facilité d'interrompre la communication du Canada à la Louisiane ». Troisièmement, c'est uniquement par cette voie que les Anglais pourraient espérer tenter la conquête du Mexique. Quatrièmement, cela leur donnerait le moyen d'attaquer avec efficacité tous les postes français le long du Mississippi. Enfin, un établissement anglais dans la vallée de l'Ohio rendrait vulnérable le poste des Miamis et, partant, celui du Détroit. À la

³⁴ Thanenhisshon, Tanahisshon ou Tanacharisson était le chef des Iroquois qui, à partir des années 1720, avaient migré de manière continue dans la vallée de l'Ohio : « A Seneca though his mother was a Catawba, Tanaghrisson came to embody the growing autonomy and rising influence of the Iroquois living in the Ohio Country. [...] Tanaghrisson's authority was clearly enhanced by British generosity as he became the colonists' "half king"— their preeminent ally in the Ohio Country ». Voir, Michael N. McConnell, *op.cit.*, p. 75.

³⁵ Pierre Margry, *op. cit.*, p. 725.

³⁶ *Ibid.*, p. 726.

fin de son mémoire, La Galissonnière recommandait vivement « l'établissement de quelques postes sur la belle Rivière³⁷ ».

Si en 1751 les Français admettaient encore l'existence d'une certaine souveraineté iroquoise sur les terres de l'Ohio³⁸, leur discours changea drastiquement au cours de l'année suivante. En avril 1752, alors que Duquesne succédait à de La Jonquière comme gouverneur de la Nouvelle-France, ses instructions étaient sans équivoque : la vallée de l'Ohio appartenait incontestablement à la France en vertu de sa découverte par Cavalier de La Salle au XVII^e siècle³⁹. On y apprenait également que les démarches des Anglais pour s'attacher les Autochtones de la région commençaient à être couronnées de succès. Aussi, dans ses directives, Duquesne avait comme mandat de « make every possible effort to drive the English from our territory, and to prevent them coming there to trade⁴⁰ ». En outre, afin de réussir dans cette entreprise, il apparaissait de plus en plus indispensable d'envoyer des « forces suffisantes » dans la Belle Rivière⁴¹. Finalement, le 18 octobre 1752, Duquesne décida d'agir et fit part à Claude-Pierre Pécaudy de Contrecoeur⁴², « sous le grand secret », qu'il comptait mettre sur pied une expédition « pour aller s'emparer et s'établir dans la belle Rivière que nous sommes alavaille de perdre⁴³ ». En avril 1753, une expédition menée par le Sieur de Marin (Pierre-Paul de la Malgue) partit donc pour la vallée de l'Ohio. Dans les années qui suivirent, les Français construisirent quatre forts dans la région : le fort Presqu'île, le fort de la Rivière-aux-Bœufs, le fort

³⁷ Mémoire de La Galissonnière sur les "colonies de la France dans l'Amérique septentrionale", Décembre 1750, BAC, Série C11 A, vol. 96, fol. 265r-265v.

³⁸ Lors d'une conférence le 11 juillet 1751, de La Jonquière parlait ainsi aux Onontagués : « Je conviens toujours que cette terre vous a été donnée par le Maître de la vie ». Voir, Paroles des Onontagués à La Jonquière, 11 juillet 1751, BAC, Série C11 A, vol. 97, fol. 157v.

³⁹ NYCD, *op. cit.*, vol. 10, p. 243.

⁴⁰ *Ibid.*, vol. 10, p. 244, 242.

⁴¹ *Ibid.*, vol. 10, p. 251.

⁴² Alors commandant au fort Niagara, cet homme sera amené à jouer un rôle important en Ohio. Le 25 décembre 1753, il deviendra commandant des troupes françaises dans la région. Voir, Fernand Grenier, *op. cit.*, p. 88.

⁴³ *Ibid.*, p. 17.

Duquesne ainsi que le fort Machault. Lorsqu'il apprit que ses rivaux commençaient à s'établir le long de la Belle Rivière, le gouverneur de la Virginie s'insurgea contre cette démarche et clama tout haut que ces terres appartenaient aux Anglais : « Les pays situés le long de la rivière d'Ohio [...] sont si évidemment la propriété de la Couronne de la Grande-Bretagne, que je suis également surpris et touché d'apprendre qu'un corps de troupes françaises érige des forteresses et fait des établissements sur cette rivière [...] »⁴⁴. Comme il fallait s'y attendre, les Français rétorquèrent aux prétentions anglaises⁴⁵ que les terres de la Belle Rivière étaient plutôt la propriété incontestable du roi de France⁴⁶.

Bref, on le voit, l'importance de l'Ohio aux yeux des deux puissances coloniales ainsi que l'impossibilité pour chacune d'elle de céder face à son adversaire rendaient le conflit inévitable. Le 28 mai 1754, lors de la bataille de Jumonville Glen, les premiers coups furent portés. Or, la guerre une fois déclenchée, il devenait primordial pour la France et l'Angleterre de s'assurer d'alliés autochtones dans l'Ohio. Si les Amérindiens de la Belle Rivière semblaient pour la plupart avoir adopté une position proanglaise à l'époque où Céloron effectua son expédition, la situation n'était plus la même en 1754. La récente percée française couplée à une inaction des Anglais avaient en effet terni le prestige de ces derniers dans la région et notamment de leur principal allié Tanacharisson⁴⁷. À cet égard, le 1^{er} juillet 1754, les Autochtones de la vallée de l'Ohio envoyaient « un Collier aux Cinq nations pour faire retirer Tanarisson et Sa bande ». Devant ce retournement, Duquesne ne pouvait que féliciter Contrecoeur : « J'ai reçu Monsieur, votre dépêche [...] qui m'a fait grand plaisir par le progrès prématuré que vous faites Sur l'esprit des Sauvages de votre

⁴⁴ Pierre Margry, *op. cit.*, p. 728.

⁴⁵ Ces prétentions se basaient probablement sur le traité de Lancaster (1744) ou sur le traité signé à Logg's Town en mai 1752 entre Tanacharisson et la Compagnie de l'Ohio. Voir, Michael N. McConnell, *op.cit.*, p. 96.

⁴⁶ Pierre Margry, *op. cit.*, p. 730.

⁴⁷ Michael N. McConnell, *op.cit.*, p. 108.

continent [...]»⁴⁸. Quelques semaines plus tard, à la suite de la victoire française au fort Nécessité, le gouverneur signalait encore une fois à Contrecoeur l'importance de gagner et de s'affider les « Sauvages »⁴⁹. En juin 1755, alors que le général Braddock marchait contre le fort Duquesne, les nations du Sud n'étaient plus l'ennemi commun contre qui la hache des guerriers devait s'abattre. Le discours que fit alors Contrecoeur à ses alliés montrait très bien en quoi la stratégie française avait évolué : « Les anglais Sont Déjà En mouvement pour venir troubler La tranquillité qui commançoit a S'etablir Dans ce paÿs-cy, voicy La hache D'onnoityo je vous La met Entre Les mains affin que vous, vous En Serviez pour pousser Lennemis Commun⁵⁰ ».

4.2.2 « Mettre toutes les nations sauvages dans nos interests » : l'importance de s'attacher les nations du Sud

Cette section met clairement en lumière le changement de stratégie des Français à l'égard des guerres du Sud ainsi que leur désir d'intégrer les Têtes plates et les Chérakis à leur orbite. Malgré quelques ouvertures des deux côtés dès 1752⁵¹ et la paix accordée aux Chérakis en 1754⁵², ce fut vraiment à partir de 1756 que ce revirement se confirma. À cette époque, le gouverneur Pierre de Rigaud de Vaudreuil entama des négociations avec les Têtes plates, qui envisageaient d'abandonner les Anglais à condition « qu'on leur procure la paix avec les Nations des Pays d'en

⁴⁸ Fernand Grenier, *op. cit.*, p. 207.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 222.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 363.

⁵¹ Dans une lettre du 8 février 1752, le sulpicien François Picquet mentionnait que les Têtes plates étaient « bien disposées » et que « M. Le Général » les voulait sincèrement « compter au nombre de ses Enfants ». Voir, Copie d'une lettre du sulpicien François Picquet à La Jonquière et Bigot, 8 février 1752, BAC, Série C11 A, vol. 98, fol. 97r, 98v.

⁵² Lettre de Duquesne au ministre, 13 octobre 1754, BAC, Série C11 A, vol. 99, fol. 292r.

haut⁵³ ». Afin de prouver leur bonne volonté, les Têtes plates frappèrent sur l'Anglais pendant l'automne 1756, ce qui amena Vaudreuil à les considérer non plus comme des ennemis, mais comme les « freres de tous mes enfans ». C'est également dans ce contexte qu'il invita les Cinq Nations à aimer leurs anciens ennemis comme leurs « veritables freres pourvu qu'ils se comportent toujours avec le meme zeles⁵⁴ ». Puis, en janvier 1757, les Têtes plates envoyèrent une délégation au Détroit où ils demandèrent la paix « à toutes les nations Sauvages » et « témoignèrent le desir qu'ils avoient d'être admis au nombre des alliés du français ». Ils s'excusèrent également de leurs fautes passées et promirent aux Français que s'ils leur fournissaient « leurs besoins comme aux autres nations ils abandonneraient entièrement l'anglais et frapperoient sur luy⁵⁵ ». Il convient de souligner que la délégation n'était composée que des représentants d'un seul village. Ceux-ci affirmèrent cependant que neuf autres villages avaient une position similaire à la leur et que 30 autres attendaient leur retour pour prendre une décision⁵⁶.

Les Français, pour leur part, désiraient eux aussi une paix avec les Têtes plates. Selon Vaudreuil, une telle trêve consoliderait la position française en Ohio : « Mon principal objet est d'empêcher que les têtes plattes se déclarent contre nous [...] parceque si ces têtes plattes frappoient sur les nations de la Belle Riviere cela ralentiroit leur ardeur et je pense même que nos autres nations n'iroient pas volontiers faire la guerre aux anglais dans ce continent la⁵⁷ ». Par ailleurs, conscient que ses rivaux employaient tous les moyens pour s'attacher ces nations, Vaudreuil craignait que les villages têtes plates ne servent de base aux Anglais afin de construire des

⁵³ Feuille au roi à propos de ce qui s'est passé en Amérique depuis le mois de février (lettres apportées par la frégate la Sauvage), juillet 1756, BAC, Série C11 A, vol. 101, fol. 378r.

⁵⁴ Réponses de Vaudreuil de Cavagnial aux paroles des députés iroquois (interprète Perthuis), 21 décembre 1756, BAC, Série C11 A, vol. 101, fol. 258r.

⁵⁵ Lettre de Vaudreuil de Cavagnial au ministre, 19 avril 1757, BAC, Série C11 A, vol. 102, fol. 26r-26v.

⁵⁶ *Ibid.*, fol. 27r.

⁵⁷ *Ibid.*, fol. 28r.

bateaux qui leur permettraient d'attaquer le pays des Illinois et la Louisiane⁵⁸. En septembre 1757, les Chérakis désirèrent eux aussi entrer dans l'alliance française⁵⁹. Cela faisait évidemment l'affaire du gouverneur de la Nouvelle-France, qui signala alors qu'il mettrait « tout en usage pour que ces cherakis » lui « donnent des preuves de leur zèle pour le service du Roy⁶⁰ ».

Très rapidement, néanmoins, le doute commença à s'installer dans l'esprit des Français. En 1758, Vaudreuil notait qu'il était « tres impatient » de voir paraître de nouveaux députés têtes plates et chérakis. Il ajoutait, inquiet, « je ne Scais que penser de leur Silence⁶¹ ». Or, ce « silence » s'expliquait en grande partie par le fait que les Anglais, loin de demeurer inactifs, tentaient eux aussi par tous les moyens de maintenir les nations du Sud dans leur orbite. En effet, dès qu'ils apprirent que les Français érigeaient des établissements dans la vallée de l'Ohio, ils cherchèrent à inciter les Catawbas et les Chérakis à envoyer des partis dans la région pour combattre à leurs côtés⁶². Afin d'arriver à leurs fins, ils n'hésitaient pas à mobiliser toutes les ressources économiques nécessaires : « [...] great care must likewise be taken that the Southern Govts do not disgust or damp the present ardor & attachment of the Southern Indians by an ill timed Parsimony. At any rate, if we value their assistance as essential to our Success, it must be supported by a fixt & not a precarious Fund⁶³ ». Il semble finalement que les présents anglais eurent le dessus sur les nations du Sud. Dans les dernières années du Régime français, Vaudreuil avait beau « ne rien négliger pour détacher des anglais les têtes plattes⁶⁴ », cela n'empêcha

⁵⁸ *Ibid.*, fol. 28v.

⁵⁹ *RAPQ*, *op. cit.*, 1923-1924, p. 307.

⁶⁰ Lettre de Vaudreuil de Cavagnial au ministre, 26 octobre 1757, BAC, Série C11 A, vol. 102, fol. 118v.

⁶¹ Lettre de Vaudreuil de Cavagnial au ministre, 1758, BAC, Série C11 A, vol. 103, fol. 12r-12v.

⁶² *JP*, *op. cit.*, vol. 1, p. 387. ; R. A. Brock, éd., *The Official Records of Robert Dinwiddie, Lieutenant-Governor of the Colony of Virginia, 1751-1758*, Richmond, Virginia Historical Society, Vol. 1, 1883, p. 60-61, 131-132-133.

⁶³ *JP*, *op. cit.*, vol. 2, p. 828.

⁶⁴ Lettre de Vaudreuil de Cavagnial au ministre, 18 avril 1758, BAC, Série C11 A, vol. 103, fol. 81r. ; Voir aussi, Lettre de Vaudreuil de Cavagnial au ministre au sujet des Têtes-Plattes, 15 octobre 1758, BAC, Série C11 A, vol. 103, fol. 223v.

pas ces derniers et les Chérakis de participer à la bataille du fort Duquesne (13 septembre 1758) aux côtés des Anglais⁶⁵. Puis, en juin 1759, Vaudreuil admettait impuissant : « la moitié de la Nation des têteplates est [...] pour luy [l'anglais], et l'autre moitié balance [...] Les cherakis se sont laissés gagné par les presens des anglais, de manière qu'au dessus et au dessous de la Belle Riviere nous ne devons pas nous flatter de trouver des alliés parmi les sauvages⁶⁶ ». Les tentatives françaises d'intégrer les nations du Sud échouèrent donc en grande partie en raison de l'avantage économique des Anglais. En juin 1758, les Chérakis ne mentionnaient-ils pas à leurs neveux les Delawares : « Why do your People continue with the French who give them nothing⁶⁷ » ? Il ne faudrait cependant pas non plus oublier le fait que les nations du Sud avaient depuis longtemps contracté une alliance avec leurs voisins de la Caroline et de la Virginie, tandis que les Français avaient encouragé pendant des décennies leurs alliés autochtones à commettre des raids à leur égard. Cela a probablement joué un rôle dans leur décision d'adhérer au camp anglais lors de la guerre de la Conquête.

⁶⁵ *JP, op. cit.*, vol. 2, p. 811.

⁶⁶ Résumé de lettres de Vaudreuil de Cavagnial, 7 juin 1759, BAC, Série C11 A, vol. 104, fol. 431r-432v.

⁶⁷ *JP, op. cit.*, vol. 2, p. 848.

CONCLUSION

Dans cette recherche, mon objectif n'était pas d'aller à contre-courant des tendances historiographiques, mais plutôt de réviser une vision idéaliste des relations entre les Autochtones et les puissances coloniales. Les premiers, certes, détenaient une très grande marge de manœuvre et le fait que ni les Français (à partir de 1752) ni les Anglais ne purent mettre un terme aux guerres du Sud montre que les guerriers amérindiens suivaient souvent leur propre agenda. Toutefois, il ne faudrait pas tomber dans l'un des « travers de la *New Indian History* », qui, en voulant trop mettre les Amérindiens à l'avant-plan, finit par évacuer les puissances européennes du décor colonial. De fait, une lecture attentive des sources françaises (mais aussi anglaises) m'a amené à donner une interprétation différente des guerres du Sud, qui permet de nuancer l'idée que ce conflit s'insérait uniquement dans une logique autochtone de la guerre de deuil.

En réalité, les guerres du Sud doivent également être replacées dans un contexte de lutte impériale entre la France et l'Angleterre. Au cours de la première moitié du XVIII^e siècle, chaque puissance possédait sa propre politique indienne pour asseoir son empire en Amérique du Nord. Dans le cas de la France, cette politique consistait à créer des divisions entre les différents groupes autochtones dans le but de les occuper et de les affaiblir. Parallèlement, le but était aussi de diminuer les forces de son rival européen et d'agrandir sa sphère d'influence à ses dépens. Or, force est d'admettre que les guerres du Sud permettaient justement de répondre à ces deux objectifs. D'une part, elles servaient à faire diversion en occupant les nations du Nord à combattre à quelques 800 km de la Nouvelle-France. Ainsi, non seulement les Français se mettaient à l'abri contre toute attaque à leur endroit, mais ils pouvaient également espérer garantir la *Pax Gallica* dans les Pays d'en Haut en canalisant l'attention de leurs alliés vers un ennemi commun. Par ailleurs, dans un contexte de

lutte impériale avec l'Angleterre, les Français avaient tout intérêt à encourager les guerres du Sud et particulièrement les raids des Cinq Nations, car les Têtes plates, Chérakis et Chicachas avaient contracté une alliance auprès des Anglais. Entretenir les guerres du Sud contribuait donc à diviser (et donc à affaiblir) le camp anglais en évitant tout rapprochement entre les Iroquois et les nations du Sud.

Une autre conclusion importante de ma recherche est que les guerres du Sud ne peuvent être appréhendées sans une prise en compte du contexte particulier dans lequel elles s'inscrivent. L'exemple de la guerre des Chicachas se révèle à cet égard probant. Le peu de ressources économiques à la disposition des autorités louisianaises les contraignait à entretenir le conflit entre les Chactas et les Chicachas. Ne pouvant subvenir simultanément aux besoins de ces deux groupes, elles préféraient s'attacher les Chactas et s'aliéner les Chicachas, plutôt que de voir ces deux nations tomber dans le giron anglais. Puis, vers la fin du Régime français, dans un contexte de lutte impériale pour la maîtrise de l'intérieur du continent, les Français modifièrent leur stratégie à l'égard des nations du Sud. Constatant notamment qu'un conflit avec ces groupes pouvait dissuader leurs autres alliés amérindiens d'aller faire la guerre aux Anglais dans l'Ohio, les Français cherchèrent progressivement à intégrer les Têtes plates et les Chérakis dans leur sphère d'influence.

Ce que confirme aussi mon mémoire, c'est l'importance des alliances amérindiennes pour les puissances coloniales. Loin d'être de simples pions dans l'échiquier nord-américain, les Autochtones constituaient en effet de précieux alliés, qu'on cherchait par tous les moyens à s'attacher, tant pour le commerce que pour mener la guerre. Les Français et les Anglais ne pouvaient donc pas disposer des guerriers amérindiens comme bon leur semblait. Ils devaient faire toute une série de concessions, les ménager et surtout leur fournir les biens et les présents nécessaires au maintien de cette alliance. Les coûts entraînés par ces dépenses finirent par désavantager les Français qui ne furent jamais en mesure de concurrencer avec leurs rivaux sur ce point.

Ma recherche éclaire sous un nouvel angle un épisode militaire très peu étudié de l'histoire des Autochtones en Amérique du Nord-Est et améliore notre compréhension de la politique indienne française lors de la première moitié du XVIII^e siècle. Elle montre clairement que les Français alimentèrent les guerres intertribales dans le but de servir leurs propres intérêts. Il serait particulièrement intéressant, dans le cadre d'un autre travail, de comparer la stratégie à l'égard des guerres du Sud à celle adoptée pendant d'autres conflits de la même période. Je pense notamment à la guerre des Renards ou la guerre des Natchez. Il vaudrait également la peine d'étudier les guerres du Sud après 1760, pour voir comment évolue ce phénomène sans l'acteur français. Comment les Anglais géreront-ils ce conflit par la suite ? Enfin, la guerre des Chicachas aurait en soi mérité son propre mémoire et j'invite les chercheurs à s'intéresser davantage à la Louisiane française et aux Pays des Illinois. Il me semble que ces régions, pourtant très importantes, demeurent des parents pauvres de l'historiographie comparativement aux Pays d'en Haut. Mon travail demeure une interprétation et je n'ai nullement la prétention d'y présenter *la* vérité. De savoir que d'autres le critiqueront et l'amélioreront, loin de me déplaire, me rassure.

BIBLIOGRAPHIE

1. Sources manuscrites

BAC Bibliothèque et Archives Canada, Série C11 A ; Série B ; Série C11 E, Première Série.

2. Sources imprimées

ADAIR, James, *The History of the American Indians. Particularly those nations adjoining the Mississippi, east and west Florida, Georgia, South and North Carolina, and Virginia*, London, Dilly, 1775, 464p.

BACQUEVILLE DE LA POTHERIE, Claude-Charles Le Roy dit, *Histoire de l'Amérique septentrionale*, Paris, Nyon-Didot, 4 tomes, 1722.

BROCK, R. A., éd., *The Official Records of Robert Dinwiddie, Lieutenant-Governor of the Colony of Virginia, 1751-1758*, Richmond, Virginia Historical Society, Vol. 1, 1883, 528p.

CHARLEVOIX, François Xavier de, *Histoire et description générale de la Nouvelle-France, avec le Journal historique d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique Septentrionale*, Ottawa, Éditions Élysée, 3 tomes, 1976 (1744).

COLDEN, Cadwallader, *The history of the five Indian nations of Canada: which are dependent on the province of New York in America*, Printed and sold by William Bradford, New York, 1727, 119p.

_____, *The Letters and Papers of Cadwallader Colden*, Vol. 9, New York, New York Historical Society, 1937, 489p.

GRENIER, Fernand, éd., *Papiers Contrecoeur et autres documents concernant le conflit anglo-français sur l'Ohio de 1745 à 1756*, Québec, Presses Universitaires Laval, 1952, 485p.

HAZARD, Samuel, éd., *Minutes of the Provincial Council of Pennsylvania*, Harrisburg, T. Fenn, 16 vol., 1838-1853.

HENNEPIN, Louis, *Description de la Louisiane, nouvellement découverte au Sud Ouest de la Nouvelle-France par ordre du Roy. Avec la Carte du Pays : Les Mœurs & la Manière de vivre des Sauvages*, Paris, Veuve Sébastien Huré, 1683, 312p. et 107p.

JOHNSON, William, *The Papers of Sir William Johnson*, Albany, The University of the State of New York, 12 vol., 1921-1957.

LAFITAU, Joseph François, *Moeurs des Sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps*, tome 3, Paris, Saugrain l'aîné et Charles-Etienne Hochereau, 1724, 248p.

LAHONTAN, Baron de, *Mémoires de l'Amérique septentrionale, ou la suite des voyages de Mr. Le Baron de Lahontan*, Tome Second, Amsterdam, François l'Honoré & Compagnie, 1728, 238p.

LIVINGSTON, Robert, *The Livingston Indian Records, 1666-1723*, Édité par Lawrence H. LEDER, The Pennsylvania Historical Association, Gettysburg, 1956, 240p.

MARGRY, Pierre, éd., *Mémoires et documents pour servir à l'histoire des origines françaises des pays d'outre-mer. Découvertes et établissements des Français dans l'ouest et dans le sud de l'Amérique septentrionale, 1679-1754*, Vol. 6, « Exploration des affluents du Mississippi et découverte des Montagnes Rocheuses (1679-1754) », Paris, Maisonneuve Frères et CH. Leclerc, éditeurs, 1888, 759p.

O'CALLAGHAN, E.B., éd., *Documents Relative to the Colonial History of the State of New York*, Albany, Weed, Parsons, 15 vol., 1853-1887.

Rapport de l'archiviste de la province de Québec, Québec, L.-Amable Proulx, 1920-1975.

ROWLAND, Dunbar, A. G. SANDERS et Patricia Kay GALLOWAY, éd., *Mississippi provincial archives*, Jackson (Mississippi), Press of the Mississippi Department of Archives and History, 5 vol., 1927-.

THWAITES, Reuben Gold, éd., *Collections of the State Historical Society of Wisconsin*, Madison, State Historical Society, 21 vol., 1854-1915.

_____, éd., *The Jesuit Relations and Allied Documents: Travels and Explorations of the Jesuit Missionaries in New-France, 1610-1791*, Cleveland, Ohio, 73 vol., 1896-1901.

WRAXALL, Peter, *An Abridgment of the Indian Affairs Contained in Four Folio Volumes, Transacted in the Colony of New York From the Year 1678 to the Year 1751*, Édité et introduit par Charles Howard McILWAIN, Cambridge, Harvard University Press, 1915, 251p.

3. Monographies

ANDERSON, Fred, *Crucible of War: The Seven Years' War and the Fate of Empire in British North America*, New York, Albert A. Knopf, 2000, 862p.

AQUILA, Richard, *The Iroquois Restoration: Iroquois Diplomacy on the Colonial Frontier, 1701-1754*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1997, 285p.

ATKINSON, James R., *Splendid land, splendid people: the Chickasaw Indians to removal*, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 2004, 366p.

BALVAY, Arnaud, *La révolte des Natchez*, Paris, Félin/Kiron, 2008, 243p.

BARR, Daniel P., *Unconquered: The Iroquois League at War in Colonial America*, Westport, Praeger, 2006, 216p.

BENN, Carl, *The Iroquois in the War of 1812*, Toronto, University of Toronto Press, 1998, 272p.

BLOCH, Marc, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 2^e édition, 1952 (1949), 115p. Consulté en ligne via http://classiques.uqac.ca/classiques/bloch_marc/apologie_histoire/bloch_apologie.pdf

COHEN, William B., *Français et Africains : Les Noirs dans le regard des Blancs, 1530-1880*, Paris, Gallimard, 1981, 409p.

DENNIS, Matthew, *Cultivating a landscape of peace: Iroquois-European encounters in seventeenth-century America*, Ithaca, Cornell University Press, New York State Historical Association, 1993, 280p.

EDMUNDS, R. David et Joseph L. PEYSER, *The Fox Wars: The Mesquakie Challenge to New France*, Norman and London, University of Oklahoma Press, 1993, 282p.

ETHRIDGE, Robbie Franklyn, *From Chicaza to Chickasaw : the European invasion and the transformation of the Mississippian world, 1540-1715*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2010, 344p.

FENTON, William N., *The Great Law and the Longhouse: A Political History of the Iroquois Confederacy*, Norman, University of Oklahoma Press, 1998, 786p.

GOLDSTEIN, Robert A., *French-Iroquois Diplomatic and Military Relations, 1609-1701*, The Hague, Mouton, 1969, 208p.

HAEFELI, Evan et Kevin SWEENEY, *Captors and captives: the 1704 French and Indian raid on Deerfield*, Amherst, University of Massachusetts Press, 2003, 376p.

HAVARD, Gilles, *La Grande Paix de Montréal de 1701. Les voies de la diplomatie franco-amérindienne*, Montréal, Recherches amérindiennes au Québec, 1992, 222p.

_____, *Empire et métissages : Indiens et Français dans le Pays d'en Haut, 1660-1715*, Sillery, Septentrion, 2003, 858p.

HODGE, Frederick W., éd., *Handbook of American Indians North of Mexico*, Part I, Washington, Smithsonian Institution, Bureau of American Ethnology, Bulletin 30, 1907, 972p.

HUNT, George T., *The Wars of the Iroquois: A Study in Intertribal Trade Relations*, Madison, University of Wisconsin Press, 1940, 209p.

JENNINGS, Francis, *The Invasion of America : Indians, Colonialism and the Cant of Conquest*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1975, 369p.

_____, *The Ambiguous Iroquois Empire: The Covenant Chain Confederation of Indian Tribes with English Colonies from its beginnings to the Lancaster Treaty of 1744*, New York, Norton, 1984, 438p.

MACLEITCH, Gail D., *Imperial entanglements: Iroquois change and persistence on the frontiers of empire*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2011, 330p.

MacLEOD, Peter D., *The Canadian Iroquois and the Seven Years' War*, Toronto ; Oxford, Dundurn Press, 1996, 247p.

MANN, Charles C., *1493 : Comment la découverte de l'Amérique a transformé le monde*, Paris, Albin Michel, 2013, 535p.

McCONNELL, Michael N., *A Country Between: The Upper Ohio Valley and Its Peoples, 1724-1774*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1992, 357p.

MERRELL, James H., *The Indians' New World: Catawbas and Their Neighbours from European Contact through the Era of Removal*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1989, 381p.

MORGAN, Lewis H., *The League of the Ho-dé-no-sau-nee or Iroquois*, Rochester, Sage & Brother, 1851, 477p.

PARKMAN, Francis, *The Jesuits in North America in the Seventeenth Century*, 13e édition, Boston, Little, Brown, and Company, 1879 (1867), 463p.

RICHTER, Daniel K., *The Ordeal of the Longhouse: The Peoples of the Iroquois League in the Era of European Colonization*, Williamsburg (Virginia), University of North Carolina Press, 1992, 436p.

SEWELL, William H. Jr., *Logics of History: Social Theory and Social Transformation*, Chicago, University of Chicago Press, 2005, 412p.

SNOW, Dean, *The Iroquois*, Oxford ; Cambridge, Blackwell, 1994, 268p.

SULTE, Benjamin, *La guerre des Iroquois, 1600-1653*, Mémoires de la Société Royale du Canada, deuxième série, vol. 3 (section 1), 1897, p. 63-92.

TRIGGER, Bruce G., *Les indiens, la fourrure et les Blancs. Français et Amérindiens en Amérique du Nord*, Montréal, Boréal, 1990, 542p.

USNER Daniel H., *Indians, Settlers and Slaves in a Frontier Exchange Economy*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1992, 294p.

VIAU, Roland, *Enfants du néant et mangeurs d'âmes : guerres, culture et société en Iroquoisie ancienne*, Montréal, Éditions du Boréal, 2000, 318p.

WALLACE, Anthony. F. C., *The Death and Rebirth of the Seneca*, New York, Vintage Books, 1972, 384p.

WHITE, Richard, *The Middle Ground: Indians, Empires and Republics in the Great Lakes Region, 1650-1815*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991, 544p.

WOODS, Patricia Dillon, *French-Indian relations on the southern frontier, 1699-1762*, Ann Arbor (Michigan), UMI Research Press, 1980, 239p.

4. Articles et chapitres

ABLER, Thomas S., « Beavers and Muskets: Iroquois Military Fortunes in the Face of European Colonization », R. Brian FERGUSON et Neil L. WHITEHEAD, éds., *War in the tribal zone: expanding states and indigenous warfare*, Santa Fe, School of American Research Press, 1992, p. 151-174.

AQUILA, Richard, « Down the Warrior's Path: The Causes of the Southern Wars of the Iroquois », *American Indian Quarterly*, Vol. 4, No. 3, 1978, p. 211-221.

BLICK, Jeffrey P., « The Iroquois practice of genocidal warfare », *Journal of Genocide Research*, Vol. 3, No. 3, 2001, p. 405-429.

DOWD, Gregory E., « “Insidious Friends”: Gift-Giving and the Cherokee-British Alliance in the Seven Years’ War », Andrew R. L. CAYTON et Frederika J. TEUTE, édés., *Contact Points: American Frontiers from the Mohawk Valley to the Mississippi, 1750-1830*, Chapel Hill, 1998, p. 114-150.

ECCLES, William J., « The Fur Trade and Eighteenth-Century Imperialism », *William and Mary Quarterly*, Vol. 40, No. 3, 1983, p. 341-362.

EID, Leroy V., « The Ojibwa-Iroquois War: The War the Five Nations Did Not Win », *Ethnohistory*, Vol. 26, No. 4, 1979, p. 297-324.

HAAN, Richard, « The Problem of Iroquois Neutrality: Suggestions for Revision », *Ethnohistory*, Vol. 27, No. 4, 1980, p. 317-330.

HAVARD, Gilles, « Les Indiens et l’histoire coloniale nord-américaine. Les défis de l’ethnohistoire », Cécile VIDAL et François-Joseph RUGGIU, édés., *Sociétés, colonisations et esclavages dans le monde atlantique : Historiographie des sociétés américaines des XVIe-XIXe siècles*, Bécherel, Perséides, 2009, p. 95-142.

HEIDENREICH, Conrad E., « Bruce G. Trigger: Natives and Newcomers: Canada’s “Heroic Age” Reconsidered », *Native Studies Review*, Vol. 2, No. 2, 1986, p. 140-147.

JENNINGS, Francis, « Iroquois Alliances in American History », Francis JENNINGS, éd., *The History and Culture of Iroquois Diplomacy: An Interdisciplinary Guide to the Treaties of the Six Nations and their League*, Syracuse, Syracuse University Press, 1985, p. 37-65.

LOZIER, Jean-François, « Lever des chevelures en Nouvelle-France: la politique française du paiement des scalps », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, Vol. 56, No. 4, 2003, p. 513-542.

MERRELL, James H., « “Their Very Bones Shall Fight”: The Catawba-Iroquois Wars », Daniel K. RICHTER et James H. MERRELL, édés., *Beyond the Covenant Chain: The Iroquois and Their Neighbors in Indian North America, 1600-1800*, Syracuse, Syracuse University Press, 1987, p. 115-133.

_____, et Daniel K. RICHTER, « Introduction », Daniel K. RICHTER et James H. MERRELL, édés., *Beyond the Covenant Chain: The Iroquois and Their Neighbors in Indian North America, 1600-1800*, Syracuse, Syracuse University Press, 1987, p. 5-8.

MOURIN, Samuel, « Le nerf de la guerre. Finances et métissage des expéditions françaises de la première guerre des Renards (1715-1716) », *French Colonial History*, Vol. 12, 2011, p. 67-86.

OTTERBEIN, Keith F., « Huron vs. Iroquois: A Case Study in Inter-Tribal Warfare », *Ethnohistory*, Vol. 26, No. 2, 1979, p. 141-152.

PARMENTER, Jon, « After the Mourning Wars: The Iroquois as Allies in Colonial North American Campaigns, 1676-1760 », *The William and Mary Quarterly*, Vol. 64, No. 1, 2007, p. 39-76.

PARRAMORE, Thomas C., « The Tuscarora Ascendancy », *The North Carolina Historical Review*, Vol. 59, No. 4, 1982, p. 307-326.

PERDUE, Theda, « Cherokee Relations with the Iroquois in the Eighteenth Century », Daniel K. RICHTER et James H. MERRELL, édés., *Beyond the Covenant Chain: The Iroquois and Their Neighbors in Indian North America, 1600-1800*, Syracuse, Syracuse University Press, 1987, p. 135-149.

PHELPS, Dawson A., « The Chickasaw, the English, and the French 1699-1744 », *Tennessee Historical Quarterly*, Vol. 16, No. 2, 1957, p. 117-133.

RICHTER, Daniel K., « War and Culture: The Iroquois Experience », *The William and Mary Quarterly*, Vol. 40, No. 4, 1983, p. 528-559.

SCHLESIER, Karl H., « Epidemics and Indian Middlemen: Rethinking the Wars of the Iroquois, 1609-1653 », *Ethnohistory*, Vol. 23, No. 2, 1976, p. 129-145.

TRELEASE, Allen W., « The Iroquois and the Western Fur Trade: A Problem in Interpretation », *The Mississippi Valley Historical Review*, Vol. 49, No. 1, 1962, p. 32-51.

ZOLTVANY, Yves F., « The Problem of Western Policy under Philippe de Rigaud de Vaudreuil, 1703-1725 », *Report of the Annual Meeting of the Canadian Historical Association/Rapports annuels de la Société historique du Canada*, Vol. 43, No. 1, 1964, p. 9-24.

_____, « New France and the West, 1701-1713 », *The Canadian Historical Review*, Vol. XLVI, No. 4, 1965, p. 301-322.

5. Thèses et mémoires

BALVAY, Arnaud, *Amérindiens et soldats des troupes de la marine en Louisiane et au pays d'en haut (1683-1763)*, Thèse de doctorat, Université Laval/Paris I Panthéon-Sorbonne, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2004, 412p.

BRANDÃO, José António, “*Your fyre shall burn no more*”: *Iroquois Policy Towards New France and Her Native Allies to 1701*, Thèse de doctorat, York University, 1994, 548p.

FOHL, Stephen J., *The French and Indian Wars: New France's Situational Indian Policies During the Fox and Natchez Conflicts, 1701-1732*, Mémoire de maîtrise, Eastern Kentucky University, 2012, 76p.

GREEN, Gretchen Lynn, *A new people in an age of war: The Kahnawake Iroquois, 1667-1760*, Thèse de doctorat, The College of William and Mary, 1991, 319p.

LORTIE, Richard, *La guerre des Renards, 1700-1740 ou Quatre décennies de résistance à l'expansionnisme français*, Mémoire de maîtrise, Université Laval, 1988, 134p.

MORIN, Maxime, *Le rôle politique des abbés Pierre Maillard, Jean-Louis le Loutre et François Picquet dans les relations franco-amérindiennes à la fin du régime français (1734-1763)*, Mémoire de maîtrise, Université Laval, 2009, 199p.